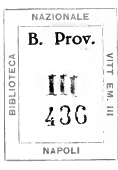
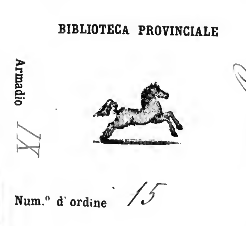
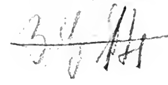



FONDO PIZZOFALCONE


NAZIONALE
B. Prov.
III
436
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XI
Palchetto
Num.° d' ordine
15





LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE.

TOME TROISIEME.

OUVRAGES DE L'AUTEUR, *qui se trouvent chez le même Libraire.*

Le CORAN, traduit de l'Arabe, précédé de la VIE DE MAHOMET. 2 vol. *in*-8°. mêmes papier et caractères que le présent Ouvrage, prix 9 fr.,
Le même, *papier fin*, 12 fr.
Les AMOURS d'ANAS-ELOUJOUD et de OUARDI, Roman, traduit de l'Arabe, *in*-8°. prix, 75 c.imes

Ces ouvrages, qui complettent les ŒUVRES DE L'AUTEUR, *ont été tirés, ainsi que les* Lettres sur l'Egypte et la Grèce, *à* 50 *exemplaires seulement,* sur papier grand raisin vélin. *Il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Le prix des six volumes cartonnés par Bradel, est de* 72 *francs. Tous les exemplaires sont numérotés.*

LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes et modernes de ses habitans, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement et la religion du pays ; la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville et des Auteurs Arabes ; et l'histoire intéressante d'Ali Bey et de ses successeurs.

PAR M. SAVARY.

NOUVELLE EDITION.

Ornée de Cartes Géographiques,

Et augmentée d'une Table alphabétique des matières.

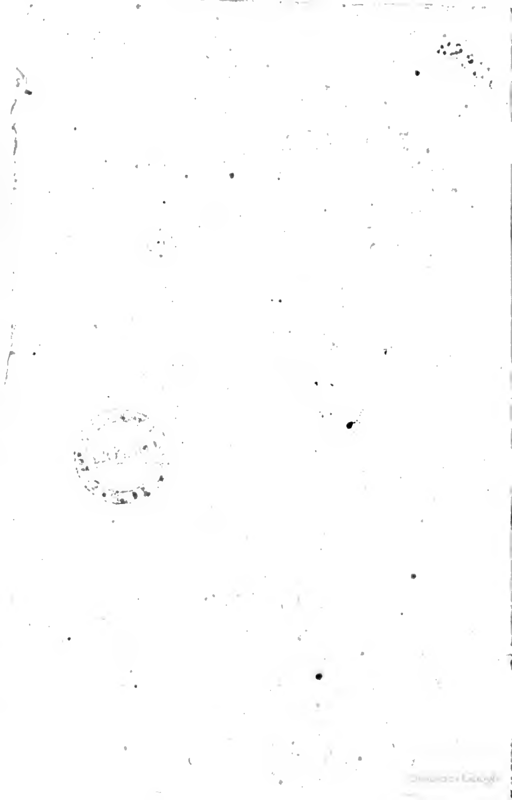
TOME TROISIEME.

PRIX des quatre volumes brochés, ... 12 fr.
Les mêmes *papier fin*: . . . . 18 fr.

A PARIS,

Chez BLEUET jeune, Libraire, place de l'Ecole, maison du café Manoury, n°. 45.

AN VII. (1798.)

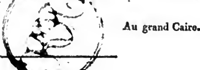


LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIÈRE.

A. M. L. M.

Détails sur la température du climat.



Au grand Caire.

Vous connoissez, Monsieur, l'Egypte et ses productions, mais il doit vous rester des doutes sur la salubrité de son climat. Les débordemens du Nil, les eaux stagnantes en plusieurs endroits, ont dû vous porter à croire que ce pays étoit mal-sain, et que ses habitans sont sujets à beaucoup de maladies. Une assez longue expérience, et des renseignemens pris sur les lieux, vous offri-

ront des résultats propres à calmer vos craintes, et à fixer votre jugement.

Ce royaume commence à la Zône torride, et se prolonge l'espace de neuf degrés dans la Zône tempérée. Il est vrai que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées, directement sous l'équateur. Le thermomètre de Réaumur, quand l'haleine embrâsée du vent de sud se fait sentir, monte quelquefois à trente-huit degrés au-dessus du terme de la glace, et souvent à trente-six. Il faut attribuer ce phénomène à l'aridité des plaines de sables, dont la haute Egypte est environnée, et à la réverbération des monts qui la resserent dans toute sa longueur. Si la chaleur étoit le principe des maladies, Saïd seroit inhabitable. La seule qu'elle paroît occasionner, est la fièvre ardente à laquelle les habitans sont sujets, et dont ils se débarrassent avec la diète, en buvant beaucoup d'eau, et en se baignant dans le fleuve. Ils sont d'ailleurs sains et robustes. On y voit un grand nombre de vieillards, et plusieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils observent pendant la saison brûlante, contribue beaucoup à la conservation de leur santé.

Ils ne se nourrissent presque que de végétaux, de légumes et de lait. Ils usent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, et mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette sobriété conserve leur vigueur jusques dans un âge très-avancé.

Aussi-tôt après l'inondation, les champs se couvrent de moissons. Les exhalaisons des eaux, que le soleil élève pendant le jour, condensées par la fraîcheur des nuits, retombent en rosées abondantes. Le vent de nord, qui durant l'été souffle continuellement, ne trouvant point d'obstacle à son cours dans l'étendue de l'Egypte, dont les montagnes sont peu élevées, chasse vers l'Abissinie les vapeurs des marais et des lacs, et renouvelle sans cesse l'atmosphère. Peut-être que les émanations balsamiques de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie, et des plantes odorantes contribuent à rendre l'air salutaire. Sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légères, plus douces, plus agréables au goût qu'aucunes de celles que je connoisse, ont une grande influence sur la santé des habitans. Toute l'antiquité a reconnu leur excellence (1). Ce qu'il y a de

(1) Ptolemée Philadelphe ayant marié sa fille Bérénice a An-

certain, c'est qu'on les boit avec une sorte de volupté; et la quantité ne fait jamais de mal. Seulement comme elles sont légérement imprégnées de nitre, elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès. Je ne dirai point, avec plusieurs écrivains, qu'elles procurent la fécondité aux femmes, qu'elles donnent de la vigueur, et de l'embonpoint aux hommes. L'historien fidèle doit s'arrêter là où commence le merveilleux, et ne citer que les faits qu'il peut garantir.

Dans la basse Egypte, le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, et y entretiennent une température charmante. Strabon et Diodore de Sicile, qui ont demeuré long-temps dans ce pays, ne l'ont point regardé comme une contrée mal-saine.

Ils ont loué la fertilité de son sol, la bonté de ses productions, la grandeur de ses mo-

---

tiochus, roi de Syrie, lui envoyoit de l'eau du Nil, la seule qu'elle put boire. *Athénée.*

Les rois de Perse se faisoient apporter de l'eau du Nil et du sel armoniac. *Dinon, histoire de Perse.*

Seuls de tous les peuples, les Egyptiens conservoient l'eau du Nil dans des vases scellés, et la buvoient lorsqu'elle avoit vieilli, avec le même plaisir que nous buvons le vin vieux. *Le Rhéteur Aristide.*

numens, et sa population nombreuse, sans parler des maladies effrayantes dont les modernes y placent le foyer. Hérodote dit positivement : « Les Egyptiens sont le peuple le » plus sain de la terre, avantage qu'ils doivent » à la salubrité de l'air, et à la température » de leur climat qui varie très-peu ; car on » doit attribuer presque toutes les maladies » des hommes aux vicissitudes rapides des sai» sons. » Il étoit réservé à quelques modernes, qui n'ont point voyagé dans ce beau royaume, et sur-tout à M. Paw, de nous enseigner une doctrine contraire. « Il prétend que de nos » jours, cette contrée est devenue, par la né» gligence des Turcs et des Arabes, le ber» ceau de la peste (1), qu'il s'y manifeste » de temps en temps une autre épidémie » aussi terrible, apportée au Caire par les » caravanes Nubienes ; que la culture du riz » suffit pour engendrer des maladies nom» breuses; que le défaut de pluie et de ton» nerre fait que l'air acquiert dans la Thé» baïde assez de violence pour faire fermen» ter les humeurs du corps humain, etc. » Ces assertions ont un air de vraisemblance, qui pourroit en imposer aux personnes qui

(1) Recherches sur les Egyptiens et les Chinois.

n'ont point habité l'Egypte. Mais M. Paw les a hasardées du fond de son cabinet, sans avoir pour guide l'expérience. S'il avoit demeuré sur les lieux, les faits lui auroient démontré le contraire.

Dans des vallées fermées par des hautes montagnes, où l'atmosphère ne peut être sans cesse renouvellé par un courant d'air, la culture du riz est mal-saine, et les laboureurs payent souvent de leur vie les riches moissons qu'ils demandent à la terre. Il n'en est pas de même aux environs de Damiette et de Rosette. Les plaines sont presque de niveau avec la mer. Aucune éminence, aucune colline n'arrête le souffle rafraîchissant du vent de nord. Il pousse vers le midi, les nuages et les exhalaisons des champs inondés. Il purifie continuellement l'atmosphère et conserve la santé des habitans. Soit qu'il faille l'attribuer à cette cause, soit à d'autres que j'ignore, au moins est-il certain que les laboureurs, attachés à la culture du riz, ne sont pas plus sujets aux maladies que ceux de la Thébaïde, qui ne le cultivent point. J'ai passé une année entière au milieu des rizières, dont j'allois tous les jours examiner les arrosemens, sans avoir éprouvé la moindre incommodité. Un vieux chirurgien, originaire

de Nice, et qui depuis trente ans, faisoit la médecine à Damiette, m'a cent fois confirmé ce que j'avance sur la salubrité du pays. Ce qui tourmente le plus les habitans, sont les cousins et les mosquites innombrables, qui, s'élevant par milliers des marais, remplissent l'air et les maisons. Le jour, il faut sans cesse tenir un émouchoir à la main, c'est la première chose qu'on vous présente lorsque vous allez en visite. La nuit on est obligé de dormir sous des *mousquitières*.

Les maladies des yeux sont les plus communes en Egypte. Les borgnes et les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité seulement à la réverbération d'un soleil ardent, car les Arabes qui vivent au milieu des sables, ont ordinairement les yeux sains et la vue perçante; il ne faut pas croire non plus avec M. Hasselquist (1), qui a fait un court séjour dans ce pays, que ce mal provient des vapeurs qu'exhalent les eaux stagnantes; car les négocians français, dont les maisons bordent le canal du grand Caire qui pendant six mois de l'année contient une eau croupissante dont l'odeur est insupportable, seroient tous aveugles, et

(2) Voyage d'Egypte.

depuis cinquante ans aucun d'eux n'a perdu la vue (1). L'usage où sont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou sur les terrasses de leurs maisons, ou près de leurs cabanes, est sans doute l'origine de cette infirmité. Le nitre, universellement répandu dans l'air, les rosées abondantes des nuits, attaquent l'organe délicat de la vue, et les rendent borgnes ou aveugles. La grande mosquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, et leur fournit une honnête subsistance.

La petite vérole et les hernies sont aussi très-communes en Egypte, sans cependant y causer de grands ravages. Quant à la phthisie, et aux fluxions de poitrine, qui, dans les contrées froides, enlèvent tant de personnes à la fleur de leur âge, elles sont inconnues sous cet heureux climat. Jamais on n'y éprouve de douleurs de poitrine. Je suis persuadé que ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies, recouvreroient la santé dans un pays où l'air gras, chaud, humide, rempli

(1) Un seul de ces négocians a perdu la vue, mais il demeuroit dans l'intérieur de la ville, et non sur le bord du canal. Ainsi, ce fait ne prouve rien en faveur de l'opinion de M. Hasselquist.

du parfum des plantes et de l'huile de la terre, semble très-favorable au poumon (1).

Cependant il faut avouer qu'il est une saison mal-saine en Egypte. Depuis Février jusqu'à la fin de mai, les vents du midi soufflent par intervalle. Ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile, qui gêne la respiration et chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses. La chaleur devient quelquefois insupportable, et le thermomètre monte tout-à-coup de douze degrés. Durant cette saison, que les habitans nomment *Khamsin* cinquante, parce que ces vents se font plus particulièrement sentir depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ils se nourrissent de riz, de légumes, de poisson frais et de fruits. Ils se baignent fréquemment, et font grand usage du jus de limon et des parfums. Avec ce régime, ils se mettent à l'abri des effets dangereux de *Khamsin*.

(1) M. Paw prétend que la lèpre a de tout temps affligé les Egyptiens. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, qui connoissoient bien ce pays, ne font point mention de cette maladie, preuve qu'elle étoit ignorée de leur temps. J'ai vu des lépreux dans les îles de l'Archipel : séquestrés de la société comme l'étoient les Juifs, ils habitent des chaumières sur le bord des chemins, et demandent l'aumône aux passans. Mais en Egypte, où j'ai beaucoup voyagé, je n'ai pas rencontré un seul de ces malheureux.

Il ne faut pas croire que ce vent, qui corrompt en peu d'heures les viandes et les substances animales, dure pendant cinquante jours; il rendroit l'Egypte déserte. Il souffle rarement trois jours de suite. Quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, et ne fait de mal qu'au voyageur surpris au milieu de ses déserts. Au mois de Mai, me trouvant à Alexandrie, un ouragan de cette espèce s'éleva tout-à-coup, roulant devant lui des torrens de sable embrâsé. La sérénité du ciel disparut; un voile épais enveloppa le firmament : le soleil paroissoit couleur de sang. La poussière pénétroit jusques dans les appartemens, et brûloit le visage et les yeux. Au bout de quatre heures, la tempête se calma, et le ciel reprit sa sérénité. Des malheureux qui s'étoient trouvés dans le désert furent étouffés. J'en vis rapporter plusieurs morts, et quelques-uns, baignés dans l'eau froide, revinrent à la vie. Les habitans du grand Caire, enfoncés dans les terres, souffrirent davantage de ce fléau, et un négociant français, chargé d'embonpoint, y mourut suffoqué par la chaleur. De pareils phénomènes ont enseveli des armées et des caravanes entières.

Plusieurs auteurs modernes, à la tête des-

quels paroît M. Paw, ont écrit que la peste étoit originaire d'Egypte. Si ce fait étoit véritable, il diminueroit de beaucoup les avantages de ce pays, car la fertilité et les richesses ne sauroient balancer les maux que ce fléau cause à l'humanité. Les informations que j'ai prises, et des naturels du pays, et des médecins étrangers qui y demeurent depuis vingt et trente ans, tendent à prouver le contraire. Ils m'ont assuré que cette épidémie y étoit apportée par les Turcs, et qu'elle y causoit ensuite de grands ravages. Voici ce que j'ai vu. En 1778, les caravelles du Grand-Seigneur abordèrent à Damiette, et débarquèrent, suivant la coutume, les soies de la Syrie. La peste est presque toujours à leur bord. Ils mirent à terre, sans opposition, leurs marchandises et leurs pestiférés. C'étoit au mois d'août; et, comme l'épidémie s'éteint en Egypte dans cette saison, elle ne se communiqua point. Les vaisseaux mirent à la voile, et allèrent empoisonner d'autres lieux. L'été suivant, des navires de Constantinople, infectés de cette maladie, arrivèrent au port d'Alexandrie. Ils débarquèrent leurs malades, sans que les habitans en reçussent aucun dommage. Depuis cette époque, des navires de Smyrne y ont apporté cette con-

tagion au commencement de l'hiver. Elle s'est répandue dans le pays, et a fait périr une partie des Egyptiens.

Voici une observation faite depuis des siècles. Pendant les mois de Juin, de Juillet et d'Août, si l'on introduit en Egypte des Marchandises infectées de ce poison, il meurt de lui-même, et les peuples sont sans alarmes. S'il y a été apporté dans d'autres saisons, et qu'il se soit communiqué, il cesse à cette époque. Ce qui semble démontrer qu'il est étranger à ce royaume, c'est qu'excepté dans les temps d'une grande famine, on ne le voit point éclorre au grand Caire, ni dans les villes intérieures. Il commence toujours dans les ports de mer, à l'arrivée des bâtimens Turcs, gagne de proche en proche, et parvient à la capitale, d'où il remonte jusqu'à Siène. Quand il a parcouru sa période au grand Caire, et qu'il y est introduit de nouveau par les habitans de la Thébaïde, il se renouvelle avec plus de fureur, et détruit quelquefois deux à trois cents mille hommes; mais toujours il s'arrête au mois de Juin, et ceux qui le gagnent alors, guérissent. Faut-il en attribuer la cessation aux grandes chaleurs, aux vents salubres du nord qui règnent pendant l'été, ou aux rosées qui tombent en

abondance? Peut-être que ces causes diverses y contribuent ensemble (1). Une autre remarque digne de fixer l'attention, c'est que cette contagion terrible redoute également l'excès des chaleurs et du froid. L'hiver la fait cesser à Constantinople. L'été la tue en Egypte. Elle ne remonte guère au cercle polaire, et ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas et d'Ispahan, qui quelquefois, en sont infectées, ne

(1) Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous citer un fait qui m'a été raconté par un capitaine digne de foi, parce qu'il peut procurer des lumières aux médecins qui cherchent un antidote contre ce fleau destructeur : «Je sortois de Constantinople où la peste exerçoit ses ravages. Mes matelots avoient contracté cette épidémie. Deux d'entr'eux moururent subitement. En leur donnant des soins, je gagnai la contagion. J'éprouvai une chaleur excessive qui faisoit bouillonner mon sang. Ma tête fut bientôt prise, et je m'apperçus que je n'avois que quelques momens à vivre. J'employai lo peu de jugement qui me restoit pour tenter une expérience. Je me déshabillai tout nud, et me couchai pendant la nuit sur le tillac du vaisseau. La rosée abondante qui tomboit me pénétra jusqu'aux os. Elle me rendit en peu d'heures la respiration plus libre, et la tête plus saine. L'agitation de mon sang se calma, et le matin après m'être baigné dans l'eau de de la mer, je fus parfaitement guéri». J'ignore, Monsieur, si ce remède est infaillible, mais je suis certain que toutes les matières pestiférées que l'on passe dans l'eau, ne communique plus le poison.

la propagent jamais à la Mecque, et l'Iemen est à l'abri de ce fléau.

En lisant l'histoire, on voit rarement la peste à Lacédémone, Athènes et Bisance. Lorsqu'elle se répandoit dans la Grèce, les peuples la faisoient cesser en tenant de grands feux allumés dans les places publiques, en nétoyant les canaux, en coupant les collines qui arrêtoient les vapeurs, et en empêchant la communication. L'air, l'eau, le soleil de ces belles contrées n'ont point changé. La même salubrité y régneroit si elles étoient habitées par des nations dont la police veillât au bien-être des citoyens; et à la santé publique. De nos jours, Smyrne et Constantinople sont le foyer de cette affreuse maladie. Il en faut attribuer la cause au peu de cas que le gouvernement Turc fait de la vie des hommes, et à leurs idées absurdes sur la prédestination. Qu'importe au despote que la moitié de son peuple périsse, si enfermé au fond de son sérail il peut braver la mort? Qu'importe au Mahométan que la peste enlève des milliers d'hommes à ses côtés? Puisqu'il ne peut cesser de vivre que quand son heure est venue, il ne fera rien pour la reculer.

Lorsque la contagion s'introduit dans les maisons des Européens et des Grecs, ils les

purifient par des fumigations, il laissent les fenêtres ouvertes afin que l'air circule librement, et brûlent tous les effets qui ont appartenus aux pestiférés. Il n'en est pas ainsi des Arméniens et des Turcs. Ils ne brûlent et ne purifient rien. Quand la plûpart des membres d'une famille nombreuse sont éteints, les Juifs achètent à vil prix les meubles et les marchandises qui leur appartenoient, et les renferment dans des magasins. Aussitôt que le fléau a cessé, ils les vendent fort cher aux personnes qui en ont besoin, et communiquent avec eux le venin pestilentiel (1). Il se rallume bientôt et cause de nouveaux ravages. C'est ainsi que cette nation couverte d'opprobres, estimant plus l'or que la vie, vend la peste aux Musulmans qui l'achètent sans crainte et dorment avec elle jusqu'au moment, où se réveillant de son assoupissement, elle les précipite dans la tombe.

Le spectacle qu'offre cette calamité, sur-tout au grand Caire, glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendans de douanes, rassemble huit à neuf cens mille

(1) La dernière peste de Moskou qui enleva 200,000 habitans, y fut portée par des marchandises pestiférées sorties des magasins des Juifs.

habitans. Ils y sont entassés par milliers. Deux cents citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites et toujours remplies de peuples. On s'y presse, on s'y heurte, et quelquefois on est obligé d'attendre plusieurs minutes, avant de pouvoir percer la foule. Un seul pestiféré communique le poison à cent malheureux. Le mal fait des progrès rapides, et se répand avec la violence d'un incendie dont le vent augmente les flammes. Les Mahométans meurent dans leurs maisons, dans les places publiques, dans les rues, sans qu'aucun d'eux songe à se mettre à l'abri. *Ellmoukaddar*, disent-ils, *c'est la destinée.* Cependant ils ont devant les yeux les exemples des Européens, qui seuls échappent au désastre général.

Lorsque l'épidémie s'est déclarée, les François ferment leurs contrées et interrompent tout commerce avec la ville. Des domestiques Arabes qui vivent extérieurement, leur apportent chaque jour les provisions dont ils ont besoin pour leur nourriture. A l'exception du pain qui ne communique point le poison, ils les jettent par un guichet pratiqué à chaque porte, et elles tombent dans un grand baquet rempli d'eau. Ce fluide les purifie, et on les en retire sans crainte. Avec ces précautions,

les

les négocians Français conservent leurs santés et leurs jours, tandis qu'ils sont environnés de toutes les horreurs de la mort. Continuellement des convois funèbres, suivis du deuil et des larmes, remplissent les rues. Lorsque les Egyptiens portent en terre leurs parens et leurs amis, des pleureuses gagées font retentir l'air de leurs gémissemens (1); des mères désolées se répandent en lamentations, se couvrent la face de poussière, déchirent leurs vêtemens, et conduisent jusqu'au bord du monument l'enfant qu'elles ont serré dans leurs bras, et qu'elles suivent quelques instans aprés; car les Orientaux, plus pieux que nous, n'abandonnent point leurs parens pestiférés. Ils leur donnent des soins jusqu'au dernier moment, quoiqu'ils soient presqu'assurés que cette tendresse leur coûtera la vie. Ces cris du désespoir, ces pompes funèbres répandent une cons-

(1) Du temps d'Hérodote le deuil étoit le même. Voici ce qu'il rapporte : « Lorsqu'il meurt une personne de quelque » importance, toutes les femmes de sa famille se couvrent le » visage de boue. Elles courent par la ville les cheveux épars, » le sein découvert, les habits retroussés, et se frappent la » poitrine en poussant de grands cris ». *Euterpe.*

Les insulaires de la mer du sud poussent encore plus loin leur pitié filiale, leur tendresse materuelle, puisqu'à la mort de leurs parens, ils se font de profondes blessures au visage, et signalent leur douleur en versant des flots de sang.

ternation générale, et les Français tremblent au sein de leurs asyles. Et qui pourroit voir sans douleur et sans effroi l'humanité gémir sous la rigueur d'un fléau si terrible? Tous ceux qui en sont attaqués ne périssent pas : plusieurs guérissent ; mais on m'a assuré que la peste enlevoit quelquefois au grand Caire, trois cent mille habitans. Concevez-vous que l'exemple des Français, qui sortent sains et saufs de leurs demeures lorsque la contagion s'est dissipée, ne puisse porter les Turcs à user de semblables précautions ? Concevez-vous que, dans l'étendue de l'empire Ottoman, il n'y ait pas un seul port où l'on fasse quarantaine? Une semblable nation mérite-t-elle d'occuper la patrie des anciens Grecs, et des Egyptiens leurs maîtres? Elle y a détruit les arts, la liberté, le commerce. Elle y laisse périr, faute de police, les malheureux qu'elle a réduits en esclavage. Elle y perpétue le plus destructeur des fléaux, et change en déserts les royaumes, les îles fameuses, et les cités florissantes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE II.

A M. L. M.

Observations sur les divers habitans de l'Egypte.

Au grand Caire.

Je ne vous ai parlé que vaguement, Monsieur, des différens peuples qui habitent l'Egypte. Il convient de vous faire connoître plus particulièrement leur caractère, leurs coutumes et leurs arts. Les Arabes, sur-tout, qui environnent ce royaume, et qui l'occupent en partie, méritent de fixer vos regards. Les détails que je vais vous offrir, vous expliqueront comment il est possible que quatre millions d'hommes soient soumis au joug de huit mille étrangers, et comment une nation errante a conservé sa liberté et ses loix au milieu des puissances formidables qui l'enveloppoient.

Les vrais naturels de l'Egypte sont les Cophtes, qui, suivant quelques auteurs, tirent leur nom de *Cophtos*, ville autrefois célèbre dans la Thé-

baïde, et suivant d'autres de *Cobtos* Coupé ; parce qu'ils ont toujours conservé l'usage de la circoncision. Ce sont les seuls descendans des Egyptiens. Assujettis depuis plus de deux mille ans à des Princes étrangers, ils ont perdu le génie et les sciences de leurs pères, mais ils ont gardé beaucoup de leurs usages, et l'ancienne langue vulgaire du pays. La connoissance qu'ils se sont transmise de père en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue, les a fait choisir pour être les écrivains des Beys, et les intendans de tous les gouverneurs. Afin de dérober à ces seigneurs l'intelligence de leurs livres de compte, la plûpart les écrivent en Cophte. Cependant ils ne savent pas parfaitement la langue dont ils se servent ; mais comme leurs Missels, le Pentateuque, et plusieurs des ouvrages qu'ils possèdent sont accompagnés d'une traduction arabe, l'ancienne langue vulgaire de l'Egypte n'est point perdue. Elle fournira peut-être un jour aux savans les moyens d'éclaircir les ténèbres répandues sur les premiers âges de la monarchie des Pharaons, et de soulever le voile qui couvre les mystères hiéroglyphiques.

Les Cophtes embrassèrent le christianisme dès sa naissance. Après qu'Amrou eut conquis l'Egypte, il leur permit le libre exercice de la reli-

gion chrétienne. Ils ont toujours eu depuis des Eglises, des Prêtres, des Évêques, et un Patriarche, qui fixa son siége au grand Caire, lorsque cette ville devint la capitale. Livrés aux erreurs du Monothélisme, leur ignorance ne leur permet pas de découvrir l'aveuglement où ils sont plongés. L'entêtement et l'esprit de secte les y retiennent, et rien ne sauroit leur faire changer de croyance. Ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques superstitieuses qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Au reste, les Cophtes sont doux, humains, et hospitaliers. La tendresse paternelle et l'amour filial font le bonheur de leurs familles. Tous les liens du sang y sont honorés et chéris. Le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets, et d'élever les abeilles, forment presque toute leur science. Souvent les régies qu'on leur confie les enrichissent prodigieusement, mais ils ne jouissent point tranquillement du fruit de leurs travaux. Le Bey qui les voit dans l'opulence, les dépouille sans pitié de leurs richesses, et ils sont trop heureux s'ils peuvent racheter leur vie par la perte de leur fortune. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte. Leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'avilissement et la misère, et ils les supportent sans murmurer.

Les Arabes sont, après les Cophtes, le plus ancien peuple d'Egypte. Ils y ont régné deux fois. La première époque de leur domination remonte à la plus haute antiquité, et, suivant de graves écrivains, précède l'entrée de Joseph dans ce pays. La seconde a commencé avec le septième siècle, et fini dans le douzième. Ils composent encore les deux tiers des habitans. Leurs mœurs diffèrent suivant la position où ils se trouvent. Ceux qui, devenus laboureurs, vivent sous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays, offrent aux philosophes un exemple frappant de l'influence des loix sur les hommes. Soumis à un gouvernement tyrannique, ils ont perdu la bonne foi, la droiture qui caractérisent leur nation. Ils prennent parti dans les querelles de leurs maîtres. Les villages s'arment contre les villages, les villes contre les villes. Durant les révolutions, sans cesse renaissantes au grand Caire, les campagnes présentent une scène effrayante de carnage et d'horreur. Les flammes dévorent les récoltes, et le sang des laboureurs inonde la terre où ils entretenoient l'abondance. Comme les haines sont inextinguibles parmi ces peuples, comme la mère fait sucer avec son lait le desir de la vengeance à son fils au maillot, les hommes ne naissent que pour se détruire. Ces Arabes

dégénérés, connus sous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très-dangereuse. Ils attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, massacrent les voyageurs, s'emparent de leurs marchandises, et commettent toutes sortes de brigandages.

Une autre partie des Arabes que l'on peut aussi nommer agriculteurs, vivent sous l'empire de leurs *Scheiks*, qui possèdent diverses principautés dans la Thébaïde. Ce mot, qui signifie *vieillard*, est le signe glorieux de leur puissance. Ils sont encore, comme autrefois, les juges, les pontifes et les souverains de leurs peuples. Ils les gouvernent plutôt en pères de familles qu'en rois. Ces vénérables patriarches prennent ordinairement leurs repas à la porte de leurs maisons ou de leurs tentes, et y invitent ceux qui se présentent. Lorsqu'ils se lèvent de table, ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu, que celui qui a faim s'approche et mange.* Cette invitation n'est point une politesse stérile. Tout homme, quel qu'il soit, a droit de s'asseoir et de se nourrir des alimens qui s'y trouvent. Permettez que je rapproche le passage de la Genèse (1) où Abraham reçoit les anges,

(1) La Genèse, ch. 18.

afin que vous puissiez comparer les mœurs de ces peuples dans des siècles si éloignés.

« Abraham étoit assis à la porte de sa tente » pendant la plus grande chaleur du jour, » dans la vallée de Mambré.

» Ayant levé les yeux, il apperçut trois » hommes qui s'avançoient vers lui. A l'ins- » tant il se leva, marcha à leur rencontre, » et s'inclinant profondément devant eux, » leur dit : Seigneurs, si votre serviteur a » trouvé grace devant vous, ne lui faites pas » le déplaisir de passer outre. J'apporterai de » l'eau pour vous laver les pieds, et vous » vous reposerez sous cet arbre. Lorsque vous » aurez pris un peu de nourriture pour ré- » parer vos forces, vous continuerez votre » route.

» Aussi-tôt Abraham se rendit à sa tente, » et dit à Sara : Paîtrissez vîte trois mesures » de farine, et faites cuire des pains sous la » cendre. Il courut ensuite au troupeau, prit » un veau gras et tendre, et le donna à un » serviteur qui se hâta de le rôtir; il servit à » ses hôtes du beurre, du lait, le veau rôti, » et se tint debout à côté d'eux sous l'om- » brage. »

Les Arabes font la même réception aux étrangers et aux voyageurs qui abordent à

leurs tentes. Des serviteurs leur lavent les pieds. Les femmes paîtrissent des pains sans levain qu'elles font cuire sous la cendre, et on leur sert des moutons rôtis, du lait, du miel, et les meilleurs alimens que l'on possède. Les impositions légères, que les Scheiks lèvent dans l'étendue de leurs domaines, ne foulent point leurs sujets. Ils jouissent de leur affection. L'Arabe vient exposer ses affaires à leur tribunal. Elles ne sont pas compliquées, et les lumières de la raison naturelle, aidées des lois simples et claires du Coran, leur suffisent pour les terminer sur-le-champ. L'équité dicte presque toujours leurs jugemens. Sous cet empire paternel, l'homme jouit de toute sa liberté, et n'est attaché à son prince que par les liens du respect et de la reconnoissance. Il peut donc lui parler librement, le louer ou le blâmer, suivant les occasions. Je vous citerai un trait, qui prouve jusqu'où les Arabes portent cet esprit de franchise.

« Elmansor, le second Calife Abasside, » jetta les fondemens de Bagdad, l'an 769. » Il se rendit fameux par ses victoires, sa » puissance, et l'art avec lequel il sut gou- » verner d'immenses états. Son affabilité étoit » extrême. Tant de belles qualités furent flé-

» tries par une avarice sans bornes. Un jour
» un Arabe l'aborda, et lui dit : Salut au père
» de Jafar ! Salut à toi, lui répondit Elman-
» sor. — Tu es le rejetton de la race géné-
» reuse de Haschem : accordes-moi une pe-
» tite partie des immenses trésors que tu
» possèdes. — Ce n'est point à moi, c'est à
» l'apôtre de Dieu que tes vœux doivent
» s'adresser. — Mes habits sont en lambeaux,
» les années ont épuisé mes forces. — Chan-
» geons ; voici les miens. Il les dépouilla sur-
» le-champ, et les lui donna. L'Arabe s'ap-
» percevant qu'ils étoient usés et rapiécés,
» lui dit : Prince, ignores-tu cette sentence du
» fils de Harima : *Le riche qui se couvre*
» *de haillons, n'en est pas moins sujet à*
» *la mort.* »

C'est avec cette liberté que les Arabes parlent à leurs chefs. Entièrement dévoués à leurs intérêts, au moindre signe de leur volonté, ils s'arment pour repousser l'oppression des Turcs, qui n'ont jamais pu les assujettir. Si la victoire se déclare en leur faveur, ils restent en possession de leurs territoires. S'ils sont vaincus, ils les abandonnent, et emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs troupeaux au fond des déserts. Ils profitent ensuite des temps de trouble et de dé-

sordre, reviennent à main armée, attaquer leurs ennemis, et rentrent dans leurs possessions. Si ces chefs unissoient leurs forces, s'ils formoient une ligue contre les Turcs, il les chasseroient sans peine de l'Egypte, et s'en rendroient souverains. La politique des Beys empêche ces alliances, en semant la dissention parmi eux en aidant le foible contre le fort, en ne confirmant que l'autorité de ceux qu'elle croit favorables à ses desseins, et sur-tout en faisant périr, par la fraude ou le poison, les Emirs, dont elle redoute le pouvoir, les talens et l'ambition.

Ces Arabes sont le meilleur peuple de la terre. Ils ignorent les vices des nations policées. Incapables de déguisement, ils ne connoissent ni la fourbe, ni le mensonge. Fiers et généreux, ils repoussent une insulte à main armée, et ne se vengent point par la trahison. L'hospitalité est sacrée parmi eux. Leurs maisons et leurs tentes sont ouvertes à tous les voyageurs, de quelque religion qu'ils soient. Ils traitent leurs hôtes avec autant d'égards et d'affection, que leurs propres parens. Cette vertu honorable est portée si loin, que l'ennemi dont ils ont juré la mort, s'il peut se soumettre à venir boire le café chez eux, n'a plus rien à craindre pour ses jours. C'est la

seule circonstance où ils oublient leur ressentiment, et où ils renoncent au plaisir de la vengeance. Le fait suivant, dont j'ai été témoin, vous donnera une idée de leur droiture. Depuis long-temps un Scheik arabe vient chaque année à la contrée des français. Il prend des marchandises d'un négociant, sans autre gage que sa parole. L'année suivante, il revient, à pareille époque, apporter le prix des étoffes, et en acheter de nouvelles. Une année, la maladie l'empêcha de se rendre au terme marqué : il envoya son fils porter l'or, et entretenir ce commerce qui fait également honneur aux deux nations.

La troisième espèce d'Arabes est comprise sous la dénomination générale de *Bédaoui*, habitans du désert. Ces peuples pasteurs remplissent les solitudes brûlantes qui s'étendent à l'orient et à l'occident de l'Egypte. Divisés en tributs, ils ne cultivent point la terre, et se nourrissent d'orge, des fruits du dattier, de la chair et du lait de leurs troupeaux. Ils les conduisent dans les vallées où ils trouvent de l'eau et des pâturages. Quand les productions sont épuisées, ils chargent leurs tentes, leurs femmes et leurs enfans sur des chameaux, montent à cheval, et toute la tribu va former une autre habitation. Ces Souverains des dé-

serts, ennemis de toutes les caravanes, les attaquent par-tout où ils les rencontrent, et les forcent à payer un tribut, ou à combattre. S'ils éprouvent trop de résistance, ils se retirent, sans appréhender la poursuite des ennemis. S'ils sont vainqueurs, ils dépouillent tout le monde, partagent le butin, mais ils ne tuent jamais personne, que pour venger le sang de leurs compagnons. Le voyageur qui se met sous leur protection, n'a rien à craindre ni pour sa vie, ni pour ses richesses, car leur parole est sacrée. Je n'ai point lu dans l'histoire, je n'ai point appris sur les lieux qu'aucun Arabe ait jamais violé la foi jurée. C'est un trait qui caractérise cette nation, et qui la sépare de toutes celles de la terre. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité. Elle n'est pas moins honorée chez eux, que parmi les Arabes cultivateurs. M. de Saint-Germain, après les malheurs qu'il éprouva dans sa traversée de Suès, étant arrivé mourant à la tente d'un Bédouin, dut la vie aux soins généreux de son hôte, qui le conduisit au grand Caire aussi-tôt que sa santé fut rétablie. M. Pagès, fuyant à travers les sables de l'Arabie déserte, avec sept Arabes, perdit son eau et ses provisions. Tombé de chameau, il alloit être im-

molé au ressentiment d'une tribu qu'on avoit insultée. Un de ses compagnons descendit, au péril de sa vie, fit monter le français en croupe derrière lui, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans un lieu de sûreté. Pendant la route, les Arabes, qui n'avoient par jour qu'un modique gâteau d'orge pour toute nourriture, le divisèrent en huit portions, et celle qu'ils donnèrent à l'étranger, fut toujours double des leurs.

L'amour excessif de la liberté, leur fait préférer des déserts affreux, où il vivent indépendans, aux riches plaines de l'Egypte qui les rendroient esclaves. Plus d'une fois le gouvernement leur a offert des terres, et il les ont toujours refusées, parce qu'il leur auroit fallu se soumettre à des despotes. Cet esprit d'indépendance, si bien peint dans l'Ecriture, ils l'ont inviolablement gardé depuis Ismaël leur père. Hérodote, un des plus anciens historiens, nous les représente ainsi : « Cambyse (1) » voulant conduire une armée en Egypte, en- » voya des ambassadeurs au roi des Arabes, » pour lui demander la sûreté du passage. Il » obtint sa demande, et les deux nations se » donnèrent leur foi mutuelle. De tous les peu- » ples, les Arabes sont ceux qui gardent le plus

(1) Hérodote, Thalie.

» leurs sermens avec plus de fidélité. Voici » comment ils concluent leurs traités. Un d'eux » debout entre les contractans, s'ouvre la paume » de la main avec une pierre tranchante; il » prend le bord de leurs robes, les teint de » sang, et en frotte sept pierres qu'il place au » milieu d'eux, en invoquant Bacchus et Ura- » nie. Si celui qui a sollicité l'alliance est » étranger, il devient, après cette cérémonie, » leur hôte sacré, et s'il est du pays, on le » regarde comme citoyen de la tribu avec la- » quelle le traité a été formé. Ce pacte est à » jamais inviolable. » Ces cérémonies ne s'observent plus parmi les Arabes. Dans les occasions où ils traitent ensemble, ils se contentent de se serrer mutuellement la main, et de jurer, par leur tête, qu'ils garderont fidèlement les conditions dont on est convenu, et il ne sont jamais parjures à leurs sermens.

Diodore de Sicile, qui écrivoit plusieurs siècles après Hérodote, nous les peint avec les mêmes couleurs. J'ajouterai ce passage, parce qu'il vous fera connoître combien ces peuples ont peu changé, et que c'est peut-être le seul portrait dans l'histoire, qui, après dix-huit cents ans, puisse convenir à la même nation (1).

(1) Diodore de Sicile, livre XIX.

«Les Arabes errans habitent en pleine cam-
» pagne, sans aucun toît. Ils appellent eux-
» mêmes leur patrie, une solitude. Ils ne choi-
» sissent point, pour leur séjour, des lieux
» abondans en rivières et en fontaines, de peur
» que cet appât même n'attire des ennemis
» dans leur voisinage. Leur loi, ou leur cou-
» tume, ne leur permet ni de semer du bled,
» ni de planter des arbres fruitiers, ni d'user
» de vin, ni d'habiter dans des maisons. Celui
» qui violeroit ces usages, seroit infailliblement
» puni de mort, parce qu'ils sont persuadés
» que, quiconque peut s'assujettir à de pareil-
» les commodités, se soumettra bientôt à des
» maîtres pour les conserver. Les uns font paî-
» tre des chameaux, les autres des brebis.
» Ces derniers sont les plus riches : car outre
» les avantages qu'ils retirent de leurs trou-
» peaux, il viennent vendre dans les ports de
» mer, l'encens, la myrrhe, et d'autres aro-
» mates précieux qu'ils ont reçus des habitans
» de l'Arabie heureuse. Extrêmement jaloux de
» leur liberté, à la nouvelle de l'approche d'une
» armée, ils se réfugient au fond des déserts
» dont l'étendue leur sert de rampart. En ef-
» fet, les ennemis n'appercevant point d'eau,
» n'oseroient les traverser, tandis que les Ara-
» bes s'en étant fournis dans des vaisseaux
cachés

» cachés sous terre, et dont eux seuls ont la
» connoissance, se mettent à l'abri de ce besoin.
» Tout le sol étant composé d'une terre argil-
» leuse et molle, ils trouvent moyen d'y creu-
» ser de profondes et vastes citernes de formes
» carrée, dont chaque côté est de la longueur
» d'un arpent. Les ayant remplies d'eau de
» pluie, ils en bouchent l'entrée qu'ils ren-
» dent uniforme au terrein des environs, et
» sur laquelle ils laissent quelque indice im-
» perceptible, qui n'est connu que d'eux
» seuls. Ils accoutument leurs troupeaux à ne
» boire que tous les trois jours (1), afin que
» dans les cas où il faudroit fuir à travers
» des sables arides, ils soient habitués à sup-
» porter la soif. Pour eux, ils vivent de chair,
» de lait, et de fruits communs et ordinaires.
» Ils ont, dans leurs champs, l'arbre qui
» porte le poivre (2), et beaucoup de miel
» sauvage qu'ils boivent avec de l'eau. Il y a
» d'autres Arabes qui cultivent la terre. Ils

(1) Les Abyssins qui partent de Girgé pour retourner dans leur pays, ayant un désert de sept journées à traverser, habituent leurs chameaux à passer tout ce temps sans boire.

(2) Je crois que Diodore se trompe, et que le poivre est apporté en Arabie par les vaisseaux qui viennent de l'Inde.

» sont tributaires comme les Syriens, et ont
» avec eux d'autres conformités, excepté
» qu'ils n'habitent pas dans des maisons. Tel-
» les sont à-peu-près les mœurs de ces peu-
» ples. »

Ce tableau, tracé par la main d'un historien éclairé, est d'une vérité frappante. On y reconnoît encore les Bédouins de nos jours. Qu'il me soit permis d'extraire, du même Auteur, un morceau qui peint merveilleusement et leur droiture et la fourbe des Grecs.
« Les Arabes Nabathéens avoient quitté
» leurs déserts, pour se rendre à une place
» de négoce où se tenoit une foire fameuse.
» Avant de partir, ils avoient laissé dans
» les antres d'une montagne, leurs femmes,
» leurs enfans, leurs richesses. Ce rocher,
» situé à deux journées de distance de toute
» habitation, et défendu par son assiette et
» par des solitudes brûlantes, leur paroissoit
» à l'abri des ennemis; mais les Grecs, affa-
» més d'or, profitèrent de ce moment pour
» l'attaquer. Athénée, un des capitaines d'An-
» tigone, partit de l'Idumée avec un corps
» de troupes armées à la légère, fit quatre-
» vingt onze lieues dans trois jours et trois
» nuits, et parvint à l'asyle des Nabathéens.
» Il y entra de force, tua une partie des mal-

» heureux qui y étoient renfermés, fit un
» grand nombre de prisonniers, enleva l'en-
» cens, la myrrhe, et quatre cents talents
» d'argent qu'on y avoit déposés. Il n'y de-
» meura que trois heures, et s'enfuit à travers
» le désert, avec son butin. Arrivé à dix lieues
» du rocher, la chaleur et la fatigue le for-
» cèrent à se reposer. On dressa un camp à
» la hâte. Les soldats, accablés de lassitude,
» et croyant n'avoir rien à craindre, se livrè-
» rent aux douceurs du sommeil. Cependant,
» des coureurs avoient appris aux Nabathéens
» l'invasion des Grecs. Partis sur-le-champ, ils
» s'étoient rendus à leur habitation. Le sang
» de leurs vieillards, les plaintes des blessés
» les remplirent d'horreur, ils coururent à la
» vengeance, et en peu d'heures atteignirent
» leurs ennemis. Quelques prisonniers, pro-
» fitant de la négligence des Grecs, brisèrent
» leurs liens, et donnèrent avis de l'état où
» ils se trouvoient. A cette nouvelle, les
» Arabes attaquèrent le camp de tous côtés,
» et y entrèrent à la faveur des ténèbres. Ils
» égorgèrent les soldats qui étoient endormis,
» et percèrent de leurs traits ceux qui se le-
» voient pour prendre les armes. Le massacre
» fut général. Il n'échappa que cinquante ca-
» valiers, la plûpart blessés. Les Nabathéens,

» ayant recouvré leurs prisonniers et leurs ri-
» chesses, les ramenèrent à leur habitation.
» Après avoir donné cette leçon aux Grecs,
» ils écrivirent à Antigone pour se plaindre
» d'Athénée et justifier leur conduite. Ce
» Prince désavoua l'expédition de son Géné-
» ral, dit qu'il l'avoit entreprise sans sa par-
» ticipation, et que leur défense étoit légitime.
» Il usoit de cette dissimulation pour les mettre
» hors de toute défiance, espérant profiter
» d'un instant favorable pour venger la dé-
» faite de ses troupes; mais les Arabes, comp-
» tant peu sur la foi des Grecs, se tinrent sur
» leurs gardes, et placèrent des sentinelles
» dans les endroits élevés, pour donner avis de
» la marche des ennemis. Ils reconnurent la
» sagesse de cette précaution. Quelques mois
» s'étant écoulés, Antigone envoya contre eux
» huit mille hommes d'élite commandés par
» son fils Démétrius. Ce corps d'armée mar-
» cha par des lieux détournés à dessein de les
» surprendre. Les Nabathéens, avertis par
» leurs espions, firent retirer leurs troupeaux
» vers l'extrémité du désert, et se fortifièrent
» dans la montagne. Démétrius la trouva gar-
» dée par une brave jeunesse qui lui opposa
» une vigoureuse résistance. Après l'avoir atta-
» quée vainement avec toutes ses forces, il

» se retira, et fit semblant de prendre la fuite.
» Le lendemain, à la pointe du jour, il re-
» vint à l'assaut sans être plus heureux. Alors
» un Arabe lui cria d'une voix forte : Roi Dé-
» métrius, qui peut vous porter à faire la
» guerre à un peuple qui habite un désert
» sans eau, sans vin, sans provisions, en un
» mot manquant de toutes les choses qui font
» l'objet de votre cupidité et de vos concus-
» sions ? L'horreur de l'esclavage nous a con-
» duits dans cette solitude privée de tous les
» biens que recherchent avidement les hom-
» mes. Elle nous a réduits à une vie solitaire
» et sauvage, qui nous met hors d'état de vous
» nuire. Nous vous supplions donc, vous et
» le roi votre père, de nous laisser en repos.
» Nous vous ferons même des présens pour
» vous engager à retirer votre armée, et à
» mettre les Nabathéens au nombre de vos
» amis fidèles. Si ces raisons ne peuvent vous
» persuader, la nécessité vous obligera de
» quitter un désert où vous manquerez bien-
» tôt d'eau et de vivres. Jamais vous ne nous
» assujettirez à d'autres coutumes. Qu'espé-
» rez-vous donc de cette expédition ? Elle se
» bornera tout au plus à nous enlever quelques
» esclaves qui ne vous serviront que malgré
» eux, et que vous ne plierez jamais à vos

» mœurs et à vos usages. Frappé de ce dis-
» cours, Démétrius fit la paix avec les Naba-
» théens. »

Tels étoient, Monsieur, les Arabes avant et après Alexandre, tels ils sont de nos jours. L'amour de l'indépendance vit encore dans leur cœur. Leur aversion pour toute domination étrangère, leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux. La liberté a tant de charmes pour eux, qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif, et les ardeurs dévorantes du soleil. Humiliés quelquefois, mais jamais soumis, ils ont bravé toutes les puissances de la terre, et repoussé les fers qui ont tour-à-tour enchaîné les autres nations. Les Romains, ces maîtres du monde, ont perdu les armées qu'ils ont envoyées à la conquête de leur pays. Les Egyptiens, les Perses et les Ottomans n'ont jamais pu les soumettre à leur puissance. Aussi ce peuple fier est le seul qui ait conservé cette hauteur de caractère, cette générosité, cette fidélité inviolable qui honorent l'humanité. La fourberie et le parjure leur sont inconnus. Ignorans sans mépriser les sciences, une raison saine, un esprit droit, une ame élevée les distinguent de tous les Orientaux. Devant les étrangers comme devant leurs Princes, ils gardent toujours la

dignité de l'homme, et ne s'abaissent jamais à de viles flatteries. Sérieux sans morgue, spirituels sans ostentation, francs sans imprudence, ils connoissent les charmes d'une conversation, tantôt sage, tantôt enjouée. L'amitié est sacré parmi eux, et les amis sont des frères. Les délicatesses du sentiment ne leur sont point étrangères. Leurs poëmes offrent la peinture de cet amour brûlant qu'ils respirent avec les feux du soleil, et quelquefois de cette galanterie, qui semble être le partage des peuples policés. Tels sont, Monsieur, ces Arabes que le génie d'un seul homme sut réunir pour renverser les trônes voisins, conquérir des royaumes, et donner des loix aux deux tiers de la terre. Ils ont perdu leurs conquêtes, mais ils ont gardé leur caractère, leur religion et leurs mœurs. S'il se trouvoit dans l'Orient un autre Mahomet, capable de rassembler sous un même drapeau leurs tribus divisées, il pourroit encore soumettre l'Asie et l'Afrique à leur domination. C'est chez les Arabes que le philosophe devroit aller étudier l'homme primitif, et non parmi les peuples dont le despotisme et la servitude ont corrompu l'esprit, le cœur et les affections.

Après les Cophtes et les Arabes, les Mograbins, ou Mahométans occidentaux, sont les habitans les plus nombreux d'Egypte. Les uns

se livrent au commerce, les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire. Ceux d'entr'eux qui embrassent le parti des armes, sont des aventuriers presque tous coupables de grands crimes, et que la crainte de la justice a bannis de leur patrie. Ces soldats mercenaires, sans foi, sans loi, s'abandonnent à tous les excès, et se vendent toujours au Bey qui leur promet une plus haute paye.

Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans ce pays. Les corps des Janissaires et des Azabs en sont composés. Ils abusent de leur pouvoir pour piller les Egyptiens et les étrangers, et emploient tous les moyens pour amasser de grandes richesses. Quelquefois ils se rendent redoutables au Pacha et aux Beys, et vendent leur suffrage à prix d'or. Ces troupes, ainsi que les Mograbins, n'ont aucune discipline, et ignorent absolument l'art de l'artillerie. Il leur seroit impossible de résister à la tactique Européenne.

Les Chrétiens de Syrie, les Grecs et les Juifs, s'occupent entièrement du commerce, du change et des arts. La subtilité de leur esprit les a rendu tour-à-tour directeurs des douanes, et intendans des revenus de l'Egypte. On ne peut compter sur leur droiture : il faut toujours être

en garde contre leurs artifices. Lorsqu'ils ont du crédit ils s'en servent pour opprimer les négocians Européens, leûr susciter des avanies, et mettre des entraves à leur négoce. La plûpart sont orfèvres et travaillent l'or, l'argent et les pierres avec assez de perfection. Leurs ouvrages en filagramme méritent l'estime des connoisseurs. Plusieurs d'entr'eux ont établi des manufactures d'étoffes légères, qu'ils fabriquent avec le coton du Bengale et les soies de Syrie. Les naturels en achètent pour leur usage. Ces étoffes, bien tissues, pèchent par la teinture. Les couleurs n'ont ni éclat, ni la durée de celle de l'Inde. C'est à l'ignorance des artistes qu'il faut s'en prendre; car l'Egypte produit d'excellent indigo, le carthame, et diverses substances colorantes. Il en est de même de leurs toiles. Le lin d'Egypte, autrefois si renommé, n'a rien perdu de sa qualité. Il est long, doux, soyeux, et formeroit du linge superbe; mais le défaut des fileuses qui sachent l'employer, fait qu'on ne fabrique que des toiles grossières.

Tous ces habitans, Monsieur, de mœurs, de religion, de nations différentes, se montent à près de quatre millions. Huit mille Mamlouks les gouvernent. Si vous êtes surpris que ce petit nombre d'étrangers puisse tenir sous le

joug ce grand troupeau, vous reviendrez de votre étonnement, lorsque vous saurez que du temps d'Auguste, trois cohortes suffisoient pour garder la Thébaïde. Strabon, témoin oculaire, et l'un des plus sages historiens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéressans.

« La nation Egyptienne, extrêmement nom» breuse, n'est point guerrière. Les peuples » voisins ne le sont pas davantage. Cornélius » Gallus, le premier gouverneur romain en» voyé en Egypte, marcha contre les habitans » d'Héroopolis (1) qui s'étoient révoltés, et les » fit rentrer dans le devoir avec un petit nom» bre de soldats. La dureté des impôts ayant » causé un soulèvement général dans la Thé» baïde, il parut, et la rébellion se calma sur» le-champ. Après lui, Pétrone, à la tête de » quelques cohortes, arrêta l'impétuosité de » plusieurs milliers d'Alexandrins qui l'a» voient attaqué, et en laissa un grand nom» bre sur le champ de bataille. Elius Gallus, » étant entré dans l'Arabie avec une partie des » troupes qui gardoient l'Egypte, montra, par » ses victoires, combien ces peuples étoient » peu belliqueux, et auroit conquis l'Iemen

(1) Cette ville est absolument détruite. Ses ruines sont ensevelies sous les sables de l'isthme de Suès.

» sans la trahison de Syllæus. Les Ethiopiens, » profitant de son absence, firent une irruption » dans la Thébaïde, renversèrent les statues » de César, emportèrent un riche butin, et » emmenèrent prisonniers les foibles garnisons » de Philé et d'Elephantine. Pétrone les pour- » suivit avec dix mille hommes d'infanterie et » huit cents chevaux; et quoique leur armée fût » composée de trente mille soldats, il la força » de se retirer à *Pselcha*, ville d'Ethiopie. » N'ayant pu obtenir, par ses ambassadeurs, » la restitution des captifs, il pénétra dans l'in- » térieur du pays, et leur livra combat. Ces » troupes, mal armées et sans discipline, ne » purent tenir contre la valeur des Romains. » Les uns s'enfuirent dans les déserts, d'autres » se mirent à l'abri dans les murs de la capitale, » et le plus grand nombre se sauva à la nage » dans une île du fleuve. Parmi ces derniers » se trouvoient plusieurs généraux de Candace, » femme guerrière, alors reine d'Ethiopie. Pé- » trone traversa le Nil sur des bateaux, les fit » tous prisonniers, et les envoya dans la ville » d'Alexandrie. Il mit ensuite le siège devant » Pselcha et la prit. Une partie des habitans » périt dans cette attaque. Après cette con- » quête, il marcha vers Premnin, ville fortifiée » par la nature, et traversa, pour y arriver,

» les vastes solitudes de sable où l'armée de » Cambyse fut étouffée par les vents(1). L'ayant » emportée d'assaut, il alla assiéger Napata, » où se trouvoit le palais de Candace avec son » fils. La reine, enfermée dans une forteresse » voisine, envoya des ambassadeurs au général » Romain pour traiter de la paix, et lui offrir » la restitution des captifs et des statues enle- » vées. Sans écouter ces propositions, il atta- » qua la place et s'en rendit maître, mais le » jeune prince se sauva par la fuite. Croyant » qu'il seroit difficile de pénétrer plus avant, » il retourna sur ses pas, emportant avec lui » de grandes richesses. Il laissa quatre cents » hommes de garnison à Premnin, avec des » vivres et des munitions pour deux ans, et » rentra en Egypte. »

Ce morceau, Monsieur, dévoile parfaitement la foiblesse des Egyptiens et des Ethiopiens du temps des Romains. Ils n'ont pas changé depuis. Un long esclavage n'a plutôt servi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils montrèrent alors. Leur ignorance, dans le métier des armes, surpasse encore leur lâcheté. Pendant ces jours de calamité, où la guerre étoit allumée au grand

(1) Ce passage confirme ce que je vous ai raconté de ce désastre, sur la foi d'Hérodote.

Caire, nous entendions tirer les six pièces de canon du château contre la ville. Nous observâmes qu'il falloit aux artilleurs une demi-heure pour les charger, car il s'écouloit toujours cet espace de temps entre chaque volée. Jugez, Monsieur, si de semblables troupes pourroient tenir un instant contre quelques régimens Européens. Une nation guerrière qui attaqueroit l'Egypte s'en empareroit sans obstacle; elle pourroit, avec autant de facilité, conquérir l'Ethiopie, s'assurer de l'or de ces contrées, et, maîtresse des eaux du Nil, les faire couler à son gré dans l'Egypte, où elle entretiendroit une abondance intarissable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

A M. L. M.

Observations sur le mariage parmi les Egyptiens.

Au grand Caire.

CHEZ les Chrétiens, Monsieur, le mariage élevé à la dignité de sacrement, devient un engagement indissoluble. Les loix, en certains cas, en suspendent l'effet, mais elles ne l'anéantissent jamais. Il importe donc que les parties contractantes se connoissent parfaitement, que leurs volontés soient libres, puisque leur félicité, et celle de leurs enfans, dépendent de cette connoissance, et de cette liberté. Les mœurs des Orientaux, si différentes de celles de l'Europe, ont forcé les législateurs à ne pas faire de cet acte, un contrat indestructible. Parmi ces peuples, les deux sexes vivent séparés, et ne conversent point ensemble. Comment le jeune homme et la vierge, qui ne se sont

jamais vus, pourroient-ils se jurer un amour, et une fidélité inviolable? Ce serment, en les exposant au parjure, seroit la source des plus grands désordres. Mahomet, qui connoissoit bien les hommes, et qui étoit autorisé par l'exemple d'Abraham et des autres Patriarches, a donc permis la répudiation. Après s'être efforcé de la prévenir en prescrivant aux deux époux ces égards, cette tendresse, qui doivent faire le charme de leurs jours, il a dit: *Ceux qui jureront de n'avoir point de commerce avec leurs femmes, auront un délai de quatre mois* (1), *si pendant ce temps ils reviennent à elles, le Seigneur est indulgent et miséricordieux.*

Si le divorce est fermement résolu, *Dieu voit et entend tout.*

Ce précepte, Monsieur, autorise la répudiation, mais il laisse Dieu juge de la légitimité de cette action. Dans la suite de ce chapitre, qui est l'abrégé de toutes les loix des

(1) « Lorsqu'un Mahométan a fait serment de n'avoir » plus de commerce avec sa femme, il a quatre mois de délai, » pendant lesquels il peut se réconcilier avec elle. S'il laisse » passer ce terme, il est obligé de la répudier. Elle devient » libre, et peut former de nouveaux nœuds. » *Le Coran, chap. 2, page* 38.

Mahométans, le législateur s'est efforcé de mettre des bornes à la fantaisie des hommes. Un Musulman ne peut épouser une femme sans lui assigner une dot proportionnée à ses facultés. S'il veut s'en séparer, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie; et, lorsque les quatre mois de grace sont expirés, il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, et les biens qu'il a reçus. S'ils ont des enfans, le mari retient les garçons, et la femme emmène les filles. Dès ce moment ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens. Les femmes ne sont point asservies, comme on le croit en Europe, à un esclavage éternel. Lorsqu'elles ont des causes graves de séparation, elles implorent la protection des loix, et brisent leurs chaînes. Elles perdent dans cette occasion, leur dot, et les richesses qu'elles ont fait entrer dans la maison du mari; mais elles recouvrent leur liberté.

Quelquefois un Mahométan jure, sans de justes raisons, qu'il n'aura plus de commerce avec sa femme. Ramené par le repentir, il peut se réconcilier avec elle, sans l'intervention du Cadi. Le législateur a mis un terme à ce caprice dans ce verset : *Celui qui répudiera trois fois une femme, ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un*

d'un autre époux qui l'aura répudiée. Il leur sera permis alors de se réunir, s'ils croient pouvoir observer les commandemens de Dieu (1).

Le coupable qui se trouve dans cette circonstance, et qui redoute une séparation dont il a prononcé l'arrêt, tâche d'éluder le précepte. Il cherche un ami sur la discrétion duquel il puisse compter, l'enferme avec son épouse en présence de témoins, et attend à la porte l'événement de cette scène singulière. L'épreuve est délicate, et ne réussit pas toujours au gré de ses desirs. Si l'officieux ami, dit en sortant : *voilà ma femme, et je la répudie*, le premier a droit de la reprendre ; mais si, oubliant l'amitié dans les bras de l'amour, il déclare qu'il la reconnoît pour son épouse, il l'emmène sans que l'on puisse s'y opposer. Telles sont les loix par lesquelles Mahomet a tâché d'assurer la paix et le bonheur des mariages. Il en a fait un état de société, dont les attentions réciproques et la naissance des enfans, doivent sans cesse resserrer les nœuds. Les contractans n'usent pas souvent de la liberté qu'il leur laisse. La répudiation est beaucoup plus rare parmi eux qu'on ne

(1) Le Coran, chap. 2, p. 39.

pense communément. Plusieurs même se contentent d'une seule épouse, et ne profitent pas des avantages de la loi, qui leur permet d'en avoir quatre à-la-fois. Il faut attribuer cette modération à la séparation des deux sexes, à la vie privée dont ils sentent vivement les charmes, et sur-tout à la tendresse qui les attache de part et d'autre à leurs enfans, qui, élevés au sein de la maison paternelle, deviennent l'appui et la consolation des auteurs de leurs jours.

Ce sont les parentes d'un jeune homme, qui prennent soin de son établissement. Elles ont vu au bain la plûpart des filles de la ville. Elles lui en font le portrait au naturel. Lorsque son choix est fixé, on parle d'alliance au père de la future, on spécifie la dot, et s'il se décide, on lui fait des présens. Lorsque les parties sont d'accord, les parentes, les amies, les connoissances de la jeune vierge, la conduisent au bain. On la déshabille avec solemnité. Elle est baignée, massée, parfumée. On donne aux ongles de ses pieds et de ses mains une couleur aurore avec le *henné*. On noircit ses paupières avec le *Cohel*. On mêle dans ses cheveux des essences précieuses, et on lave tout son corps avec l'eau rose. Les dames, sans autre ornement que les tresses flottantes de

leur longue chevelure, promènent la jeune novice autour de l'appartement, et la préparent aux mystères de l'hymen. Elles calment les alarmes de son cœur timide, en lui parlant du bonheur dont elle va jouir, et en lui vantant la beauté, les richesses de son jeune époux. Le reste de la journée se passe en festins, en danses, et en chansons analogues à la fête.

Le lendemain, les mêmes personnes se rendent chez la future, et l'arrachent comme par violence des bras de sa mère éplorée. Elles la conduisent en triomphe à la maison du mari. C'est ordinairement le soir que la marche commence. Des baladins, les pieds attachés sur de longs bâtons, la précèdent, un balancier à la main. De nombreux esclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux destinés à l'usage de la mariée. Des troupes de danseuses s'avancent en cadence au son des instrumens. Des matrônes richement vêtues, marchent gravement. La jeune victime paroît sous un dais magnifique porté par quatre esclaves. Sa mère et ses sœurs la soutiennent. Un voile d'or enrichi de perles et de diamans la couvrent entièrement. Une longue suite de flambeaux éclaire le cortège. De temps en temps, des chœurs d'Almé chantent des couplets à la louange des nouveaux époux. J'ai vu

ces danses lascives. Lorsqu'elles sont finies, un chœur d'Almé entonne l'épithalame célébré chez les Grecs, exalte les appas de la jeune épouse plus belle que la lune, plus fraîche que la rose, plus odorante que le jasmin, et la félicité du mortel qui va jouir de tant de charmes. Durant la cérémonie, on la fait passer plusieurs fois devant son époux, toujours sous des habits nouveaux pour montrer sa grace et sa richesse. Enfin, quand l'assemblée s'est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale ; le voile se lève et il voit sa femme pour la première fois. Quand c'est une fille, il faut que les signes de la Virginité paroissent, autrement il est en droit de la renvoyer le lendemain à ses parens, et c'est le plus grand déshonneur qui puisse arriver à une famille. Aussi il n'y a point de pays sur la terre, où les jeunes filles soient gardées avec plus de soin, et où l'on soit plus sûr d'épouser une vierge.

Telles sont parmi les Egyptiens les loix et les cérémonies du mariage. Le pauvre comme le riche les observe scrupuleusement. La fille de l'artisan est conduite de la même manière à son époux. Toute la différence consiste dans l'appareil qui l'entoure. Au lieu de flambeaux, on la promène à la lueur du bois de sapin qui brûle dans des réchauds de fer portés sur

de longs bâtons. Au lieu de danseuses et de musiciens, elle est précédée de tambours de basque et de baladins. Enfin, la fille du pauvre, qui ne peut avoir un dais et un cortège, emprunte un voile, marche au bruit des cymbales, ou de morceaux de métal que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes observent à-peu-près les mêmes cérémonies, mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de six à sept ans. Un anneau qu'ils leur passent au doigt, est le signe de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permission de les élever chez eux, jusqu'à ce qu'elles soient nubiles. La répudiation, les bains, la conduite pompeuse de la mariée sont aussi d'usage parmi ces Chrétiens schismatiques. Seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à la fois. Vous trouverez, Monsieur, dans les contes Arabes, des descriptions qui ont beaucoup de rapport à celle que je viens de vous offrir, parce que l'auteur de cet agréable ouvrage, connoissant parfaitement les mœurs et les usages de son pays, les a décrits en peintre habile. Ce sont ces peintures fidèles qui rendent son livre infiniment précieux. C'est aussi dans ce point que pèchent les romanciers, qui n'ayant jamais voyagé

dans l'Orient, nous donnent, sous le nom de contes orientaux, les folies de leur imagination. Vous y voyez des Turcs, des Arabes, des Persans, ridiculement travestis en Français, et toujours des portraits grotesques au lieu de la nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IV.

A M. L. M.

Révolutions que le commerce d'Egypte a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

LES lettres précédentes, Monsieur, vous offrent quelques détails particuliers sur le trafic des principales villes de l'Egypte. Ces notions éparses seroient insuffisantes dans un siècle où toutes les cours de l'Europe regardent le commerce comme une source intarissable de richesses et de puissances. Je vais donc essayer de vous tracer le tableau rapide des révolutions qu'il a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Quelque difficile que soit ma tâche, l'utilité qui peut en résulter pour ma patrie, m'encourage à l'entreprendre.

Les Pharaons Egyptiens connurent les avantages du négoce. Les canaux nombreux qu'ils firent creuser avoient un double objet : celui

de répandre la fertilité avec les eaux du Nil, et celui de transporter avec facilité les productions du pays, d'un bout à l'autre de l'Empire. Les foires qu'ils établirent dans le Delta et la Thébaïde, réunissoient les habitans des provinces les plus éloignées. Chacun y apportoit le fruit de son industrie, et par des échanges mutuels, la nation entière jouissoit des inventions des arts et des productions de tout le royaume. Le charme des voyages sur l'eau, la fraîcheur qu'on y respire, la beauté des rives du fleuve, la nécessité de naviguer pendant l'inondation, rendirent les Egyptiens marins, et l'on pourroit croire que les premières barques, sur lesquelles les hommes osérent se confier à l'inconstance des flots, furent construites en Egypte. Le plaisir, l'intérêt, la religion, ces puissans mobiles de nos actions, les faisoient voguer d'un temple à l'autre. C'étoit par-tout des fêtes, des illuminations et des assemblées où les commerçans, ainsi que les gens riches, trouvoient leurs avantages. Les Egyptiens doivent donc être regardés comme un des plus anciens peuples navigateurs. Ils voyageoient sur la mer Rouge bien avant l'expédition fameuse des Argonautes. Danaüs (1) porta dans la Gréce, en-

(1) Hérodote.

core barbare, l'art de la navigation et du commerce. Bientôt après, Sésostris, son frère, partit avec deux armées, l'une de terre, l'autre de mer, pour conquérir l'Asie. Tandis qu'il soumettoit les royaumes intérieurs, une flotte de quatre cents voiles s'emparoit des ports du golphe Arabique, débouquoit le détroit de *Bael Mandel* (1) et pénétroit dans l'Océan Indien, qui n'avoit jamais vu des vaisseaux d'une pareille grandeur. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le commerce de l'Egypte avec l'Asie. Depuis ces siècles reculés, il n'a point été interrompu.

Sésostris, pendant le cours de ses conquêtes, avoit fondé diverses colonies; l'une d'elles se fortifioit sur la côte de Phénicie. Tyr élevoit ses remparts, abattoit les cèdres du Liban pour construire des vaisseaux, et se préparoit à disputer à la mère patrie la gloire de la navigation. Elle envoya ses navires jusqu'aux colonnes d'Hercule, et étendit partout les arts avec le commerce (2). De leur

(1) *Bael Mandel* signifie *la porte des Mouchoirs*, parce que c'est par-là que l'Egypte a reçu de tout temps, les toiles de coton dont on forme les mouchoirs, que l'on nomme encore aujourd'hui *mandel*.

(2) Clément d'Alexandrie dit : « Les Phéniciens reçurent » les lettres des Egyptiens, et les transmirent aux Grecs ».

côté les Egyptiens remontant le Bosphore, entroient dans la mer Noire, échangeoient avec leurs frères établis (2) dans la Colchide, les productions de leur pays contre celles des contrées du nord, tandis que les flottes de la mer Rouge alloient chercher les perles, les diamans, les parfums et les étoffes précieuses des pays orientaux.

L'Egypte commerçante parvint bientôt à un haut dégré de puissance. Elle élevoit de toutes parts ces parties colossales, ces temples, ces obélisques que l'on ne peut contempler sans admiration. Les collèges des prêtres étudiant continuellement le ciel, apprenoient aux navigateurs l'astronomie qui leur sert de flambeau à travers l'immensité des mers. Puissante au dehors, riche de ses productions, elle propageoit avec son négoce la lumière des sciences. Ayant répandu parmi les nations sauvages de la Grèce la culture du bled, elle les avoit disposées à la civilisation. C'est ainsi que

---

Il ajoute dans un autre endroit : « Cadmus le Phénicien les » porta dans la Grèce, c'est pourquoi Hérodote donne aux » caractères Grecs le nom de Phéniciens ».

(1) Hérodote assure que Sésostris avoit aussi laissé une colonie dans la Colchide, et que les Egyptiens commerçoient avec elle.

les hardis marins de l'Europe, envoyés par des Rois, amis de l'humanité, tireront de la barbarie les insulaires de la mer du Sud, en leur communiquant nos productions et nos arts. Sans doute que le farouche antropophage de la nouvelle Zélande cessera de dévorer son semblable, lorsque nos brebis, nos vaches et nos grains, lui auront procuré une nourriture abondante et assurée. L'agriculture établira chez eux la société et les loix. Ils jouiront des avantages des peuples civilisés. Comme leurs îles ne paroissent renfermer aucuns des métaux précieux qui tentent la cupidité, ils ne seront point réduits à l'esclavage qui détruiroit le germe de leurs vertus. A l'exemple des Grecs qui déifièrent leurs premiers bienfaiteurs, ils érigeront des monumens à Louis XVI et à George III. Voilà les actions qui immortalisent les Souverains, et dont la postérité ne perd jamais le souvenir.

La Grèce, éclairée par les grands hommes, qui s'étoient instruits à l'école de Memphis et d'Héliopolis, s'étoit partagée en diverses républiques. Chacun de ces petits états vouloit avoir une marine et un commerce. Tyr continuoit d'envoyer ses vaisseaux dans toute l'étendue de la Méditerranée et sa pourpre décoroit les Rois. Psammeti-

que (1), ami des Grecs, leur ouvrit les portes de l'Egypte. Nécos, son fils, tenta de faire communiquer le Nil avec la mer Rouge. Les grands obstacles qu'il éprouva, la perte d'une multitude d'ouvriers, le firent renoncer à ce projet. Il forma une autre entreprise qui prouve à quel point l'art de la marine étoit porté alors (2). Il arma des vaisseaux à Suès, dont il confia le commandement à des Capitaines Phéniciens, et leur ordonna de faire le tour de l'Afrique. Ces habiles navigateurs sortirent du golfe Arabique, doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, remontèrent vers le nord, et après trois ans de navigation, arrivèrent aux colonnes d'Hercule, d'où ils revinrent en Egypte. C'est la première fois que l'on ait fait le tour de ce grand continent. Les difficultés d'un si long voyage, dans un temps où les vaisseaux étoient obligés de ne pas perdre les côtes de vue, fit renoncer à cette route. On se contenta de naviguer dans la Méditerranée et l'océan Indien. La marine d'Egypte étoit alors la plus puissante du monde, et cette contrée la plus riche de la terre.

---

(1) Hérodote.

(2) Hérodote liv. IV.

Apriès, fils de Nécos, défit dans un combat naval les flottes réunies des Chypriots et des Tyriens, les deux peuples les plus renommés dans l'art de la navigation. Enhardi par ces succès, Amasis envoya une flotte à la conquête de Chypre et s'en empara. Il y trouva en abondance, les bois et les matières propres à la construction des navires. Ce Pharaon devint le maître de la Méditerranée. Pour donner plus d'activité au commerce, il appella les Grecs dans ses états, et leur permit de bâtir Naucrate, presque à l'entrée de la branche canopique. Pour empêcher ces nouveaux alliés de s'étendre trop dans le pays, il obligea leurs vaisseaux à ne débarquer leurs marchandises que dans le port de cette ville (1). Les foires qu'on y établit, et l'arrivée continuelle des bâtimens la rendirent très-commerçante. Les Ioniens, les Doriens, les Eoliens, y construisirent des temples à frais communs. Quelle qu'en fut la magnificence, ils n'avoient point la solidité des édifices Egyptiens, et aujourd'hui les voyageurs en cherchent vainement les ruines.

La prospérité de ce royaume étoit à son comble. Les arts touchoient à leur perfection.

(1) Hérodote, livre second.

L'astronomie prédisoit les éclipses avec justesse. La sculpture gravoit les pierres fines, et façonnoit à son gré les marbres les plus durs. La méchanique élevoit dans les airs des masses d'une grandeur étonnante. La chimie teignoit le verre, donnoit plus d'éclat aux pierres précieuses (1), et imprimoit aux étoffes des couleurs ineffaçables par le moyen de mordans. L'agriculture avoit enrichi ce pays des productions de l'Inde, présent qu'il a fait ensuite à la Grèce, à l'Italie et à l'Europe entière. Oui, Monsieur, toutes les fois que nous voyons sur nos tables, le pain blanc comme la neige, le riz, les pois, les fèves et plusieurs autres légumes, nous devrions rendre des actions de grace aux Egyptiens, qui ont communiqué ces biens précieux aux Grecs, d'où ils ont passé aux Romains, et ensuite aux Gaulois.

Lorsque la famine exerçoit ses ravages chez les peuples voisins, semblables aux enfans de Jacob, ils venoient à Memphis chercher leur subsistance. De si grands avantages étoient dûs en partie au commerce des Pharaons, qui envoyoient leurs flottes depuis l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan, jusques dans les ports de l'Espagne. Les peuples policés de l'Afrique

(1) Pline.

et de l'Europe recevoient d'eux les objets d'utilité, de luxe et d'agrément. C'est en partie aux bénéfices prodigieux de leur négoce, qu'on doit attribuer les ouvrages admirables dont ils sont les auteurs. Jamais nation ne rassembla tant de trésors, ne cultiva les arts et les sciences avec plus d'ardeur; jamais nation ne construisit d'aussi grands monumens. La poudre d'or, que roulent les torrens de l'Ethiopie, les perles d'Ormuz, les parfums de l'Arabie, les étoffes du Bengale abordoient à Memphis, devenue la ville la plus commerçante de la terre.

L'Egypte jouissoit de cet état florissant, lorsque Cambyse vint l'attaquer avec des armées innombrables. Amasis eut l'imprudence de mécontenter la milice du pays, en donnant la préférence aux troupes des Grecs, et cent cinquante mille hommes abandonnèrent leur patrie. Cette désertion fit tomber ce beau royaume dans les mains du Roi des Perses, qui le ravagea par le fer et le feu. Ivre de sa victoire, ce farouche conquérant détruisit les académies, et laissa sur les monumens qu'il ne put renverser, des marques barbares qui subsistent encore de nos jours. Après avoir perdu des milliers de soldats dans les folles expéditions qu'il entreprit contre le temple

de

de Jupiter Ammon et les Ethiopiens, il laissa un corps d'armée en Egypte, et retourna dans ses états. Le commerce souffrit de ses excès; mais l'impulsion étoit imprimée, et, malgré les entraves qu'on lui opposa, il suivit son cours. Darius, fils d'Hystaspe, qui en connoissoit l'utilité, lui rendit sa première vigueur, et le favorisa dans l'étendue de son empire. Il voulut même continuer le canal commencé par Nécos, et ne cessa l'entreprise que sur le faux avis qu'on lui donna que la mer Rouge, plus haute que la Méditerranée, inonderoit l'Egypte. Scylax ayant descendu par son ordre le fleuve Indus, reconnut les côtes d'une partie de l'Asie, d'Orient en Occident, et après deux années de navigation, gagna l'Isthme de Suès. Les lumières qu'il procura au Roi des Perses, le déterminèrent à porter ses armes dans l'Inde, et il y fit de grandes conquêtes. Les Egyptiens en profitèrent pour étendre leur négoce, réparer leurs pertes, et rétablir leur marine. Ils servirent l'ambition de ce prince contre les Grecs (1), fournirent des vivres à ses armées, l'aidèrent à construire le pont mémorable qui joignit les deux rives du Bosphore; et dans le combat naval livré

(1) Hérodote, liv. IV.

près de l'île d'Eubée, ils s'emparèrent de cinq vaisseaux ennemis. Leur valeur, et leur habileté dans la marine, brillèrent aux journées de Salamine et de Mycale: mais l'amour de la liberté avoit enflammé les républiques de Sparte et d'Athènes, et les grands hommes qu'il produisit, arrêtèrent les efforts de l'Asie et de l'Afrique conjurées pour leur ruine.

Dans le siècle suivant, un prince né avec un caractère impétueux, un génie élevé, et un courage indomptable, apprenoit en combattant contre la Grèce, l'art de vaincre tous les peuples du monde. Parvenu au trône, il partit à la tête de cinquante mille hommes, terrassa les Satrapes de l'Asie mineure, détruisit l'orgueilleuse Tyr qui refusoit de reconnoître un maître, et tourna ses armes contre l'Egypte. La nation supportoit impatiemment le joug des Perses. Elle courut au-devant d'Alexandre, et le pays fut conquis sans combattre. Charmé de l'accueil que lui firent les Egyptiens, et enivré des flatteuses espérances de l'oracle d'Ammon (1), il leur laissa la même forme de gouvernement, et la même religion. Ce grand prince, dont l'esprit avoit été cultivé par un philosophe, et dont les

(1) Quinte-Curce.

vues ambitieuses embrassoient l'empire du monde, ne vouloit pas le conquérir pour le détruire. Afin de s'assurer l'Egypte, dont il reconnoissoit l'importance, il y fonda une grande ville, environnée de trois ports, propres à recevoir les flottes de la Grèce et les marchandises de toutes les nations. Il traça lui-même le plan de commerce qui devoit lier ensemble les membres dispersés de ses vastes états; mais il fut enlevé à la fleur de son âge, et passa comme un torrent sur la terre. Ses généraux divisèrent sa dépouille, et devinrent des monarques puissans. Ptolémée, fils de Lagus, ayant eu l'Egypte en partage, s'efforça d'exécuter les grands desseins de son maître. Il appella les négocians de la Syrie et de la Grèce dans la ville d'Alexandrie. La faveur constante qu'il leur accorda rendit son royaume florissant, lui fournit les moyens de combattre avec avantage ses ennemis, et de conquérir l'île de Chypre. Les Rhodiens, ses alliés fidèles, ayant refusé d'unir leurs flottes à celles d'Antigone pour lui faire la guerre, furent assiégés par Démétrius Poliorcete. Les secours puissans en bleds, et en munitions navales, que Ptolémée leur envoya, les aidèrent à triompher de ce guerrier redoutable. La reconnoissance les engagea

à donner à leur défenseur, le nom de *Soter* ou de Sauveur.

Au milieu du tumulte des armes, le premier des Ptolémées, s'occupoit avec zèle de la prospérité de son nouvel état. Les côtes basses de l'Egypte en rendoient l'abord extrêmement dangereux. Souvent la tempête y brisoit les vaisseaux, avant qu'ils eussent pu les reconnoître. Il éleva sur l'île de Pharos, cette superbe tour qui dominoit sur les mers, et où l'on avoit écrit en gros caractères : *Aux Dieux Sauveurs, pour l'utilité de la navigation.* Le marbre blanc dont elle étoit composée, la faisoit distinguer de loin pendant le jour. La nuit, on y allumoit un fanal, qui dirigeoit la course des navires. Toute l'antiquité a loué ce magnifique ouvrage. C'est ainsi que les Français béniront la mémoire d'un Roi protecteur qui fait construire un port superbe, au milieu des vagues de la mer. Un jour en voyant des escadres en sûreté, derrière les digues qu'un Ingénieur habile élève à Cherbourg d'une manière merveilleuse, la postérité dira : *Ici Louis XVI enchaîna les flots de l'Océan.*

Alexandrie recevoit par ses ports, situés au couchant, au nord, et au midi, les marchandises de l'univers entier. Elle étoit,

comme Strabon l'appelle, le plus grand marché du monde. Non content de ses soins, Ptolémée érigea une académie, dont les savans allèrent par son ordre reconnoître les divers pays de la terre, examiner leurs richesses et leurs productions. De nos jours, les monarques de la France ont imité cet exemple, en envoyant des Académiciens, du Pôle à l'Equateur, mesurer des degrés du globe, et prendre des connoissances utiles à la géographie et à la navigation. Malgré les guerres que le fils de Lagus eut à soutenir contre les rois de Syrie, il rassembloit de toutes parts les manuscrits qui devoient composer cette bibliothèque fameuse, dont le sort déplorable fait gémir. Les monumens de ce prince ont péri, mais sa gloire ne s'éteindra point, parce qu'en même-temps qu'il éloignoit les ennemis des frontières de ses états, il travailloit à assurer le bonheur de ses peuples.

Ptolémée Philadelphe marcha sur les traces de son père, et rendit l'Egypte puissante et heureuse. La pompe qu'il étala lors de son avénement à la couronne, prouve l'étendue du commerce de ce royaume. Athénée la décrit longuement : je n'en rapporterai que les principaux traits. On y voyoit rassemblées

les productions de tous les climats. Des femmes esclaves, de l'Asie et de l'Afrique, habillées à la manière de leur pays, ouvroient la marche; des chameaux chargés d'encens, de safran, de canelle, et d'aromates précieux, les suivoient; une troupe d'Ethiopiens portoient quatre cents dents d'éléphant, et beaucoup de bois d'ébène; des Abissins étoient chargés de la poudre d'or qu'ils recueillent sur le bord de leurs torrents; les Indiens étaloient aux yeux du peuple, les perles, les diamans et les richesses de leurs contrées; une foule d'animaux rares défiloient conduits par leurs guides; les plus beaux oiseaux de l'Afrique, des brebis de l'Abissinie, de l'Iemen, de la Gréce, des bœufs de l'Inde d'une blancheur éclatante, des ours du Nord, des léopards, des panthères, des linx, la Giraffe, le rhinocéros, décoroient le cortége. Ces objets divers ne peuvent se rencontrer que chez une nation qui trafique avec tous les peuples du monde.

Ptolémée Philadelphe, ou mieux instruit du niveau des terres, ou plus heureux que Nécos et Darius, continua le canal qui devoit joindre la mer Rouge au Nil, et eut la gloire de l'achever. Il commençoit à la branche pélusiaque, et se prolongeoit jusqu'à Arsinoé,

aujourd'hui Aggerout (1). Des écluses placées à son ouverture, empêchoient les eaux de s'y précipiter avec trop d'abondance. On l'avoit fait passer par des lacs qui l'alimentoient, et servoient de relâche aux bateaux. L'histoire ne nous apprend point, si ce canal fut d'une grande ressource au commerce ; mais comme il falloit, pour y arriver, parcourir la longueur du Golfe Arabique, dont l'extrêmité est fort étroite et très-dangereuse, Ptolémée ouvrit une autre route aux commerçans. Il fonda à la hauteur de Siène, et sur le bord de la mer Rouge, une ville, à laquelle il donna le nom de Bérenice sa mère. Il construisit depuis cette ville jusqu'à Cophtos, des citernes et des hôtelleries, où les caravanes trouvoient des rafraîchissemens au milieu des déserts. Le chemin étoit de douze journées à travers des sables brûlans, et Bérenice n'offroit qu'une plage ouverte à tous les vents. Dans la suite ces inconvéniens déterminèrent les navigateurs à se rendre au port du Rat, aujourd'hui *Cosseir*, où ils trouvèrent un bon mouillage. Depuis ce moment

(1) Aggerout est aujourd'hui éloignée de deux lieues du port de Suès. C'est l'espace dont le golphe Arabique s'est retiré depuis Ptolémée Philadelphe.

le négoce de l'Inde suivit la voie, dont je vous ai donné la description.

Pour protéger les négocians Egyptiens, les Ptolémées entretenoient une marine formidable dans la mer Rouge et la Méditerranée. Théocrite (1) assure qu'ils avoient quatre-vingt-dix-sept vaisseaux de la première grandeur, et dont plusieurs étoient de deux cents pieds de long, outre une multitude de petits bâtimens, et quatre mille barques destinées à porter leurs ordres dans toute l'étendue de leur empire. C'est avec de semblables moyens que Ptolémée Philadelphe étendit ses conquêtes bien avant dans l'Ethiopie, l'Iemen, et qu'il vit trente-trois mille villes soumises à sa domination. Ces faits paroîtroient incroyables s'ils n'étoient attestés par des écrivains dignes de foi, si l'on ne savoit à quel point de splendeur le commerce peut élever un état, et si l'on ne connoissoit les ressources infinies qu'un empereur éclairé pouvoit tirer de la situation de l'Egypte communiquant avec deux mers, et jouissant des trésors d'un sol inépuisable.

Ptolémée Evergètes imita l'exemple de ses prédécesseurs, et fonda sa puissance sur le

(1) Théocrite, Idylle 17.

négoce. Il l'encouragea de tout son pouvoir, entretint les flottes de la mer Rouge, subjugua plusieurs des Rois Homérites qui régnoient dans l'Arabie heureuse, leur enjoignit de veiller à la sûreté des chemins, et protégea puissamment les caravanes contre les Arabes. Pendant son règne, les richesses des Egyptiens montèrent à leur comble. Cette abondance d'or et de biens de tout genre produisit à Alexandrie un luxe prodigieux, et corrompit la cour des Rois. La plûpart des hommes gardent leur vertu dans la médiocrité. Le malheur élève leur ame, et fait briller leur énergie : mais l'excès de la prospérité les énerve, et en leur ouvrant la porte des vices, leur ferme celle du bonheur. Les Ptolémées, au faîte de la puissance, s'abandonnèrent à la mollesse, à la lâcheté, et à un débordement qui influa sur les mœurs de leurs sujets ; car la corruption des états commence toujours par les grands. Cependant le quatrième de ces Princes fit quelques actions estimables : à la prière des Rhodiens, il rendit la liberté à Andromaque, père d'Achæus, souverain d'une partie de l'Asie mineure, qui s'étoit ligué avec les Bisantins, pour exiger un droit sur tous les bâtimens qui passeroient le détroit de Dardanelles. Achæus, en re-

connoissance de ce bienfait, se détacha de ses alliés, qui renoncèrent à leurs prétentions, et le commerce délivré de cet entrave, reprit son cours ordinaire. Il entretint aussi la marine créée par ses ancêtres, et y fit des augmentations. On admira, sous son empire, des vaisseaux d'une grandeur qui tient du prodige, et que l'on n'a point égalée depuis. Plutarque (1) décrit une de ses galères qui avoit quarante rangs de rames, trois cents soixante-treize pieds de longueur, et soixante-quatre d'élévation à la poupe. Cet énorme bâtiment, auprès duquel nos vaisseaux à trois ponts ne sembleroient que de petites frégates, contenoit quatre cents matelots pour la manœuvre, quatre mille rameurs, et environ trois mille soldats destinés à combattre. Il falloit que l'art de la construction, et celui de la navigation fussent bien perfectionnés chez les Egyptiens, pour former et mouvoir ces immenses navires, qui devoient ressembler à des villes flottantes.

Les règnes du reste des Ptolémées ne présentent qu'un luxe effréné dans la capitale, et des princes livrés à tous les excès; mais ces faits même démontrent combien de trésors

(1) Plutarque, vie de Démétrius.

ils retiroient du commerce, puisqu'au milieu de leurs dépenses excessives, le pays étoit riche et florissant. Du sein des plaisirs où ils étoient plongés, ils songeoient encore quelquefois à ses avantages. Ptolémée Physcon envoya Eudoxe le Cysicenien en ambassade à divers Potentats de l'Inde. Les rapports de ce célèbre navigateur ajoutèrent aux connoissances que l'on avoit de ces contrées, et augmentèrent l'avidité des commerçans. Ils firent de nouvelles expéditions pour l'Orient, et pénétrèrent par le Gange jusques dans le Bengale. Après la mort du Roi, Cléopatre sa veuve ordonna à Eudoxe d'aller reconnoître les peuples de l'extrémité de l'Afrique. Il s'embarqua sur la mer Rouge, et visita les habitans de la côte de Soffala. Ayant rencontré sur la plage la proue d'un navire qui fut reconnu pour être de Cadix, il forma le projet de côtoyer les rivages de ce grand continent. De retour en Egypte, il trouva sur le trône Ptolémée Lathyre dont il n'étoit pas aimé, et tenta l'entreprise qu'il avoit méditée. Ayant débouqué le détroit de Babel Mandel, il doubla la pointe de l'Afrique, et vint débarquer aux colonnes d'Hercule. C'étoit la seconde fois que l'on exécutoit cette hardie navigation. Dans des siècles où la boussole ne dirigeoit

point la course des marins, on juge aisément combien cette entreprise étoit difficile, et combien il falloit de talens et d'intrépidité pour surmonter les obstacles et les périls auxquels on étoit exposé. Ce voyage étoit alors moins aisé que n'est aujourd'hui le tour du monde.

Sous Ptolémée IX, les négocians d'Alexandrie continuoient de naviguer dans la mer Noire, en Espagne, dans le golfe Persique, et jusqu'aux extrémités de l'Inde. Ce n'étoit pas à la bonne administration de ces Rois que l'Egypte devoit un commerce si étendu; mais il avoit été établi sur des fondemens solides, et lorsqu'ils ne le gênoient pas avec excès, il suivoit la route qu'on lui avoit tracée.

Pendant la guerre d'Alexandrie, que Ptolémée XII soutint quelque temps contre Jules César, ce général brûla cent dix grands vaisseaux, et les Egyptiens eurent encore assez de ressources pour équiper une flotte capable de faire tête à l'ennemi; mais qui pouvoit résister aux talens sublimes de César? Les Alexandrins n'opposèrent que des efforts impuissans au conquérant des Gaules. Il étoit réservé à une femme de triompher de ce grand homme. La fameuse Cléopatre soumit le vainqueur et l'enlaça dans ses liens par des char-

mes irrésistibles. Cette Reine étala, durant le cours de sa vie, une magnificence et une prodigalité dont l'histoire n'offre point un second exemple (1). Citée par Antoine, alors à Tarse de Cilicie, pour rendre compte de sa conduite, elle partit pour aller trouver le général Romain. Ayant traversé la Méditerranée, elle remonta le fleuve Cydnus sur un vaisseau dont la description brillante ressemble à celle que les Poëtes nous font de la conque de Vénus. Les voiles étoient de pourpre, la proue et les bords étinceloient d'or. Des plaques d'argent couvroient les rames qui s'agitoient en cadence au son des instrumens. La Reine, nonchalamment assise sous un dais enrichi d'or et de pierreries d'un prix inestimable, avoit assorti sa parure à la richesse du bâtiment. Les perles, les diamans, les vêtemens les plus riches voiloient ses charmes sans les couvrir. Telles que la déesse de Cythère, elle étoit entourée d'une foule d'enfans vêtus en amour. Ils rafraîchissoient avec l'éventail l'air que respiroit cette nouvelle divinité, tandis que des nuages de parfums qui brûloient sans cesse, embaumoient les deux rives de la rivière. Antoine, qui vouloit punir

(1) Plutarque, vie d'Antoine.

Cléopatre, éprouva bientôt le pouvoir de ses charmes. Il oublia qu'il étoit son juge pour devenir son amant. La reine d'Egypte ne dut pas sa victoire à sa beauté seule. Elle avoit beaucoup d'esprit, et il étoit très-orné. Elle savoit toutes les langues des contrées orientales : parlant parfaitement le Grec, l'Ethiopien, l'Hébreu, le Parthe, le Syriaque et le Persan, elle entretenoit les étrangers qui abordoient sans cesse au port d'Alexandrie, chacun dans la langue de son pays. Cette ville, depuis la chûte de Carthage et de Corinthe, étoit devenue le centre du commerce du monde (1). On y comptoit trois cens mille personnes libres, et au moins le double d'esclaves.

Cléopatre avoit attelé à son char César et Antoine ; mais ayant vainement essayé d'y attacher Auguste, homme froid et rusé, et craignant d'orner la pompe triomphale de ce vainqueur fastueux, elle se donna la mort. L'Egypte passa sous la domination des Romains. Cette conquête fut pour Rome ce que le Pérou a été pour l'Espagne, ce que le Bengale est pour l'Angleterre. Elle y répandit l'or et l'argent en si grande abondance, que les terres, les marchandises, les denrées dou-

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

blèrent de prix. Elle hâta la ruine de cet empire.

Privés de leurs Monarques, et soumis aux Romains, les Egyptiens devinrent leurs facteurs. Les peuples de l'Italie se livrèrent avec ardeur au commerce de l'Inde, qui, au rapport de Pline, produisoit le centuple. Ils y voyagèrent sur les pas de leurs guides. Les uns entrant par l'Indus, pénétrèrent dans l'intérieur du pays. Les autres abordèrent dans les ports de l'île de Ceylan, et quelques-uns, doublant le cap Comorin, remontèrent le Gange jusqu'à Palibotra (1), cité puissante où les Egyptiens commerçoient depuis longtemps, et où l'on voyoit un concours de toutes les nations des contrées Orientales. Ils en rapportoient des toiles de coton, et des étoffes de soie dont Auguste porta les premiers vêtemens. Après lui les Romains recherchèrent le luxe des habits; et les perles, les diamans, les parfums devinrent pour eux des objets de nécessité. Aujourd'hui que le mûrier et l'insecte qui produit la soie, sont transplantés en Europe, des étoffes précieuses inconnues aux Consuls Romains, décorent les hommes de tous les états; cependant on n'a

(1) Strabon, liv. XV.

point encore atteint la qualité de celles du Bengale, et la durée inaltérable de leurs couleurs. Peut-être que la petite colonie Indienne, qu'un Amiral dont les vertus, les talens, les victoires honorent la France, a transporté dans notre patrie, révélera à nos fabricans les secrets des contrées Orientales.

A mesure que les Romains reculoient les bornes de leur empire, ils adoptoient les usages et les vices des peuples conquis. L'Egypte fut de tous les royaumes celui qui influa davantage sur leurs mœurs, parce qu'elle leur procura de plus grandes richesses. Les belles toiles de lin et de coton que l'on fabriquoit à Alexandrie, ses tapis magnifiques, ses crystaux de diverses couleurs furent transportés à Rome. Les grains de la Thébaïde et ses productions abondantes nourrirent la capitale de l'Italie. Dès-lors elle n'eut plus besoin de manufactures; dès-lors elle cessa d'encourager les travaux de l'agriculture. Dans peu d'années elle fut entourée de parcs immenses et de jardins superbes. Aux lieux où les Dictateurs avoient conduit la charrue, aux lieux où ils avoient habité des toits rustiques, on vit s'élever des palais ornés de parterres, des cascades et de bosquets délicieux. La mollesse Asiatique énerva la vigueur de ce fiers Républicains.

blicains. Envain de sages Empereurs s'efforcèrent d'opposer une digue au torrent. Les maîtres du monde avoient goûté les charmes de la vie oisive ; les nations diverses leur payoient des tributs ; les bleds d'Egypte les dispensoient de labourer leurs champs. Ils crurent qu'ils n'avoient plus qu'à jouir des hommages de la terre, et des travaux des peuples conquis. La liberté, dont Auguste éteignit le dernier rayon, fit place à l'esclavage. Tous les vices qu'il traîne à sa suite levèrent la tête, et les Romains devinrent moins jaloux de commander, qu'avides de fêtes et de spectacles. La soif de l'or acheva de les corrompre. Tout fut vénal à Rome : il fallut acheter les soldats, les armées ; et les Prétoriens mirent l'Empire à prix d'argent.

Constantin en transporta le siège à Bisance, et il ne tarda pas à être divisé. La destruction de ce grand royaume suivit ce partage ; celui d'Occident succomba le premier, parce qu'il manquoit des biens qui font la durée des états, l'agriculture et les mœurs. L'Italie n'étoit qu'un jardin. Les peuples, amollis par le luxe, ne purent résister aux efforts des barbares qui l'attaquèrent de toutes parts. L'Egypte soutint long-temps le trône chancelant des Empereurs de Bisance. Malgré les rigueurs

que plusieurs d'entre eux exercèrent contre elle ; malgré les traitans qui y établirent un monopole destructeur, qui de nos jours se renouvelle dans les grandes villes où les fortunes sont infiniment disproportionnées, le commerce continua de l'enrichir. Elle fournit à ses Souverains de grandes ressources contre les peuples qui les attaquoient à l'envi. Cous, en possession du trafic de l'Inde, fleurit pendant plusieurs siècles, et devint la rivale d'Alexandrie. Ses flottes n'avoient point perdu la route de Bengale : elles alloient y charger les marchandises recherchées dans le reste de l'Empire. Le temps approchoit où la gloire de ce pays devoit tomber avec le commerce, l'agriculture et les arts.

Mahomet, né avec un de ces génies propres à changer la face de la terre, créoit pour les peuples de l'Arabie une religion qui devoit réunir leurs tribus dispersées dans les déserts, et les armer contre le reste du monde. Enhardi par ses succès, il avoit envoyé des ambassadeurs aux Empereurs de Perse, de Constantinople, d'Abyssinie, et au Gouverneur de Memphis, pour les inviter à embrasser l'Islamisme, ou à lui payer tribut. Il n'est point dans les annales de l'histoire, de mission aussi hardie. Il faudroit le regarder comme un in-

sensé, s'il n'avoit eu dans son génie des moyens capables de soutenir cette audacieuse entreprise. Mais ses voyages lui avoient appris à connoître la foiblesse des nations voisines, et il savoit que les guerriers élevés à son école pouvoient tout entreprendre et tout exécuter. Les Grecs ayant assassiné un de ses envoyés, il arma trois mille hommes. Après que cette poignée de soldats eût traversé les solitudes de l'Arabie déserte, Khaled ayant vu périr les trois généraux nommés par le Prophète, se mit à la tête des Arabes, et, par des prodiges de valeur, vint à bout de terrasser cent mille Grecs. Encouragé par cette expédition, Mahomet partit avec trente mille hommes, et soumit tout le pays jusqu'aux frontières de Syrie. La mort arrêta le cours de ses exploits; mais ses successeurs, animés par son exemple; et embrâsés du feu de l'enthousiasme qu'il leur avoit communiqué, renversèrent les trônes voisins, conquirent l'Egypte et une partie de l'Orient.

Devenue province de l'empire des Califes, l'Egypte perdit peu-à-peu le commerce et les arts. Le féroce Amrou ayant brûlé la magnifique bibliothéque rassemblée par les soins des Ptolémées, les savans se sauvèrent à Constantinople et dans les îles de la Grèce.

La ferveur des premiers Mahométans ne leur permettant pas de se lier avec les princes Chrétiens, ils négligèrent le commerce de la Méditerranée, et se bornèrent à celui de la mer Rouge et de l'intérieur du pays. Cependant l'agriculture florissoit encore, et quelques-uns des princes Arabes encouragèrent les sciences. Dans la suite, les Vénitiens trouvèrent moyen de s'ouvrir les ports de ce pays et d'y entretenir des Consuls. Ils obtinrent même la permission d'en établir dans les villes intérieures, et firent le commerce de l'Inde sous la protection des Égyptiens. Ils en retirèrent de très-grands avantages, et devinrent les premiers navigateurs de l'Europe, qu'ils approvisionnèrent de toutes les productions de l'Asie et de l'Afrique. Les Génois partagèrent quelque temps avec eux ces bénéfices; mais la marine des Vénitiens ayant pris des accroissemens rapides, domina seule dans la Méditerranée. Enhardis par leurs succès, ils profitèrent de la ruine des Grecs pour enlever à la Porte Ottomane quelques débris de leur empire. S'étant emparés de la Morée, de Candie et de plusieurs îles de l'Archipel, ils envoyèrent leurs esclaves jusqu'au détroit des Dardanelles, et humilièrent l'orgueil du Croissant. A Lepante ils battirent avec leurs

alliés toutes les forces navales des Turcs. Cette République, enrichie par le commerce de la mer Rouge et de l'Inde, sauva l'Italie, et fut pendant deux siècles le boulevard de la Chrétienté.

Venise commerçante touchoit au plus haut point de sa prospérité, tandis qu'une nation courageuse, excitée par un Prince géographe et astronome, travailloit à s'ouvrir une route nouvelle pour arriver aux Indes. Henri, frère du roi de Portugal, instruit par l'histoire, savoit qu'on pouvoit faire le tour de l'Afrique. Il arma plusieurs vaisseaux qui, à l'aide de la boussole, découvrirent les Açores et les Canaries. Un de ses capitaines s'avança jusqu'au cap qui termine l'Afrique ; il y fut assailli par les vents furieux, le nomma *Cap de la tempête*, et revint sur ses pas. Le Prince changea ce nom en celui de *Bonne-Espérance*. Ces tentatives, long-temps infructueuses, doivent donner une haute idée de l'art de la navigation chez les Egyptiens, puisqu'ils avoient exécuté deux fois cette entreprise, sans autres guides que la vue des étoiles et leur génie. Enfin la gloire de doubler ce Cap fameux étoit réservée à Vasco de Gama, gentilhomme Portugais, qui aborda sur la côte de Malabar, et revint triomphant

à Lisbonne. Les pierres précieuses qu'il rapporta de son expédition, la description pompeuse qu'il fit des trésors des Rois Indiens, enflammèrent les Portugais; et, dans peu d'années, ils conquirent Cochin, Goa et plusieurs autres villes d'où ils retirèrent d'immenses richesses.

Les Ottomans avoient enlevé l'Egypte aux Arabes. Excités par les Vénitiens qui leur fournirent des matériaux et des bois de construction, avec lesquels ils armèrent une flotte sur la mer Rouge, ils tentèrent d'arrêter les conquêtes des Portugais, et de les chasser de leurs nouveaux établissemens. Albukerque, qui les gouvernoit alors, combattit glorieusement la marine Ottomane, pénétra dans le golfe Arabique, s'empara de plusieurs ports, et résolut d'anéantir l'Egypte. Ayant conclu un traité d'alliance avec l'Empereur d'Abyssinie, il l'engagea à verser les eaux du Nil dans la mer Rouge. A quelles horreurs l'ambition porte les hommes! Pour assurer à sa nation le commerce exclusif de l'Inde, cet amiral ne balançoit pas à faire périr quatre millions d'habitans, en réduisant leur pays en un affreux désert. Après ce que l'on a vu dans ces lettres de la possibilité de détourner le Nil, on a droit de penser que l'entreprise étoit praticable. Heu-

reusement pour les Egyptiens, la mort enleva le fougueux Albukerque, et l'Empereur d'Abyssinie n'exécuta point son infâme projet.

Pendant que les Portugais disputoient aux Vénitiens et aux Egyptiens les richesses des contrées Orientales, les Espagnols, conduits par le génie de Colomb, avoient découvert l'Amérique. Bientôt le nouveau monde ne suffit plus à leurs desirs ambitieux. Les marins de Lisbonne, marchant sur les traces de Vasco de Gama, touchoient à la côte de Malabar et pénétroient dans l'Archipel Indien. Les navigateurs de Cadix abordèrent aux Moluques. Ces deux peuples rivaux partant à-peu-près du même pays, et parcourant chacun la moitié de la circonférence du globe, se rencontrèrent à l'extrémité du monde en venant de deux côtés opposés. Ils partagèrent ensemble les trésors de ces climats, non sans les arroser de leur sang, et de celui des malheureux habitans des Célèbes qu'il dépouillèrent à l'envi, après les avoir réduits en esclavage. Les aromates, les épiceries, l'or et les diamans dont ils revinrent chargés, tirèrent de leur assoupissement les Cours de l'Europe, qui avoient rejetté comme un songe les grands projets de l'immortel Colomb. L'Angleterre et la France créerent une marine, et voulu-

rent avoir part aux nouvelles découvertes. Ce fut l'époque de la décadence de Venise. Le négoce de l'Egypte et de l'Inde étoit le fondement de sa puissance. La perte de cette source de richesses la précipita dans le néant d'où elle étoit sortie. La ruine de sa marine suivit celle de son commerce, et l'empêcha de défendre ses provinces éloignées. Les Turcs lui arrachèrent la Morée, Candie et les îles qu'elle possédoit dans l'Archipel. Maintenant il ne lui reste plus qu'un ou deux rochers que la Porte lui laisse, parce qu'elle n'en retireroit aucune utilité.

Aujourd'hui que les puissances maritimes de l'Europe ont fondé la prospérité de leurs états sur la base du commerce, chacune d'elles s'efforce de faire pencher la balance en sa faveur. La Russie, trop élevée dans le nord pour envoyer ses flottes dans l'Inde par le Cap de bonne-Espérance, et entrer en concurrence avec les nations situées plus favorablement, s'ouvre une route connue des Romains et des Génois. Elle fait descendre ses navires par le Volga jusqu'à la mer Caspienne, et ces commerçans tâchent d'attirer vers eux les marchandises de la Perse et des provinces septentrionales du Mogol. Déjà les belles soies du Guilan deviennent l'objet de leurs spécu-

lations, et sans doute qu'à la première révolution, Catherine II envahira ces riches contrées. D'un autre côté, l'Angleterre, la France et la Hollande approvisionnent l'Europe des productions des pays orientaux. Les Anglais sur-tout ayant formé dans le Bengale un royaume d'une vaste étendue, sont devenus, pour ainsi dire, les maîtres de ce commerce, et disputent à tous les peuples la gloire de la navigation.

Dans cet état de choses, l'Egypte sans arts, sans marine, gémissant sous la tyrannie de vingt-quatre Beys, ne peut profiter de sa situation pour entrer en concurrence avec les Européens. Ses marins, ignorans, ne naviguent plus dans l'Inde; à peine osent-ils parcourir l'étendue de la mer Rouge. Leurs plus grandes expéditions se bornent à faire chaque année le voyage de Moka. Leurs Saïques, mal armées et incapables de défense, y chargent le café de l'Iemen, les parfums de l'Arabie, les perles des îles Baharem, les mousselines et les toiles du Bengale qui leur sont apportées par les Banians. Ce commerce borné leur procure de grands bénéfices. Le café qu'ils achètent huit sous la livre à Moka, ils le vendent trente au Caire. Cet article seul se monte à onze millions. Ils envoient la plus grande partie à

Constantinople, dans la Grèce, à Marseille, et sur la côte de Syrie. Le reste est consommé dans le pays.

Les Anglais ont déjà tenté de leur enlever cette branche de commerce, mais les Egyptiens ont porté leurs plaintes au gouvernement et s'y sont fortement opposés. Lorsqu'Ali Bey eut établi la sûreté des caravanes, et ouvert l'Egypte aux marchands étrangers, quelques navires Anglais abordèrent à Suès, chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouvèrent un débit fort avantageux. Des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, et les Egyptiens en sont restés en possession. Mais que peut un peuple sans marine contre les escadres des Européens ? il faudra tôt ou tard qu'ils se soumettent à recevoir des étrangers les marchandises précieuses qu'ils tirent à grands frais du Moka, et qu'on leur fournira à meilleur marché. D'ailleurs il y auroit moyen d'obtenir d'eux-mêmes la permission de faire ce transport lucratif.

Cependant l'Egypte, malgré sa décadence, peut reparoître avec éclat parmi les royaumes puissans, parce qu'elle renferme dans son sein la source des vraies richesses. Ses grains abondans, avec lesquels elle nourrit l'Arabie, la Syrie, et une partie de l'Archipel ; son riz

qu'elle envoie dans toute la Méditerranée et jusqu'à Marseille; la fleur du chartame dont les Provençaux chargent chaque année plusieurs bâtimens ; son sel armoniac que l'on transporte dans toute l'Europe ; la soude qu'elle produit en abondance; son lin superbe recherché des Italiens; les toiles teintes en bleu dont elle vêtit une partie des peuples voisins, tous ces objets, nés sur son terroir, lui attirent encore l'argent de la plùpart des peuples qui commercent avec elles. Les Abyssins lui apportent en tribut de la poudre d'or, des dents d'éléphant, et des substances précieuses qu'ils échangent contre ses productions. Les draps, le plomb, les armes, et quelques galons de Lyon que la France y envoie, ne suffisent pas pour payer les divers articles qu'elle reçoit en retour. Elle acquitte le reste avec les piastres de Constantinople. La vaisselle de cuivre, et les pelleteries que les Turcs débarquent dans le port d'Alexandrie, ne balancent pas le bled, le riz, les lentilles, le café, les parfums qu'ils y chargent: la plus grande partie se paie en argent. En un mot, excepté Moka et la Mecque, où les Egyptiens laissent chaque année beaucoup de sequins, tous ceux qui trafiquent avec eux leur portent de l'or et de l'argent. Les mé-

taux précieux sont encore en si grande quantité dans le pays, qu'Ali Bey en fuyant dans la Syrie, emporta quatre-vingt millions, et qu'Ismaël Bey, qui, quelques années après, se sauva du même côté, chargea cinquante chameaux de sequins, de pataques (1), de perles et de pierreries.

Si l'Egypte, dépourvue de marine, de manufactures, et presque réduite aux seuls avantages de son sol, possède encore de si grandes richesses, jugez, Monsieur, ce qu'elle deviendroit entre les mains d'un peuple éclairé. Quels draps on fabriqueroit avec la belle laine de ses brebis! Quelles toiles avec son lin superbe! Quelles mousselines avec les deux espèces de coton qui y croissent, l'un annuel, l'autre vivace! Quelles étoffes, avec la soie qu'il seroit facile d'introduire dans un pays où les vers qui la produisent prospéreroient sous un ciel sans pluies et sans orages! Quelle affluence de biens ne se procureroit-on pas en creusant les canaux, rétablissant les digues, et en rendant à l'agriculture le tiers des terres ensevelies sous les sables? Avec quel succès ne fouilleroit-on pas ses mines d'émeraudes, fameuses par leur dureté pres-

(1) Pièce d'argent qui vaut six livres.

qu'égale à celle du diamant ! Le granit, le porphire et l'albâtre qui se trouvent dans plusieurs de ses montagnes, formeroient aussi une branche précieuse de commerce. Avec quelle utilité la teinture emploieroit son indigo, son chartame, et les substances colorantes répandues dans les déserts ! Ces biens, Monsieur, ne sont point chimériques. L'Egypte en a été en possession pendant des siècles. Une sage administration lui rendroit tous ces trésors que la nature lui a prodigués. Telles sont, Monsieur, les viscissitudes que le commerce de ce pays a éprouvées depuis la plus haute antiquité jusquà nos jours. L'état brillant dont il a joui, doit vous laisser une grande opinion de ce qu'il peut devenir encore.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE V.

A M. L. M.

Sur l'ancien Culte des Egyptiens; et particulièrement sur Athor, *une de leurs divinités.*

Au grand Caire.

LA Religion, Monsieur, naît avec l'homme. C'est la fille du besoin et de la reconnoissance. Placé sur un globe où l'expérience lui fait sentir à chaque instant sa foiblesse, il cherche des protecteurs qui puissent mettre ses jours à l'abri des dangers qui l'environnent. Lorsqu'il n'a point été favorisé de la révélation, les objets qui étonnent ses regards, dont il reçoit de plus grands bienfaits, ou qu'il redoute davantage, attirent tour-à-tour sa vénération. Il adresse des prières au soleil, à la mer, aux tempêtes, aux fleuves, et leur élève des autels. Moins il connoît les phénomènes de la nature, plus il les suppose occasionnés par des intelligences supérieures. Tous les peuples de la

terre ont adoré, sous différens noms, ces esprits invisibles, soit pour attirer leur protection, soit pour détourner leur couroux; car il n'est donné qu'à l'homme éclairé par une philosophie sublime, de reconnoître un seul moteur dans l'univers, et de regarder la pluralité des Dieux comme contradictoire. Cependant je suis persuadé que des écrivains, ou prévenus, ou superficiels, ont souvent calomnié le culte des nations, en leur faisant adorer la pierre insensible, ou de vils animaux. Le marbre sculpté par leurs mains, le bœuf consacré par la Religion, n'étoient que les emblêmes des Divinités auxquelles leurs vœux s'adressoient: de même que les statues et les images qui remplissent nos temples, ne sont que les représentations des Saints ou de Dieu, pour lequel brûle notre encens. Si les insulaires d'Otahiti, à peine entrés dans la civilisation, ne regardent les bananes et les animaux déposés dans l'enceinte de leurs *Morais*, que comme des offrandes faites à leurs *Eatoas* (1), pourquoi voudroit-on que les Egyptiens eussent encensé, comme des dieux, l'oignon et le crocodile (2)?

(1) Dieux invisibles des peuples de la mer du Sud. Voyez Cook.

(2) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Ælien, parlent

Cette opinion, dépourvue de fondement, ne sauroit entrer dans l'esprit d'un homme sensé. Le peuple qui fut nommé sage par excellence, qui cultiva les sciences avec tant de succès, chez qui Solon alla puiser les belles loix qu'il donna aux Athéniens, où Platon apprit à reconnoître l'immortalité de l'ame, pouvoit-il adopter une théologie si barbare ? Non, Monsieur : les philosophes de l'Egypte n'ont jamais divinisé les animaux ; ils n'ont pas même, comme les Grecs, élevé des héros au rang des dieux. L'astronomie et les phénomènes de la nature étoient le fondement de leur religion. Mais ils plaçoient au-dessus des astres un esprit invisible auquel ils attribuoient cette harmonie merveilleuse qui règne dans l'univers. Il est vrai que le vulgaire, dont la foible vue ne peut s'élever au-dessus des choses sensibles, adora souvent le symbole au lieu de la divinité. Je vais tâcher de dévoiler leurs opinions religieuses. Le savant Jablonski l'a fait avant moi avec beaucoup de succès. Je marcherai sur ses traces, et je rapporterai en preuves les passages

tous des animaux sacrés de l'Egypte. Aucun d'eux ne leur donne le nom de dieux. Au contraire, il les regardent comme des images vivantes, qui rappelloient au peuple les divinités auxquels ils étoient consacrés.

des

des plus graves historiens de l'antiquité ; car, dans une matière aussi importante, il faut, autant qu'on peut, ne rien donner à l'imagination, au hasard et aux conjectures.

Une des plus anciennes divinités de l'Egypte est *Athor*, qui, en langue Cophtique, signifie la nuit (1). Les Prêtres ne désignèrent pas d'abord par ce nom l'obscurité qui règne après le coucher du soleil, mais ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création, que l'Eternel anima de son souffle, et dont il tira tous les êtres. Cette nuit mystérieuse étoit dans leur opinion l'origine des choses (2). Damascius dit, en parlant de la théologie des anciens Egyptiens : « Ils établissent, pour premier principe, les ténèbres que l'intelligence humaine ne sauroit comprendre, et qu'ils célèbrent trois fois dans leurs hymnes sacrées. » Sanchoniaton, imbu de cette doctrine, dit : Du vent *Kolpia* et de son épouse *Baaou*, les mortels ont été créés (3). Kolpia, mot hébreu, signifie le souffle de Dieu, et Baaou, le vide. Ainsi, c'est la voix du créateur qui fait sortir

(1) Jablonski Pantheon Ægyptiacum, tome premier.

(2) Damascius, cité par Cudworth.

(3) Jablonski, tome premier.

les êtres du néant. Cette théologie diffère peu de celle de la Genèse, où le prophète s'exprime ainsi (1) : « La terre étoit informe et vide. Les » ténèbres couvroient la face de l'abîme, » et le souffle de Dieu étoit porté sur les eaux.» Aussi Simplicius (2) prétend-il que ces mots : *Le Créateur appella la lumière jour, et les ténèbres nuit*, ont été tirés des fables Egyptiennes ; mais quand Moyse auroit pris cette doctrine des Prêtres de Memphis, comme il l'a dégagée des absurdités qui l'enveloppoient, elle n'en seroit pas moins divine. Cet ancien peuple descendu de Misraïm, petit-fils de Noé, pouvoit, ainsi que les Hébreux, avoir reçu de leur père commun le flambeau de la Révélation. S'il en a obscurci la pureté, le chef des Israëlites lui a rendu son premier éclat.

Orphée, initié aux mystères des Egyptiens, porta le premier dans la Grèce leurs opinions religieuses, et les chanta en vers harmonieux. « Au commencement du monde, dit-il, ap- » parut l'Ether créé par Dieu ; de son sein » sortit le chaos et la nuit ténébreuse. Elle » couvrit tout ce qui étoit au-dessous de

---

(1) Genèse, chapitre premier.

(2) Physique d'Aristote, liv. VIII.

» l'Ether. » Dans le dialogue de JUPITER et de LA NUIT, le poëte usant de ses droits la personnifie, et fait parler ainsi le Créateur : (1) « Nourrice des Dieux, nuit immortelle ..... » Comment procéderai - je avec sagesse à la » création des dieux immortels ? Comment » ferai-je que l'univers forme un seul tout, et » que chaque chose existe séparément ? LA » NUIT : Environne la création de l'Ether im- » mense ; place le ciel au milieu ; et, dans le » ciel, la terre, entourée de la mer, et des astres » qui composeront sa couronne ».

Les Grecs reçurent avidement la religion que chantoit Orphée. Elle étoit émanée des idées primitives que les anciens Egyptiens avoient sur l'origine du monde. Les physiciens la couvrirent d'un voile impénétrable au peuple ; et les poëtes, ayant personnifié les élémens, en composèrent une théogonie fabuleuse, à travers laquelle il fut difficile de reconnoître la vérité cachée sous tant de voiles. Cependant, les opinions religieuses de l'Egypte se conservèrent long-temps dans des temples de la Grèce. Pausanias parcourant ce pays, vit à Mégare l'*Oracle de la nuit*, et dans le

(1) Voyez Eschenbach.

temple de Diane à Ephèse, *le sanctuaire de la nuit*, où l'on enseignoit vraisemblablement tout ce qui concernoit *Athor.*

Cette divinité symbolique, par laquelle les Egyptiens désignoient le principe passif des choses, devint, dans le langage des philosophes Grecs, Vénus, ou la mère du monde. Ce fut encore Orphée qui leur enseigna cette comparaison (1): «Je chanterai la nuit, la mère des » Dieux et des hommes, la nuit, l'origine de » toutes les choses créées, et nous la nomme- » rons Vénus. » Bientôt les poëtes s'emparèrent de cette idée métaphysique; et comme il falloit une divinité propre à embellir leurs chants, ils la firent naître de l'écume de la mer, éclatante en beauté, et la créèrent la déesse des plaisirs. Elle anima le monde. Elle donna la vie à tout ce qui respire, et Ovide célébra son pouvoir dans ces vers allégoriques:

(2) Vénus régit l'univers de son sceptre glorieux.
Aucune divinité n'égale sa puissance.
Elle donne des loix au ciel, à la terre, et aux eaux fécondes.
Elle conserve les êtres en unissant les sexes.
Tous les Dieux lui doivent l'existence.
Elle fait croître les arbres, et germer les moissons.

(1) Jablonski, tome premier.

(2) Les fastes, liv. IV.

Les prêtres de l'Egypte, qui avoient peint la nuit comme une divinité du sein de laquelle l'Eternel avoit tiré toutes les créatures, sachant qu'il faut à l'esprit du vulgaire des objets sensibles, proposèrent à sa vénération la lune, qui règne au milieu des ténèbres. Sans doute qu'ils enseignèrent d'abord que cet astre n'étoit que l'emblême de la nuit, et un signe de la puissance divine; mais comme il arrive souvent que l'image fait oublier la divinité, le peuple adressa des prières à la lune, et on lui érigea des autels.

Les physiciens étendirent encore cette doctrine. Ils désignèrent par le nom de nuit, d'*Athor*, de Vénus, le temps où le soleil ayant passé l'équateur reste dans l'hémisphère austral, parce qu'alors les jours sont plus courts et les nuits plus longues. « Les physiciens (1), dit » Macrob, ont honoré du nom de Vénus l'hé» misphère supérieur, et du nom de Proser» pine l'hémisphère inférieur. Les Assyriens et » les Phéniciens représentent cette déesse en » pleurs, lorsque le soleil, en parcourant les » douze signes du zodiaque, entre dans l'hémis» phère austral. Tout le temps qu'il y demeure,

(1) Livre premier, chap. 21.

» et qu'il rend les jours plus courts, on feint » que Vénus pleure l'absence du Dieu enlevé » par une mort temporelle, et retenu par » Proserpine. On voit sa statue sur le mont » Lyban ; (c'est la célèbre Vénus d'Apaci- » tide.) Elle a la tête voilée, et le visage » triste. Outre que cette statue représente » la Déesse affligée, elle est encore le sym- » bole de l'hiver.

Le passage suivant démontre que cette opinion venoit d'Egypte (1). « Au mois » d'Athyr (2) les Egyptiens disent qu'Osi- ris (le soleil) est mort. Alors les nuits de- » viennent plus longues, les ténèbres aug- » mentent, et la force de la lumière dimi- » nue. Les Prêtres pratiquent dans cette cir- » constance des cérémonies lugubres. Ils mon- » trent aux regards du peuple un bœuf doré » couvert d'un voile noir, en signe de la » douleur de la Déesse, (Isis ou la lune ;) » car en Egypte le bœuf est le symbole d'Osi- » ris, et de la terre. »

Vous avez vu, Monsieur, l'*Athor* Egyp-

---

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Athyr, est le nom d'un mois. Les Egyptiens appellent Vénus *Athor*, et de ce nom ils ont formé celui du troisième mois de leur année. *Orion le Grammairien.*

tienne signifier d'abord cette nuit mystérieuse qui couvroit le chaos de la création, devenir ensuite l'astre des nuits, et enfin marquer le temps où le soleil s'éloigne de nous. Vous avez remarqué par quelle analogie les Orientaux, les Grecs et les Latins l'ont nommée Vénus, la Reine du monde, et la mère des plaisirs. C'est toujours la même doctrine; mais elle change de forme en passant chez les différens peuples, et dans la bouche des poëtes et des physiciens.

Athor eut des temples en Egypte. Hérodote, qui rapporte le nom Egyptien de plusieurs lieux remarquables du pays, fait mention d'*Athar*, *Beki*, la ville d'Athor, que Strabon (1) et Diodore de Sicile rendent (2) par celui d'*Aphrodipolis*, la ville de Vénus. (3) Ælien, en parlant d'un bourg situé dans le Nome Hermopolitain, dit: « Dans ce » bourg on adore Vénus; on y honore aussi » la vache d'un culte particulier. » Le même auteur nous apprend qu'on représentoit Isis ou la lune avec les cornes d'une vache. Ainsi, cet animal étoit l'emblême de l'astre de la

(1) Strabon, liv. XVII.

(2) Diodore, livre premier.

(3) Ælien, traité des animaux, liv. XI.

nuit ; et le voile noir dont on le couvroit, lorsque le soleil parcouroit les signes d'hiver, pouvoit n'exprimer aux regards du peuple que la diminution des jours, et la douleur d'Isis ; mais certainement il rappeloit aux prêtres ces ténèbres répandues sur le chaos avant la création. En jettant vos yeux sur la carte d'Egypte, vous appercevrez trois villes que les Géographes Grecs ont nommées *Aphroditopolis*, mais que les naturels appeloient *Atharbeki*.

Telles, sont, Monsieur, les foibles lumières que nous pouvons tirer des lambeaux que les anciens nous ont conservés au sujet des opinions religieuses des Egyptiens sur *Athor*. Si leurs livres n'avoient pas péri dans l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées ; si les hiéroglyphes ne voiloient pas les connoissances qu'ils ont transmises à la postérité, sans doute que nous trouverions chez un peuple si savant, et si prés de la source commune du genre humain, des idées plus claires et plus satisfaisantes. Jouissons au moins de ce qui nous reste, et tâchons de pénétrer peu à-peu dans les mystéres de leur religion.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VI.

A M. L. M.

De Phtha, Neith *et* Cneph, *noms sous lesquels l'Être-Suprême fut adoré en Egypte.*

Au grand Caire.

Je vous ai dit, Monsieur, que les anciens Egyptiens révéroient sous le nom d'*Athor*, ou de nuit, les ténèbres répandues sur l'abyme avant la création. Ce chaos, chanté par les Poëtes de la Grèce et de Rome, ne pouvoit rien produire de lui-même. Les philosophes de l'Egypte reconnurent un esprit qui en tira l'univers, et établit cet ordre admirable qui y règne sans altération. Ils lui donnèrent le nom de *Phtha*, ordonnateur (1). Jamblich

---

(1) La croix, trésor épistolaire, liv. III. Jablonski, livre premier, dit : *Phtha*, signifie en Cophte, *ordonnateur des choses.*

(1) nous l'apprend en ces mots : « Les Egyp-
» tiens appellent *Phtha* l'esprit artisan qui fait
» tout avec vérité et sagesse. Les Grecs l'ont
» nommé Vulcain, en ne considérant que
» l'art avec lequel il produit. » Ils plaçoient
cet esprit avant tout, enseignoient qu'il avoit
donné d'abord au chaos la forme d'un œuf,
et qu'il en avoit ensuite créé tous les êtres.
Thalès de Milet, instruit à l'école des prêtres
de Memphis, disoit (2) : « L'eau est le prin-
» cipe des choses, et Dieu est cet esprit qui
» a formé l'univers au principe humide. » Ce
passage de la Genèse (3), *le souffle de Dieu
couvoit sur les eaux*, a beaucoup de rapport
avec la doctrine des Egyptiens sur la création.
Il est naturel de penser que Moyse, élevé à
la cour des Pharaons, y puisa une partie de
ses connoissances, et qu'ensuite il dégagea la
vraie lumière des mystères et des fables qui
l'enveloppoient. Pour peindre le Créateur
d'une manière sensible, les Egyptiens lui
attribuoient les deux sexes, c'est-à-dire,
qu'ils reconnoissoient en lui cette puissance,

(1) Mystères Egyptiens, section 8.

(2) Cicéron, liv. IV. De la nature des Dieux.

(3) Chapitre premier.

par laquelle il peut produire sans le concours d'un autre être. Aussi Synesius imbu de cette ancienne théologie, a dit de l'Esprit infini : *Tu es le père, tu es la mère, tu es le mâle, tu es la femelle* (1).

Sur l'obélisque de granit transporté d'Egypte à Rome, on lisoit parmi les hiéroglyphes, dont Hermapion a donné l'interprétation, ce pasage remarquable au sujet de Ramestès, Roi d'Héliopolis (2) : *C'est lui que Phtha père des Dieux a élu.* Ces mots, père des Dieux, désignent les astres que les sages de l'Egypte regardoient comme des plus frappans emblêmes de la Divinité, et que le peuple adoroit réellement. Dès le temps d'Hérodote (3), le feu, l'eau, la terre, le ciel, la lune, le soleil, le jour et la nuit recevoient en ce pays les honneurs divins ; mais ces Divinités étoient celles du vulgaire. Les personnes initiées aux mystères avoient une autre croyance. Elles ne reconnoissoient que l'Auteur de la nature qui avoit tiré tous les êtres du néant.

La première dynastie de Manethon com-

(1) Synesius, hymne 3.

(2) Ammien Marcelin, liv. XVII.

(3) Hérodote, liv. II.

prend le règne des Dieux en Egypte (1). Il place à leur tête *Phtha* ou Vulcain, et après lui, le Soleil son fils. Ce passage, pris dans un sens allégorique, n'est point contraire à la saine théologie. Le soleil étant l'ouvrage du créateur peut être considéré comme son fils ; et les Egyptiens, pour ennoblir leur origine, adoroient le créateur comme le premier de leurs Rois. Manethon assigne à chacun de ces Dieux matériels les années de leur règne, ce qu'il faut entendre des divers cycles solaires et lunaires inventés par les astronomes (2). Cette dynastie prouve que *Phtha* précède le temps et ces déités visibles dont l'ordre constant commença d'en régler le cours lorsque les hommes étudièrent le Ciel. Le Prêtre Egyptien le déclare positivement (3). « On ne sauroit » assigner d'époque déterminée à *Phtha*, parce » qu'il brille toujours au sein des ténèbres, » comme pendant le jour. » En effet, les astres du firmament paroissent et disparoissent tour-à-tour. Leur empire n'est pas éternel puisqu'il a commencé ; mais l'Esprit invisible existoit

(1) Manethon, au rapport de Syncelle.

(2) Voyez Vignoles, tome 2.

(3) Manethon, au rapport de Syncelle.

avant le temps. Sa puissance brille perpétuellement dans ses ouvrages, et son règne est immuable.

Les Prêtres Egyptiens renfermèrent dans les sanctuaires de leurs temples cette doctrine sublime que les premiers hommes leur avoient transmise, ou à laquelle ils s'étoient élevés, ainsi qu'Abraham (1), par l'effort de la raison, et l'étude de l'astronomie. L'ayant revêtue d'allégories, dont eux seuls possédoient l'intelligence, ils laissèrent le peuple plongé dans l'aveuglément, et favorisèrent son idolâtrie, en prononçant, à la mort de chaque particulier, cette prière (2): « O Soleil, et vous autres » Dieux qui donnez la vie aux hommes, re» cevez-moi, rendez-moi aux Dieux éternels » afin que j'habite avec eux »!

Les Grecs mêmes prétendirent que dans l'opinion des Egyptiens, *Phtha* n'étoit autre

(1) S. Clément d'Alexandrie assure qu'Abraham s'éleva à la connoissance d'un Dieu unique par l'étude de l'astronomie. Il paroît que ce sentiment étoit celui des Arabes. Mahomet, qui avoit recueilli les traditions de son pays, représente le patriarche des croyans, les regards tournés vers le ciel, et après qu'il a observé avec étonnement l'apparition et la disparition des étoiles, du soleil et de la lune, qu'il avoit pris d'abord pour des divinités, il s'écrie : *Non, je n'adorerai point des Dieux qui se lèvent et qui se couchent.*

(2) Porphyre, liv. VI.

chose que le feu le plus pur, le plus subtil, élevé au-dessus de l'éther, d'où les ames se détachoient pour animer les corps; c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom de Vulcain qui préside à cet élément. « Les Sages de l'Egypte, » dit Servius (1), embaument les corps afin » de les conserver, et que les ames leur demeu- » rant long-temps attachées, ne les quittent » pas pour en aimer d'autres. Les Romains au » contraire les brûlent sur-le-champ, pour » qu'elles retournent à leur nature première. » C'est la métempsycose qu'Hérodote (2) prétend avoir passé de l'Egypte dans tous les pays de la terre. Si l'on en croit ces auteurs, les Egyptiens regardoient *Phtha*, ou la partie supérieure de l'éther, comme l'essence divine qui donnoit successivement la vie à tout l'univers. Les Platoniciens et les Pythagoriciens professoient la même croyance. Ils publioient que l'ame, immortelle de sa nature, retournoit au sortir du corps, se répandre dans l'ame du monde d'où elle tiroit son origine. (3)

Quoi qu'il en soit de ces opinions, ce sont les Grecs qui parlent, et l'on ne peut douter

(1) Servius sur l'Æneide, livre III.

(2) Hérodote, liv. II.

(3) Plutarque, liv. IV. Sur la doctrine des philosophes.

qu'ils n'aient altéré la religion de l'Egypte, en y mêlant les revêries de leurs métaphysiciens. Les faits que j'ai cités dans la première partie de cette lettre, prouvent que *Phtha* fut regardé anciennement comme l'esprit ordonnateur, et le grand architecte de l'univers. Les habitans de Memphis lui élevèrent un temple où il étoit principalement adoré (1). Mais, comme je l'ai rapporté, le culte des Dieux visibles l'emporta parmi le peuple sur celui de l'Etre-Suprême, et les Prêtres seuls brûlèrent de l'encens sur ses autels.

On ne doit point séparer de *Phtha* le Dieu que les Egyptiens révéroient sous le nom de *Neith*, puisque c'est aussi l'esprit créateur. En effet, *Neith* signifie : *Celui qui dispose toutes choses.* (2) Mais, par le premier de ces attributs, on entendoit Dieu pris dans un sens général ; et par le second on caractérisoit plus particulièrement sa sagesse. Son culte florissoit à Saïs, ville du Delta, où les prêtres avoient un collège fameux. Platon (3)

(1) Hérodote et Diodore de Sicile ont décrit ce temple. Suidas ajoute : Les habitans de Memphis adorent Vulcain sous le nom de *Phtha*.

(2) Jablonski, tome premier.

(3) Timée de Platon.

qui l'avoit fréquenté, s'exprime ainsi: » Saïs, » capitale de la préfecture Saïtique, est une » ville considérable dont Amasis fut Roi. » *Neith*, à qui les Grecs ont donné le nom de » minerve, en est la divinité tutélaire. » L'inscription suivante, gravée en caractères hiéroglipliques sur la porte du temple de *Neith*, marque l'idée sublime qu'ils avoient conçue (1): « Je suis ce qui est, ce qui sera, » ce qui a été. Aucun mortel n'a soulevé ma » tunique. Le fruit que j'ai engendré est le » soleil. » Cette définition ne peut convenir qu'à l'Etre-Suprême, qui, existant par son essence, et n'ayant ni commencement ni fin, renferme en lui-même le passé, le présent et l'avenir (2). Cet esprit incompréhensible se dérobe aux regards de l'homme borné qui ne sauroit soulever le voile qui le couvre. Ces

(1) Proclus, savant commentateur de Platon, rapporte cette inscription dans le Timée. Plutarque la cite dans le traité d'Isis et d'Osiris.

(2) L'homme peut être considéré comme l'image de Dieu; car il renferme à certains égards en lui-même le passé, le présent et l'avenir. Le souvenir de ce qu'il a *été*, le sentiment de son existence actuelle, l'espérance de ce qu'il sera, le font jouir en même-temps de ces trois manières d'être, aussi le Créateur a-t-il dit dans la Génèse : *Faisons l'homme à notre image.*

mots :

mots : *Le fruit que j'ai engendré est le soleil*, démontrent clairement que *Neith* et *Phtha* sont la même divinité; car Manethon assure aussi dans un sens figuré que *Phtha* est le père du soleil. Les Phéniciens, qui avoient reçu leur religion et leurs connoissances des Egyptiens leurs frères, reconnoissoient également (1) Minerve ou *Neith* pour l'artisan de la nature.

Les prêtres de l'Egypte adorant plus particulièrement, sous le nom de Neith, la sagesse divine qui dirige la marche du monde et éclaire les humains, avoient mis les arts sous sa protection. Le guerrier portoit à son doigt un anneau sur lequel étoit gravée la figure d'un Scarabée. Horapollo nous en apprend la raison (2). « Des Egyptiens, dit-il, » prétendent que le monde est composé de » parties mâles et femelles. Ils peignent un » Scarabée pour représenter Minerve (3). »

(1) Julien, oraison 4.

(2) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(3) J'ai déjà dit que les Egyptiens, pour marquer d'une manière sensible la puissance productive du Créateur, le peignoient avec les deux sexes ; or, comme ils attribuoient les deux sexes au Scarabée, ils en firent le symbole de *Neith*.

Cet anneau, qui distinguoit les soldats, étoit un signe par lequel ils rendoient hommage à la Divinité dont ils portoient l'emblême, et qui tenoit dans ses mains le sort des combats. Un Pharaon, nommé *Psammeniti* (1), instruit par *Neith*, annonce que les rois se mettoient sous la protection du Dieu suprême, et croyoient tenir de lui leurs lumières.

Cadmus le Phénicien fut le premier qui porta ce culte dans la Grèce. Il donna le nom de *Neith* (2) à l'une des sept portes de Thèbes en Béotie. La Théologie Egyptienne y fut enseignée. Bientôt les poëtes y mêlèrent leurs allégories brillantes. Ils appellèrent *Neith* Minerve, la firent sortir toute armée du cerveau de Jupiter, la célébrèrent comme la Déesse des combats et la mère des arts. Les philosophes appercevoient encore la vérité à travers le voile dont on l'avoit obscurcie, mais le peuple ne put la reconnoître, et il encensa une Divinité fabuleuse.

« La première femme, dit Eustathius (3), » qui forma un tissu, fut une Egyptienne.

---

(1) Jablonski, tome premier

(2) Jablonski, livre premier.

(3) Eustathius, observations sur l'Iliade, livre premier.

» Elle étoit assise ; c'est pourquoi les Egyp» tiens représentèrent Miverve assise. » Ils prétendirent sans doute, en lui donnant cette posture, rappeller aux hommes qu'elle leur avoit enseigné les arts, et qu'ils tenoient d'elle leurs connoissances. Les anciens Grecs, imitant en tout leurs préceptes, peignirent, gravèrent et sculptèrent Minerve assise. (1).

Les Egyptiens, après avoir adoré la puissance du Créateur sous le nom de *Phtha*, sa sagesse sous celui de *Neith*, honorèrent sa bienfaisance en le nommant *Cneph*, ou *bon par excellence* (2). « Les Prêtres de l'Egypte, » dit Eusèbe (3), appellent *Cneph* l'architecte » de l'univers. » Strabon parle de son temple bâti dans l'île d'Elephantine. Ce beau monument subsiste encore de nos jours tel que je l'ai décrit, lettre 13.eme. Le symbole de ce Dieu étoit un serpent, comme l'atteste Eusèbe. « Le » serpent au milieu d'un cercle qui le touche » dans les deux points opposés de sa circonfé» rence, désigne le bon génie. » On avoit choisi pour cet objet une espèce particulière, dont Hé-

(1) Strabon, l. XIII.

(2) Jablonski, tome premier.

(3) Eusèbe préparation évangélique, livre III.

rodote (1) nous offre la description suivante: « On trouve aux environs de Thèbes des serpens sacrés qui ne sont point malfaisans (2). » Ils portent deux cornes au sommet de la » tête. Lorsqu'ils meurent, on les ensevelit » dans le temple de Jupiter. » Le nom de *Cneph* (3) ou de bon génie leur fut donné, ainsi qu'à la Divinité qu'ils représentent, et probablement que la vénération du peuple s'arrêtoit à l'image. « Un jour, dit Plutarque (4), » je vis en Egypte deux hommes qui se disputoient; l'un d'eux ayant apperçu un serpent, » le nomma *Agatho Daimon* bon génie, et » s'efforça de le prendre. »

Il ne faut pas confondre les bons génies des Grecs et des Romains avec celui des Egyptiens. Les premiers entendoient par cette dénomination des êtres d'un ordre intermédiaire entre la nature divine et humaine; les autres l'em-

(1) Hérodote, liv. II.

(2) Cette espèce de serpens, honorée du nom de *Haridi*, joue encore de nos jours un rôle assez brillant entre les mains des Prêtres mahométans d'Achmim.

(3) Eusèbe, préparation évangélique, livre III, dit : Les Phéniciens appellent le serpent bon génie ; par cette même raison les Egyptiens le nomment *Cneph*.

(4) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

ployoient pour désigner la bienfaisance de celui qui préside au ciel et à la terre, et dont la volonté puissante fait mouvoir les astres à travers l'immensité de l'espace.

Telles sont, Monsieur, les opinions religieuses des Egyptiens au sujet de *Phtha*, de *Neith* et de *Cneph*, trois attributs sous lesquels ils adoroient le même Dieu, mais par lesquels ils caractérisoient sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Ce culte s'effaça peu-à-peu. Il demeura enseveli dans les temples, et les peuples, ou trompés par les Prêtres qui ne présentoient à leurs regards que des figures symboliques, ou incapables de s'élever à la connoissance de l'esprit infini qui par-tout marque sa présence, et par-tout échappe à nos sens, honorèrent ses ouvrages, et leur adressèrent des vœux et des offrandes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VII.

A M. L. M.

*Des Dieux visibles des Egyptiens, et principalement d'*Osiris*, divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Au grand Caire.

« Les anciens Egyptiens, dit Diodore de » Sicile (1), ayant contemplé la voûte des cieux » élevée sur leurs têtes, et admiré l'ordre mer- » veilleux qui règne dans l'univers, regardè- » rent le soleil et la lune comme des Dieux » éternels, et les honorèrent d'un culte par- » ticulier. Ils nommèrent l'un Osiris, et l'au- » tre Isis. » L'assertion de cet historien est trop générale. Pour écrire d'une manière plus conforme à la vérité, il auroit dû faire une exception en faveur des Pharaons, des personnes

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

initiées aux mystères, et sur-tout des Prêtres, qui ne croyoient point l'idolâtrie à laquelle ils avoient asservi le peuple. Encore est-il raisonnable de penser que d'abord ils l'avertirent que ces astres éclatans étoient les ouvrages du très-haut. Quoiqu'il en soit, les Egyptiens adorèrent, dès la plus haute antiquité, le soleil et la lune sous les titres pompeux de Roi (1) et de Reine du Ciel. L'astre des jours se nomme d'abord *Phré* (2). Le beau-père du patriarche Joseph s'appeloit suivant la version des Septante, *Petephre*, Prêtre du soleil. Les astronomes ayant observé son cours, et ses principaux effets, lui donnèrent le nom symbolique d'Osiris, qui fut consacré par la religion (3). « Il est reconnu, dit Macrob, » qu'Osiris n'est autre chose que le soleil. Lors-» que les Egyptiens veulent le désigner avec » leurs caractères hiéroglyphiques, ils peignent » un sceptre et un œil. »

Ils ne pouvoient figurer d'une manière plus sensible, l'astre qui éclaire le monde, et auquel ils attribuoient l'empire du Ciel. Aussi

(1) Jérémie, chapitres 7 et 44.

(2) Jablonski, tome premier.

(3) Macrob, saturnales, livre premier.

Martin Capella (1), dans la belle hymne qu'il composa en l'honneur du père du jour dit :

Œil du monde, brillant flambeau de l'Olympe ;
Le Latium t'appelle soleil, parce qu'après ton auteur,
Tu es la source éclatante de la lumière. Le Nil te nomme Sérapis ;
Et Memphis te révère sous le nom d'Osiris.

Quelques auteurs ont aussi appellé le Nil Osiris : Plutarque explique cette opinion (2). « Les Egyptiens regardent le Nil comme le » conservateur de leur pays, et comme tirant » sa source d'Osiris. » En effet, les vapeurs élevées par le soleil, condensées ensuite dans l'atmosphère, retombent en pluies, et forment le grand fleuve qui fait la richesse de l'Egypte. C'est aussi dans ce sens qu'Homère l'appelle toujours, l'*écoulement de Jupiter* (3).

Les Egyptiens, dit Hérodote (4), prétendent qu'Osiris est le même que Bacchus. Ce sentiment a trouvé beaucoup de partisans parmi les Grecs, et il n'est pas sans vraisamblance. Les Prêtres d'Egypte faisoient voyager Osiris

(1) Martin Capella, liv. II.

(2) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(3) Jupiter étoit le même que le soleil ou Osiris.

(4) Hérodote, liv. II.

d'un bout à l'autre du monde. Ils le peignoient comme un Roi puissant, qui avoit conquis la terre et comblé les hommes de biens. Les Grecs, qui attribuoient les mêmes dons, les mêmes conquêtes à Bacchus, ont écrit qu'il étoit le même qu'Osiris. Mais, dans la langue sacrée de l'Egypte, ces voyages représentoient uniquement le cours du soleil, et les avantages qu'il procure aux humains. Ces allégories ont de tout temps été en usage parmi les Orientaux, et le Psalmiste s'en sert quand il s'exprime ainsi (1) : « Semblable à un époux » qui sort du lit nuptial, il s'élance comme un » Géant dans la carrière. Il part de l'extré» mité du Ciel, et en parcourt la vaste étendue. » Rien ne peut se dérober à sa chaleur. » Tibulle, suivant à la lettre les opinions des Grecs, les a rendues en vers pleins de grace et d'harmonie :

(2) Osiris fut le premier qui, d'une main habile, façonna la charrue,
Et sillonna avec le fer le tendre sein de la terre.
Le premier il lui confia des sémences fécondes,
Et cueillit sur les arbres des fruits jusqu'alors inconnus.
Il enseigna l'art de soutenir sur des pieux les rameaux flexibles de la vigne,
et de tondre avec la faucille sa verte chevelure.

(1) Pseaume 19.
(2) Tibulle, livre premier, élégie 8.

Un fait reconnu des plus graves Écrivains de l'antiquité, démontre jusqu'à l'évidence combien les Grecs se trompoient en voulant établir entre Bacchus et Osiris une ressemblance parfaite. On honoroit le premier comme l'auteur de la vigne ; et les Egyptiens, loin d'en attribuer la culture à Osiris, abhorroient le vin comme un poison. « Les Egyptiens, dit Plu- » tarque (1), n'avoient jamais bu de vin » avant Psammétique (2). Regardant cette li- » queur comme le sang des Géans, qui, ayant » fait la guerre aux Dieux, avoient péri dans » le combat, ils ne leur en offroient point » des libations, et pensoient qu'elle leur étoit » odieuse. Ils assuroient même que, de ce sang » mêlé avec la terre, la vigne avoit pris nais- » sance. »

Cette fable sacrée avoit passé de l'Egypte dans la Perse, et jusqu'aux extrémités de l'Inde (3). S. Clément d'Alexandrie rapporte que les Mages s'abstenoient de vin avec un soin extrême. Les Arabes avoient une loi qui leur en interdisoit l'usage (4). Enfin Ovington (5)

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Ce prince fut un des derniers Pharaons Egyptiens.

(3) Stroma 3.

(4) Diodore de Sicile, livre premier.

(5) Voyage d'ovington, tome premier.

qui a voyagé dans l'Inde, assure que de nos jours les Brachmanes détestent cette liqueur, et n'en ont pas moins d'horreur que Manès qui la regardoit comme le sang des Démons. Il est difficile de dire d'où provenoient cette aversion des Orientaux pour le vin, mais elle existoit réellement, et c'est probablement une des raisons qui ont porté Mahomet à le défendre (1). Peut-être doit-on chercher la cause de cette prohibition dans la malédiction de Noé prononcée contre son fils Cham, qui, l'ayant surpris dans l'ivresse, avoit insulté à son état. Quoi qu'il en soit, les Egyptiens qui l'avoient en horreur, ne pouvoient attribuer la culture de la vigne à Osiris.

Mais que signifie ce nom ? à quelle occasion fut-il donné au soleil ? Cette question a excité les recherches des anciens et des modernes, et ils se sont efforcés de la résoudre. Diodore de Sicile (2) et Horapollo (3) disent qu'Osiris signifie *Poliophtalmos*, celui qui a beaucoup d'yeux. Cette interprétation convient au soleil, mais elle n'explique pas le mot Osiris; car si

(1) Le vin est une abomination inventée par satan. *Le Coran.*

(2) Diodore de Sicile, livre premier.

(3) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

Os ou *Osch* peut se rendre par *beaucoup* en Egyptien, *Iris* n'a aucun rapport avec œil. « Le nom d'Osiris, dit Plutarque (1), désigne » un grand nombre de choses, et peut être » interprété de diverses manières. Il exprime » la force efficace et la bienfaisance. » Cette explication ne rend point encore le sens littéral. Le savant Jablonski (2) interprête ce mot d'une manière plus naturelle. « Osiris, » dit-il, vient d'*Osch Iri*, *celui qui fait le* » *temps*. » Les Egyptiens entendoient par cette expression, ce que Dieu déclare en parlant du soleil et de la lune (3) : « que ces deux » luminaires soient un signe par leurs éclipses, » et la division du temps en mois, en jours » et en années. » Le passage suivant de S. Clément d'Alexandrie favorise ce sentiment (4). « Les Egyptiens peignent le soleil porté dans » un vaisseau ou sur un crocodile. Cet em- » blême donne à connoître que l'astre des jours » voyageant à travers l'air doux et humide, » engendre le temps. »

(1) Traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Jablonski, tome premier.

(3) Génèse, livre premier verset, 14.

(4) Saint Clément, cité par Eusèbe, préparation évangélique, liv. III.

Les Astronomes de l'Egypte, après bien des observations, réglèrent l'année sur le cours du soleil. Le grand cercle d'or de 365 coudées, qu'ils placèrent sur le sommet du tombeau d'Osimanduć, et où l'on voyoit le lever et le coucher des astres pour chaque jour de l'année, est une preuve éclatante de leurs travaux et de leurs découvertes. « Les prêtres » de Thèbes, dit Strabon (1), s'appliquent » principalement à l'étude de l'astronomie et » de la philosophie. Ils se servent du soleil et » non de la lune pour mesurer le temps. » Jules-César, qui passa une année parmi eux, s'instruisit dans leurs connoissances, et réforma le calendrier romain, qui étoit extrêmement défectueux. » Ce prince, dit Macrob (2), imitant les Egyptiens, les seuls » qui soient parfaitement instruits des choses » divines, forma l'année sur le mouvement du » soleil, qui achève sa révolution en 365 jours » et un quart. » Le même auteur, entrant dans l'esprit des astronomes, regarde cette mesure de l'année comme la principale vertu du soleil.

L'année solaire fut trouvée par l'Académie

(1) Strabon, livre XVII.

(2) Macrob saturnales, livre premier.

d'Héliopolis, sous le règne d'Aseth (1), 1325 ans avant J. C. et 320 après la sortie des Israélites. Les prêtres, qui jusqu'alors avoient honoré le soleil sous son nom propre de *Phré*, lui donnèrent, en mémoire d'un événement aussi important, celui d'*Osiris*, ou de l'*Auteur du temps*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Vignoles, Chronologie, tome premier.

LETTRE VIII.

A M. L. M.

*D'*Ammon *et* d'Hercule*, emblêmes du soleil.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, appliqués à l'étude de l'astronomie, s'apperçurent que le soleil paroissoit sous des aspects différens, suivant les points du Zodiaque où il se trouvoit. Ils observèrent qu'il ralentissoit son mouvement aux solstices, qu'il le précipitoit aux équinoxes, et que son influence étoit plus ou moins grande dans ces circonstances. Ils désignèrent par des dénominations caractéristiques ces divers phénomènes. Ayant adopté dans leur théologie l'usage de la langue hiéroglyphique, qui ne parle que par symbole, ils peignirent tour-à-tour le soleil sous la forme d'un enfant, d'un homme fait, et d'un vieillard; tantôt joyeux, tantôt triste, ou replendissant de

lumière. Les prêtres ne reconnoissoient sous ces emblémes que des effets astronomiques ou physiques. Le vulgaire accoutumé à voir ces figures dans les temples, oublia l'objet qu'elles représentoient, et les adora comme des Divinités. Macrob, qui avoit pénétré dans les mytères de cette antique religion, nous les dévoile en ces termes (1) : « Les Egyptiens » au solstice d'hiver, voulant marquer le jour » le plus court de l'année, tirent du sanctuaire » le simulacre du soleil sous la forme d'un » enfant. Il prend des accroissemens rapides, » ce qu'ils désignent, en lui donnant à l'équi- » noxe du printemps, la figure d'un jeune » homme. Au solstice d'été, où il est parvenu » au terme de sa croissance, une face pleine » ornée d'une longue barbe, fait connoître » son âge. Enfin, on le montre sous les traits » d'un vieillard, pour marquer la diminution » des jours. »

Ces représentations, adoptées sans doute avant l'usage de l'écriture, et conservées par les prêtres, exprimoient d'une manière emblématique les quatre âges du soleil, et les saisons de l'année. Examinons d'abord ce que les Egyptiens entendoient par le nom d'Am-

(1) Macrob, saturnales, livre premier.

mon

mon, si célèbre dans l'antiquité. *Amoun*, dit Plutarque (1), dont nous avons fait Ammon, est le nom Egyptien de Jupiter. Ce Dieu étoit particulièrement adoré à Thèbes, que les livres sacrés appellent *Hamon-no* la possession d'Hamon, et les Septante (2), *la ville d'Ammon*. Hérodote nous apprend sous quelle forme on l'honoroit (3). « Les habitans de » Thèbes regardent le bélier comme sacré, » et ne se nourrissent point de sa chair. Cependant chaque année, lorsque la fête de » Jupiter arrive, ils coupent la tête d'un » bélier dont ils enlèvent la peau, et en couvrent la statue du Dieu. » Proclus nous enseigne l'objet de cette cérémonie (4). Les Egyptiens, dit-il, avoient une vénération singulière pour le bélier, parce que le simulacre d'Ammon portoit sa tête, et que ce signe, le premier du Zodiaque, étoit le présage des fruits. Eusèbe (5) ajoute que ce sym-

(1) Traité d'Isis et d'Osiris. Hérodote et Diodore de Sicile donnent aussi à Jupiter le surnom d'Ammon.

(2) Ezéchiel, chapitre 30. Les Grecs et les Romains la nommèrent *Diospolis*, la ville de Jupiter.

(3) Hérodote, livre second.

(4) Timée de Platon.

(5) Eusèbe, préparation évangélique, liv. III.

bole marquoit la conjonction du soleil et de la lune dans le signe du bélier.

Vous vous rappellez, Monsieur, la cérémonie qu'observoient les Prêtres du temple d'Ammon, lorsqu'on alloit consulter cet oracle. Fidèles observateurs des opinions adoptées par leurs pères, qui faisoient voyager le soleil sur un vaisseau, ils portoient dans un bateau la statue de ce Dieu, formée de pierres précieuses et surmontée d'une tête de bélier. Tant d'autorités et de faits démontrent évidemment que parmi les astronomes de l'Egypte, Ammon représentoit le soleil. C'est dans ce sens que Diodore de Sicile a pu dire (1) : *Osiris est le même qu'Ammon.* Cependant ces deux noms ne peignoient pas les mêmes phénomènes. Le premier, ainsi que vous l'avez remarqué, faisoit connoître cet astre comme auteur du temps : le second annonçoit le printemps et le commencement de l'année astronomique, qui arrivoient dans le signe du bélier, ce qui étoit désigné par la figure symbolique de cette Divinité. Le mot *Amoun* composé d'*Am-ouein* (2), *resplendissant*, marquoit les effets desirés que

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) Jablonski, tome premier.

produisoit le soleil parvenu à l'équateur, tels que l'augmentation des jours, une lumière plus éclatante; et sur-tout le présage fortuné de l'inondation et de l'abondance.

Les Prêtres, dans les fêtes d'Ammon, avoient coutume d'associer Hercule à son culte. Après qu'ils avoient couvert de la peau du bélier la statue de Jupiter, ils approchoient de ce Dieu emblématique le simulacre d'Hercule (1), qu'ils nommoient dans leur langue *Dsom* ou *Dsiom* (2) *la force*. Cette expression caractérisoit la vertu de l'astre des jours arrivé à la ligne équinoxiale. Aussi, disent-ils, au rapport de Plutarque (3), qu'Hercule placé dans le soleil, tournoit avec lui. Cette observation n'a point échappée à Macrob (4). « Le nom seul d'Hercule (Heracleos) montre » qu'il désignoit le soleil. En effet, *Heras*, » signifie *de l'air*, *Cleos* la gloire; et à qui » peut-on attribuer cette épithète, si ce n'est » à l'astre qui remplit l'univers de ses feux,

(1) Hérodote, livre second.

(1) Jablonski, tome premier.

(3) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(4) Macrob, saturnales, livre premier.

» et qui, en se retirant, le laisse plongé dans » les ténèbres » ? Delà sont nées les allégories brillantes des Grecs, qui avouent eux-mêmes que les douze travaux de ce héros n'ont rapport qu'au soleil parcourant les douze signes du Zodiaque dans sa révolution annuelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IX.

A M. L. M.

De Horus, *Divinité symbolique qui représentoit le soleil.*

Au grand Caire.

Horus, divinité renommée dans l'antique Egypte, étoit aussi, Monsieur, un symbole du soleil. Plutarque le dit positivement (1) : cette vertu qui préside au soleil, tandis qu'il se meut dans l'espace, les Egyptiens la nomment *Horus*, et les Grecs Apollon.

Trois villes marquées de ce nom (2) dans la Thébaïde, annoncent quelle devoit être la vénération des peuples pour ce Dieu (3). L'épervier représentoit également Osiris et

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) leur nom Egyptien étoit *ville d'Horus*. Les Grecs les appellent ville d'Apollon.

(3) Horapollo, Hiéroglyphes, liv. I.

Horus. C'étoit leur emblême commun, et quelquefois on reconnoissoit en eux les mêmes attributs. L'interprétation qu'Hermapion a laissée des hiérogylphes gravés sur l'obélisque d'Héliopolis, offre ces mots remarquables (1): *Horus est le Seigneur suprême et l'auteur du temps*. Vous savez, Monsieur, que l'on attribuoit principalement à Osiris ces qualités; pour qu'elles pussent convenir à Horus, il falloit nécessairement qu'il désignât l'astre des jours dans certaines circonstances; c'est ce que nous fait entendre l'oracle d'Apollon de Claros :

Apprends que le premier des Dieux est *Iao*.
On le nomme *invisible* en hiver, *Jupiter* au printemps (2),
Le *soleil* en été, et vers la fin de l'automne le tendre *Iao*.

L'astre des jours parvenu au solstice d'été, et nommé par excellence *soleil*, est le même que Horus. En effet, les Egyptiens le représentoient porté sur des lions (3), ce qui désignoit son entrée dans le signe du lion. Ceux

(1) Ammien Marcellin.

(2) C'est-à-dire, *Amoun*. Ces diverses dénominations seront expliquées dans la suite de ces lettres.

(3) Horapollo, hiéroglyphes, liv. I.

qui présidoient aux choses divines, plaçoient alors des sphinx à la tête des canaux et des fontaines sacrées, pour avertir le peuple de l'inondation prochaine. Macrob, qui nous apprend pourquoi les Grecs donnoient à Horus le nom d'Apollon, confirme encore ce sentiment (1): « Dans les mystères, dit-il, on » découvre, comme un secret qui doit être » inviolable, que le soleil, parvenu dans l'hé- » misphère supérieur, se nomme Apollon. » Ces témoignages concourent à prouver que cette divinité emblématique n'étoit autre chose que l'astre des jours parcourant les signes de l'été.

Ces connoissances peuvent nous conduire à l'explication de la fable sacrée que les Prêtres publioient au sujet de Horus; car ils enveloppoient de mystères tous les points de leur religion. Plutarque (2) la rapporte longuement. Je n'en citerai que les principaux traits. Ils disoient qu'il étoit fils d'Isis et d'Osiris; que Typhon, après avoir tué Osiris son frère, s'étoit emparé du royaume; que Horus, se liguant avec Isis, avoit vengé la mort de son père, chassé le tyran du trône sans lui ôter

(1) Macrob, saturnales, liv. I.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

la vie, et régné glorieusement en Egypte. Pour peu qu'on ait voyagé dans ce pays, on reconnoît aisément des phénomènes physiques cachés sous le voile de la fable. Au printemps, le vent *Khamsin* y cause souvent de grands ravages. Il élève des tourbillons de sables embrâsés qui suffoquent les voyageurs, obscurcissent les airs, et couvrent la face du soleil de manière que la terre reste quelquefois plongée dans les ténèbres. Voilà la mort d'Osiris, et le règne de Typhon. Ces ouragans se déchaînent ordinairement pendant les mois de février, mars et avril. Lorsque le soleil approche du signe du lion, il change l'état de l'atmosphère, dissipe ces tempêtes, et ramène les vents étésiens, qui chassent devant eux les vapeurs malfaisantes, et entretiennent en Egypte la fraîcheur et la salubrité sous un ciel en feu. C'est le triomphe de Horus sur Typhon et son empire glorieux. Comme les Physiciens avoient reconnu l'influence de la lune sur l'état de l'atmosphère, ils l'unissoient à ce Dieu pour chasser l'usurpateur du trône. Les Prêtres, en considérant Osiris comme le père du temps, pouvoient donner à Horus, qui régnoit pendant trois mois de l'année, le nom de son fils. Voilà, je crois, l'explication naturelle de cette allégorie. Au reste, toutes les

personnes éclairées devoient entendre ce langage qui leur étoit familier. Le peuple seul, dont la foible vue s'attache à l'enveloppe sans pénétrer le sens des choses, pouvoit regarder ces personnages allégoriques comme des dieux réels, et leur décerner des prières et des offrandes.

(1) Jablonski, qui a interprété l'épithète d'*Arueri*, que les Egyptiens donnoient à Horus, prétend qu'elle signifie *vertu efficace*. Ces expressions caractérisent parfaitement les phénomènes qui arrivoient pendant le règne de ce Dieu. En effet, c'est en été que le soleil déploie toute sa puissance en Égypte. C'est alors, qu'il grossit les eaux du fleuve des pluies élevées dans les airs, et chassées sur la cîme des monts Abyssins; c'est alors, que les laboureurs comptent sur les trésors de l'agriculture. Il étoit naturel que, pour marquer ces heureux effets, on l'honorât du nom d'*Arueri*, ou de *vertu efficace*.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Jablonski, tome premier.

LETTRE X.

A M. L. M.

De Sérapis céleste *symbole du Soleil.*

Au grand Caire.

Les Ptolémées ayant apporté de Synope, ville du Pont, dans celle d'Alexandrie, la statue d'un Dieu qui reçut à son arrivée le nom de Sérapis, propagèrent son culte dans toute l'Egypte. Le temple superbe qu'ils élevèrent en son honneur, et que l'on comparoit au capitole pour la grandeur, la beauté des ornements, et la majesté de l'architecture, les fêtes qu'ils établirent, les cérémonies brillantes qu'ils instituèrent, attirèrent à cette nouvelle divinité la vénération des peuples. Sérapis, devenu le Dieu de la cour, fit presque oublier ceux des anciens Egyptiens. Les provinces, à l'envi, lui bâtirent des temples, et brûlèrent de l'encens sur ses autels. C'est à cette célébrité qu'il faut attribuer l'opinion des écrivains qui ont prétendu que son culte avoit

été introduit dans cette contrée par les Ptolémées, et qu'il y étoit inconnu avant leur règne. Divers passages tirés d'historiens mieux instruits, démontrent le contraire. Plutarque (1), dans la vie d'Alexandre-le-Grand, introduit un homme qui lui dit : Sérapis m'a apparu et, après avoir brisé mes fers m'a envoyé vers toi. Les Athéniens ayant décerné à ce conquérant les honneurs de Bacchus, Diogène le Cynique (2) s'écria : *Qu'on me fasse donc Sérapis.* Ces traits prouvent que cette divinité étoit connue avant les Ptolémées. D'autres passages nous apprennent qu'elle avoit pris naissance sur les rives du Nil. On voit en Egypte, dit Pausanias, plusieurs temples de Sérapis (3) : Alexandre possède le plus magnifique ; le plus ancien est à Memphis. Enfin Tacite, dont le témoignage ne sauroit être révoqué en doute, s'exprime ainsi, en parlant du Dieu de Synope transporté à Alexandrie (4): « Un temple digne de la grandeur de cette » ville fut construit sur le terrein qu'on nomme

(1) Plutarque, vie d'Alexandre.

(2) Diogène de Laërce, vie de Diogène le Cynique.

(3) Pausanias, dans les Attiques.

(4) Annales de Tacite, liv. IV.

» Rachotis (1). Il y avoit dans cet endroit une » chapelle antique consacrée à Sérapis et à » Isis. » Ces autorités ne laissent aucun doute sur l'antiquité du Sérapis Egyptien. L'histoire nous enseigne aussi qu'il étoit, à certains égards, le Platon des Grecs, et un des symboles du soleil.

« Lorsque le Dieu de Synope, dit Plutar» que (2), eut été transporté dans la ville » d'Alexandrie, l'interprète Timothée et Ma» nethon de Sébennytus conjecturèrent, à la » vue du cerbère et du dragon qui ornoient » sa statue, qu'elle représentoit Pluton, et » persuadèrent à Ptolémée que ce Dieu étoit » le même que Sérapis ; car il ne portoit pas » ce nom dans le pays d'où on l'avoit tiré. Il » reçut donc à son arrivée celui de Sérapis, » que les Egyptiens donnent à Pluton. » Cependant il ne faut pas croire que le Pluton Egyptien fût comme celui des Grecs, le sou-

---

(1) Du temps d'Alexandre, Rachotis n'étoit qu'une bourgade habitée par des pêcheurs. Elle devint dans la suite, un fauxbourg considérable d'Alexandrie. Aujourd'hui on y voit une montagne de décombres qui a près de cent pieds d'élévation, et sous laquelle sont ensevelies les restes de *Seraeum*.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

verain des enfers, le roi des ombres et le juge des morts. Cette théologie, née dans la Grèce, étoit étrangère à Memphis (1). Porphyre nous l'enseigne en termes formels: « Les » Prêtres d'Egypte entendoient par Pluton le » soleil inférieur qui, près du solstice d'hiver » demeurant sous la terre, parcourt et éclaire » un monde inconnu. » Voilà pourquoi Callisthènes appelle Sérapis *le Dieu invisible de Synope.* Voilà pourquoi Julien, en parlant de Pluton, dit (2): « Platon assure que » les ames sublimes des hommes vertueux sont » portées devant ce Dieu que nous nommons » aussi Sérapis, parce qu'il est invisible. »

On lui donnoit le nom d'invisible, parce que le soleil, en approchant du solstice d'hiver, demeure plus long-temps caché sous la terre, et semble se hâter de se dérober aux regards des peuples septentrionaux. Pour marquer son séjour de six mois dans l'hémisphère boréal, et de six autres dans les signes de l'hémisphère austral (3), on le peignoit sous deux couleurs différentes, tantôt lumineux,

(1) Porphyre, cité par Eusèbe, préparation évangélique, liv. III.

(2) Julien, oraison 4.

(3) Macrob, saturnales, liv. I.

tantôt d'un bleu foncé. Le premier s'appelloit *Amoun*, étincelant ou supérieur; le second *Sérapis* ou *inférieur.* Voilà ce que les anciens, sur-tout Jablonski, nous ont laissé de plus vraisemblable au sujet de cette divinité emblématique. Probablement que, dans l'opinion des anciens philosophes de la Grèce, Pluton n'étoit aussi que le soleil inférieur, mais que, sous le pinceau brillant des Poëtes, il devint le monarque des enfers.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XI.

A M. L. M.

De Harpocrates, *emblême du soleil.*

Au grand Caire.

MACROB nous apprend, Monsieur, que les Egyptiens tiroient du sanctuaire le simulacre du Soleil sous la forme d'un enfant, pour annoncer aux peuples le jour le plus court de l'année. Cette divinité emblématique se nommoit *Harpocrates* (1). Les Grecs en firent le Dieu du silence, parce qu'il étoit né tenant un de ses doigts sur sa bouche. Isis, dit Plutarque (2), enfanta au solstice d'hiver le tendre Harpocrates. Ce nom Egyptien signifie boiteux (3). On le représentoit avec cette incommodité pour marquer le mouvement lent

(1) Saturnales, liv. I.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

(3) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome I.

et presque insensible du soleil arrivé au tropique. Horapollo, dans l'explication qu'il nous a laissée des hiéroglyphes, l'assure en ces termes (1) : « Les deux pieds d'Harpocrates » étoient joints ensemble, de manière qu'ils » n'en formoient qu'un seul. Les Egyptiens » figuroient par cet embléme le cours du soleil » au solstice d'hiver. » Plutarque ajoute (2) qu'on le peignoit assis sur la fleur du lotus. On ne pouvoit donner à ce Dieu un symbole plus expressif, car ce superbe lis du nord, comme l'appelle Hérodote, n'épanouit son calice qu'à la fin de l'automne.

Les Prêtres, qui enveloppoient du voile de la fable les phénomènes les plus frappans de la nature, et qui en avoient composé une théologie énigmatique, disoient que Jupiter (Ammon) ayant eu d'abord les pieds joints ensemble, ne pouvoit marcher librement, que la honte qu'il ressentit de cette difformité, l'engageoit à vivre dans la solitude, qu'Isis, touchée de son sort, lui rendit l'usage de ses jambes en les séparant. On reconnoît, à travers cette allégorie, Harpocrates où le soleil stationnaire au solstice d'hiver; et par l'opé-

(1) Horappollo, hiéroglyphes, liv. II.

(2) plutarque Traité d'Isis et d'Osiris

ration

ration d'Isis, Ammon, ou l'astre des jours s'avançant d'un mouvement plus rapide lorsqu'il est parvenu à l'équateur.

Au reste, les Egyptiens n'étoient pas les seuls à s'exprimer d'une manière symbolique. Tous les anciens peuples, sur-tout dans l'enfance des langues, furent forcés d'adopter l'usage des paraboles et des allégories. Avant l'invention des lettres, il falloit des figures sensibles pour parler à l'esprit, et les métaphores, que l'Hébreu et l'Arabe emploient si souvent, mettent le sceau à leur antiquité. « Les Paphlagoniens, au rapport de Plutarque (1), disoient que le soleil dormoit en » hiver et veilloit en été; et les Phrygiens, » qu'il étoit enchaîné pendant l'hiver, et » qu'au printemps il marchoit délivré de ses » fers. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Traité d'Isis et d'Osiris.

LETTRE XII.

A M. L. M.

De Mendès, *symbole du Soleil.*

Au grand Caire.

LA Divinité dont je vais vous entretenir, Monsieur, fut vraisemblablement le premier symbole du soleil. Les Egyptiens ayant reconnu qu'ils devoient à cet astre les richesses de leur pays, qu'il étoit la principale cause de l'inondation, que ses rayons bienfaisans portoient la chaleur et la vie dans toute la nature, qu'ils faisoient germer les plantes et mûrir les moissons, le regardèrent comme la source première de la fertilité. Ils l'adorèrent sous le nom de *Mendès*, qui signifie *très-fécond* (1). Pour désigner d'une manière sensible la puissance productive dont ils le croyoient doué, ils lui consacrèrent le bouc,

(1) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome I.

comme le plus fécond des animaux. Cet animal fut nourri dans le temple de Mendès, comme l'image vivante du Dieu qu'il représentoit. Les habitans de la province Mendésienne célébrèrent des fêtes en son honneur, portèrent le deuil à sa mort, et eurent pour lui une vénération si extraordinaire, que la décence ne me permet pas de rapporter ce qu'Hérodote, Pindare, Plutarque et plusieurs autres historiens en ont écrit, tant la superstition peut égarer les foibles humains ! Le père de l'histoire (1), trompé par ce culte, a cru que *Mendès* signifioit véritablement un *Bouc*. Plusieurs des écrivains de la Grèce ont adopté cette erreur. D'autres l'ont reconnue, et ont observé que *Mendès* étoit la divinité symbolique de la fécondité, le bouc son image vivante, et le soleil le principe. Suidas l'assure positivement (2). « Les Egyptiens, dit-il, » honorent le bouc parce qu'il est consacré à » la vertu générative. » Diodore de Sicile (3) et Horapollo (4) sont du même sentiment.

(1) Hérodote, liv. II.
(2) Suidas, au mot Mendès.
(3) Diodore de Sicile, liv. I.
(4) Horapollo, hiéroglyphes, liv. I.

Les Grecs, qui représentoient Pan avec les cornes, les pieds et la queue d'un bouc, trouvèrent de l'analogie entre lui et le Dieu Egyptien. Ils donnèrent donc à Mendès le nom de Pan, et ils appellèrent *Panople* la ville de *Chemmis*, aujourd'hui *Achmim*, dans laquelle Mendès avoit un temple : mais cette ressemblance n'étoit qu'apparente. Leur Pan, gardien des bois, des cavernes, des montagnes, n'avoit que le titre de demi-Dieu, et celui de l'Egypte étoit au nombre des huit grandes Divinités. « Hercule, Bacchus et Pan, » dit Hérodote (1), ont été nouvellement » reçus dans les temples de la Grèce. Pan » (c'est-à-dire Mendès) est le plus ancien des » huit grands Dieux de l'Egypte. » Diodore de Sicile ajoute (2) : « Les Egyptiens honorent » Pan d'un culte particulier. Presque tous les » temples possèdent sa statue, et les Prêtres, » qui héritent du sacerdoce, se font initier » d'abord à ses mystères. »

Ces passages nous autorisent à regarder *Mendès* comme le premier emblème du soleil. La raison même porte à le penser. En

(1) Hérodote.

(2) Diodore de Sicile, liv. premier.

effet, avant d'être astronomes, avant d'avoir imaginé les tropiques, l'équateur, et observé les divers phénomènes que produit la révolution du soleil, les Egyptiens avoient dû remarquer sa vertu productive. Pour la peindre d'une manière sensible, ils créèrent une Divinité emblématique, que l'on nomma *Mendès, très-prolifique*, et dont le bouc fut l'image. Voilà pourquoi Diodore de Sicile (1) déclare que *Mendès* est le même qu'Osiris. Effectivement l'un et l'autre représentent l'astre des jours, mais chacun d'eux peint des attributs différens. Ce qui ajoute un nouveau degré d'évidence à cette vérité, c'est que le *Phallus*, symbole de la génération, et particulièrement de *Mendès*, décoroit tous les Dieux dont je viens de parler, et servoit d'ornement à l'habit sacerdotal des Egyptiens.

Je vous ai entretenu, Monsieur, des diverses dénominations sur lesquelles le soleil étoit adoré dans l'ancienne Egypte. Vous avez vu que, sous le nom fameux d'Osiris, on le regardoit comme l'auteur du temps, qu'Ammon marquoit son passage à l'équateur, annonçoit le printemps, et le renou-

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

vellement de la lumière, qu'Hercule désignoit alors sa force bienfaisante, que le règne glorieux d'Horus, le représentant dans les signes de l'été, annonçoit aux peuples l'extinction des vents du sud, et les progrès de l'inondation; que Sérapis étoit l'emblême de cet astre, retournant de la ligne équinoxiale vers le tropique du capricorne; qu'Harpocrates marquoit la lenteur de son cours, lorsqu'il est arrivé au solstice d'hiver; enfin, que Mendès étoit le symbole de sa vertu fécondante. Ces attributs divers, personnifiés par les Prêtres, composèrent une théologie fabuleuse, que le peuple regarda comme sacrée, et qui lui fit encenser des Divinités chimériques. Dans les lettres suivantes, je vous parlerai d'Isis et des Déités qui avoient du rapport avec elle. Partout vous reconnoîtrez le même esprit; partout vous verrez des prêtres étudier la nature, observer des effets astronomiques et physiques, et couvrir leurs découvertes d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

A. M. L. M.

D'Isis, ou de la Lune, Divinité Egyptienne.

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, eurent pour la lune une vénération sans bornes. Dès la plus haute antiquité ils l'honoroient comme la Reine du Ciel (1). D'abord ils l'adorèrent sous son nom propre d'*Ioh.* (2) Inachus, le premier Roi d'Argos, porta ce culte dans la Grèce, cent vingt ans avant la naissance de Moyse (3): « C'est-là, dit Eustathius (4) » qu'une vache est le symbole d'Io ou de la

(1) Jérémie.

(2) *Ioh* en Egyptien signifie la lune, Pantheon Ægyptiacum, de Jablonski, tome second.

(3) Jablonski, tome second.

(4) Commentaire sur Denis Périégètes.

» lune ; car, dans la langue des Argiens, la » lune des Argiens est appellée *Io.* » Jean Malala (1) confirme ce sentiment. « De nos jours » les Grecs appellent la lune Io dans un sens » mystique et caché. » Après que la langue grecque eut prévalu sur l'égyptienne, ce nom étranger parut mystérieux, et ne fut d'usage que dans l'enceinte des temples, où l'on conservoit l'origine des anciens cultes; voilà pourquoi Malala l'appelle mystique.

Dans la suite, les Prêtres de l'Egypte, attachés à l'observation des phénomènes de la nature, ayant remarqué dans la lune une influence directe sur l'atmosphère, les vents et les pluies, la regardèrent, ainsi que le soleil, comme la source de l'inondation. Ils cherchèrent donc une expression qui pût caractériser cet effet, et la nommèrent *Isis*, qui, en Egyptien, signifie (2) *la cause de l'abondance.* Cet événement arriva 320 ans après le départ des Israélites. Ils donnèrent, à cette époque, au soleil et à la lune, des surnoms propres à fixer leurs découvertes, et offrirent au peuple une nouvelle théologie. C'est à ce changement que l'on doit attribuer l'origine de la fable grecque

(1) Chronologique de Jean Malala.

(2) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

qui fait traverser la mer à *Io*, changée en vache, et la conduit en Egypte, où elle reçoit le nom d'*Isis* (1). Lucien, parfaitement instruit de l'ancienne mythologie, met ces mots dans la bouche de Jupiter : « Conduisez » *Io* sur les rives du Nil, à travers les vagues » de la mer. Qu'elle devienne *Isis* : qu'elle soit » la Déesse des Egyptiens : qu'elle augmente » les eaux du fleuve et déchaîne les vents. »

La crûe du Nil étant l'événement le plus important de ce pays, puisque la vie de toute la nation en dépend, on en rechercha les causes avec un soin extrême. Les Prêtres initiés aux mystères, c'est-à-dire, instruits du sens naturel des allégories dont ils berçoient la crédulité du vulgaire, connurent tout ce qui avoit rapport à l'inondation, et à quels signes on pouvoit juger si elle seroit médiocre, ou favorable. Leurs liaisons intimes avec les Ethiopiens leur avoient procuré, sur ce point, des lumières précieuses qu'ils gardèrent pour eux. « Les » pluies abondantes, dit Eustathius (2), qui » tombent pendant l'été dans l'Ethiopie, font » enfler le Nil, comme l'assurent Aristote et » Eudoxe, qui disent tenir cette connoissance

---

(1) Lucien, dialogue des Dieux, livre premier.

(2) Savant commentateur d'Homère, Odyssée, liv. 4.

» des Prêtres Egyptiens. » Ils savoient aussi que ces pluies devoient leur origine aux vents du nord. « On attribue, dit Pline (1), les » pluies d'Abyssinie aux vents étésiens, qui y » portent pendant l'été les nuages des contrées » septentrionales. » Ces effets sont purement physiques, et les savans ne l'ignoroient pas; mais, pour dominer sur l'esprit du peuple, et le tenir asservi au joug de la religion, il les enveloppoient de mystères, et étoient les seuls dépositaires de la science.

Le Nil commençant à croître à la nouvelle lune qui suit le solstice, les Prêtres qui regardoient cet astre comme la mère des vents, (le vautour, symbole d'Isis, annonçoit qu'elle avoit la puissance d'engendrer et de lâcher les vents), (2) lui décernèrent l'honneur de ce phénomène. « Isis, dit Servius (3), est le génie » du Nil. Le sistre qu'elle porte à la main » droite désigne la crûe et l'écoulement des » eaux. Le vase qu'elle tient de la gauche, » marque leur abondance dans tous les canaux.»

(1) Pline, livre V, et Pomponnius Mela, livre premier.

(2) Eusèbe, préparation évangélique, livre III.

(3) Servius, observations sur l'Énéide, livre VIII.

On lui érigea des temples dans les diverses provinces, et elle eut par-tout des autels et des sacrificateurs. « Cophtes, dit Eustathius (1), » est une ville de la Thébaïde où *Io* est adorée » sous le nom d'Isis ». C'est dans ces fêtes qu'on célèbre avec le sistre la crûe du Nil. Le peuple, d'après le langage allégorique des Prêtres, crut qu'il devoit ce bienfait aux larmes de cette divinité. Les Egyptiens, au rapport de Pausanias, étoient persuadés que les pleurs d'Isis avoient la vertu d'augmenter le Nil, et de le faire monter sur les campagnes. Les Cophtes ne sont point guéris de cette superstition. De nos jours ils disent qu'au solstice, il tombe une rosée qui fait fermenter les eaux du fleuve, et produit leur débordement. Ne sont-ce pas là les pleurs de la Déesse si célèbre parmi les anciens Egyptiens leurs pères ? Enfin on voulut établir une analogie marquée entre les phénomènes du cours de la lune, et ceux de l'inondation. Ils disoient, comme l'assure Plutarque (2) « que les degrés de l'élévation des » eaux répondoient aux phases de cet astre ; » qu'à Elephantine, elles montoient de vingt- » huit coudées, nombre égal aux jours de sa

(1) Eustathius le grammairien.
(2) Traité d'Isis et d'Osiris.

» révolution ; qu'à Mendès, où se trouve la » crûe la plus foible, elles approchoient de » sept coudées, suivant les jours qu'elle met » à devenir moitié pleine ; que le terme moyen » de la crûe qui se trouvoit à Memphis, étoit » de quatorze coudées, et avoit du rapport » avec le temps de la pleine lune. » Ce passage démontre avec qu'elle attention on cherchoit à connoître tout ce qui concernoit un événement qui intéressoit si particulièrement la félicité publique.

Les Egyptiens ayant nommé la lune *Isis* ou *la cause de l'abondance*, donnèrent cette épithète à la terre, comme à la mère des fruits. On sait, dit Macrob, qu'Osiris est le soleil, et Isis, la terre. Isis, en langue Egyptienne, ajoute Servius (1), désigne la terre. Considérée sous ce rapport, elle avoit beaucoup d'affinité avec la Cérès des Grecs (2). Cette observation n'a point échappé à Hérodote (3), qui déclare que c'est la même divinité. Cependant, pour ne pas s'écarter de la théologie Egyptienne, il ne faut pas étendre cette dénomination au globe en général. Plu-

(1) Servius sur l'Ænéide, livre VIII.

(2) Macrob, saturnales, livre premier.

(3) Hérodote, livre second.

tarque, parfaitement instruit (1) de cette matière, nous enseigne que les Prêtres ne décoroient du nom d'Isis que la partie de l'Egypte que le Nil arrose, et seulement en faisant allusion à sa fécondité; il ajoute que, dans la langue sacrée, on appelloit l'inondation, le mariage d'Osiris avec Isis.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(4) Plutarque a composé un traité complet sur Isis et Osiris, où l'on trouve des choses très-curieuses.

LETTRE XIV.

A M. L. M.

De Sothis, *Etoile consacrée à Isis.*

Au grand Caire.

L'ASTRONOMIE ayant observé le cours de Sothis, et ses rapports avec Isis et l'inondation, proposa cette étoile à la vénération des peuples. Elle devint donc consacrée par la religion, et jouit d'une telle célébrité, que plusieurs auteurs l'appellèrent Isis. Horapollo (1) s'exprime ainsi : « Isis est aussi le » nom d'une étoile, appellée en Egyptien So- » this, et en Grec, Astrocyon. Les Egyptiens, » ajoute Damascius (2), assurent que Sothis » est la même qu'Isis. »

Quoiqu'il en soit de ces opinions, il est certain que Sothis ne désignoit point Isis, mais

(1) Horapollo, hiéroglyphes, liv. premier.

(2) Damascius, vie d'Isidore.

simplement la canicule, et particulièrement l'étoile qui brille à la tête de cette constellation. Les Egyptiens datoient de son lever le commencement de leur année civile. « En » Egypte, dit Plutarque (1), on nomme Sothis » l'étoile que les Grecs appellent la Canicule, et » Sirius. » Les constellations d'Orion, et du chien, sont consacrées à Horus et à Isis. » L'as- » tronome Théon (2) vient à l'appui de ce » sentiment. Le chien se lève vers onze heures » de la nuit. C'est à cette époque que com- » mence l'année Egyptienne. Cet astre et son lever ont été consacrés à Isis. » Porphyre va plus loin (3) : « le verseau n'est point à Mem- » phis, comme à Rome, le commencement de » l'année, mais le cancer. Près de ce signe est » Sothis, que les Grecs nomment le chien. Les » Egyptiens regardent le lever de cette étoile, » comme le premier jour du mois, et comme » l'instant de la naissance du monde. » On peut joindre à ces autorités celle de Macrob (4) : « L'antiquité assigne au soleil et à la lune, le

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Phénomènes de Théon.

(3) Porphyre, de l'antre des Nymphes.

(4) Macrob, Songe de Scipion, livre premier.

» lion et le cancer, parce qu'ils se trouvèrent » dans ces signes, lors de la création de l'uni» vers. » On peut croire que ces derniers mots marquent le temps, où les hommes, après de nombreuses observations sur le mouvement des corps célestes, formèrent de leurs découvertes un corps de doctrine, auquel ils donnèrent le nom d'astronomie. Ils datèrent de cette époque *la naissance du monde.* Si cette conjecture est vraie, elle prouve que les Egyptiens sont les plus anciens astronomes de la terre, car c'est à eux que les Ecrivains attribuent ce langage allégorique.

Les citations que j'ai rapportées, Monsieur, démontrent que Sothis ne représentoit point Isis, mais qu'elle lui étoit simplement consacrée. Les astronomes formèrent deux périodes, qu'ils nommèrent sothiques, parce qu'elles commençoient au lever de cet astre. Dans la première, qui comprenoit 1461 ans, ils considérèrent principalement le cours du soleil, qui, après cette longue révolution, revenoit au même point du ciel dont il étoit parti. Dans la seconde, dont la durée fut de 25 ans, ils eurent égard au cours du soleil et de la lune. Ils remarquèrent qu'après cet espace de temps, les nouvelles lunes revenoient au même jour de l'année, sans cependant se trouver au même point

point du Zodiaque. Ils se servirent de ce cycle, qui comprenoit exactement 309 révolutions lunaires, pour régler les fêtes; car ils faisoient beaucoup d'attention aux néoménies.

Entre les raisons qui les portèrent à consacrer la canicule à Isis, celle-ci fut la principale : ils regardoient cette divinité comme la cause de l'inondation ; et comme ils pouvoient, au lever de Sothis, juger du dégré où les eaux s'éleveroient, ils la lui dédièrent. Horapollo nous le fait connoître d'une manière indubitable (1) : « Le lever de la canicule » annonce, par des signes certains, les évé» nemens de l'année. » Ce passage doit s'entendre de la crue du Nil, qui étoit le phénomène le plus important pour l'Egypte. Aussi Diodore de Sicile (2) nous apprend que les Egyptiens appelloient Sothis, *l'astre qui fait croître les eaux.*

Bochart et Kircher, qui savoient que chez les Grecs, Sothis étoit appellée *cynos*, chien, et chez les Latins, canicula, ont prétendu que ce mot avoit la même signification en Egyptien. C'est une erreur que Jablonski (3)

(1) Horapollo, hiéroglyphes, livre premier.

(2) Diodore de Sicile, livre premier.

(3) Pantheon Egyptiacum, tome second.

a relevée d'une manière convaincante. Il prouve que ce nom vient de *Soth-Ois, le commencement du temps*. On ne pouvoit désigner, d'une manière plus convenable, un astre, du lever duquel on datoit le renouvellement de l'année civile, et d'une manière allégorique, la naissance du monde.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XV.

A M. L. M.

De Bubaste, Divinité symbolique, qui représentoit le croissant.

Au grand Caire.

VOUS savez, Monsieur, que les Egyptiens donnèrent différens noms au soleil, pour caractériser ou ses effets, ou ses rapports avec la terre; ils suivirent la même méthode à l'égard de la lune. Chéremont, écrivain sacré de l'Egypte, ne laisse aucun doute à ce sujet : « (1) Tout ce qu'on publie d'Osiris et d'Isis, » toutes les fables sacerdotales ont pour objet, » et les phases de la lune, et le cours du » soleil. »

Bubaste fut un des principaux attributs d'Isis. La théologie l'ayant personnifié, en

(1) Voyez Porphyre, épitre à Anebon.

forma une divinité, en l'honneur de laquelle on bâtit une ville de même nom, avec un temple qu'a décrit Hérodote (1), et où l'on se rassembloit de toutes les parties de l'Egypte à certaine époque de l'année. Un chat étoit le symbole de cette déesse. Les Prêtres le nourrissoient d'alimens sacrés ; et lorsqu'il mouroit, ils embaumoient son corps, et le portoient en pompe au tombeau qu'on lui avoit destiné. Les anciens ont expliqué ce culte de diverses manières, qui toutes me paroissent peu naturelles, et que je ne rapporterai point. Les Grecs prétendent que, quand Typhon déclara la guerre aux Dieux, Apollon se changea en vautour, Mercure en Ibis, et Bubaste en chat, et que la vénération du peuple pour ce dernier animal avoit pris naissance dans cette fable ; mais ils prêtent leurs idées aux Egyptiens qui pensoient bien différemment. Quoi qu'il en soit, le chat étoit extrêmement honoré en Egypte, et un soldat romain ayant eu l'imprudence d'en tuer un, fut incontinent assommé par la populace.

Bubaste, dans le langage des Prêtres, étoit censée la fille d'Isis, et la représentoit même

---

(2) Hérodote, livre second.

en certaines circonstances; voilà pourquoi les Grecs, qui honoroient la lune du nom de Diane, le donnèrent aussi à la divinité Egyptienne. Bubaste, dit Hérodote (1), est appellée Diane par les Grecs. Les Egyptiens lui attribuoient la vertu de secourir les femmes enceintes, comme l'atteste l'antiquité (2). Nicharche l'assure aussi, en parlant d'une dame qui avoit heureusement accouché sans l'invoquer. « C'est ainsi que l'office de Bubaste a » été rendu inutile. Si les femmes enfantent » de la même manière que *Philœnium*, que » deviendra le culte de la déesse. »

Les Grecs et les Latins, disciples des Egyptiens, reconnurent dans Diane la même puissance, et Horace ne crut point indigne de son pinceau de lui adresser cette strophe (3).

Gardienne des forêts, vierge pure,
Qui, invoquée trois fois, viens au secours
Des filles enceintes, Déesse à trois visages,
Dont le pouvoir les ravit à l'empire de la mort.

Le Philosophe cherchera l'origine de cet ancien culte dans les loix que la nature im-

(1) Hérodote, livre second.

(2) Antologie, liv. premier.

(3) Horace, liv. III, ode 22.

pose aux femmes, et qui suivent en quelque sorte les révolutions lunaires. Les physiciens et les poëtes le couvrirent d'allégories inintelligibles au peuple.

Une ressemblance parfaite n'existe point entre les deux divinités dont je viens de parler. Les Grecs constituoient Diane reine de la chasse et des forêts, attribut que les Egyptiens ne reconnoissoient point en Bubaste. Les premiers ajoutoient qu'elle étoit fille de Jupiter et de Latone, et Bubaste devoit le jour à Osiris et à Isis.

Une coutume barbare s'étoit introduite dans les fêtes célébrées en l'honneur de Bubaste, que les Grecs appellèrent aussi *Ilithia* ou *Lucine*, pour marquer qu'elle présidoit aux accouchemens. Les Egyptiens l'adoroient sous ce nom dans la ville d'*Ilithia*, située près de Latopolis (1). «Dans cette ville, dit Plutarque (2), » on brûloit des hommes vivans, appellés » Typhons, comme l'assure Manethon. On » dissipoit leurs cendres en les jettant aux » vents. Amosis, continue Porphyre (3) qui

(1) Strabon, liv. XVII, fait mention de cette ville, dont on ne trouve plus aujourd'hui les ruines.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

(3) Porphyre, de l'abstinence.

» cite le même fait, abolit ces sacrifices san-
» guinaires, et substitua aux victimes humaines
» des figures de cire de grandeur naturelle. »
D'un autre côté, Hérodote (1) soutient avec chaleur que les Egyptiens ne se sont jamais rendu coupables de ce crime. « Comment, » s'écrie-t-il, un peuple qui se résout à peine à » immoler un petit nombre d'animaux, auroit-» il pu verser le sang humain sur les autels » des Dieux. »

Les témoignages étant très-positifs de part et d'autre, il est raisonnable de penser que les Arabes pasteurs, qui subjuguèrent l'Egypte bien avant l'arrivée des Israélites, y portèrent un usage barbare, établi parmi eux dès la plus haute antiquité (2). Ce qui donne de la vraisemblance à cette opinion, c'est que les

(1) Hérodote, liv. second ; au rapport de cet historien, les Egyptiens n'immoloient que des porcs, des veaux, des bœufs et des oies.

(1) Les Arabes Dumaténiens égorgeoient chaque année un enfant et l'ensevelissoient sous l'autel. Ils se servoient de son cadavre comme d'un simulacre divin. *Porphyre, de l'abstinence, livre second.* Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que les Arabes immoloient des victimes humaines Mahomet, qui leur reproche avec force cette coutume abominable, l'a absolument détruite parmi

Egyptiens cessèrent de verser le sang humain, aussitôt que le Pharaon Amosis eut enlevé Héliopolis à ces féroces conquérans, et les eut chassés vers les frontières de l'Arabie.

Il me reste, Monsieur, à résoudre une question qui se présente ici naturellement. Comment pouvoit-on appeller Bubaste la fille d'Isis, puisqu'elle étoit également un symbole de la lune ? La théologie Egyptienne explique facilement ces contradictions apparentes. Isis étoit le nom général de la lune, Bubaste un attribut particulier. Le soleil en conjonction avec l'astre des nuits, formoit le mariage céleste d'Osiris et d'Isis ; le croissant, qui paroît trois jours après, se nommoit allégoriquement leur fille. C'est dans ce sens que les Hébreux appellèrent le même phénomène *la naissance de la lune*, et qu'Horace dit (1) : « Rustique » Phidilé, si tu lèves les mains au ciel, au mo- » ment de la lune naissante, etc »· Ces observations nous apprennent pourquoi, dans la ville d'Ilithia où l'on adoroit Bubaste, le troisième

---

eux. En parcourant la terre d'une extrémité à l'autre, et en remontant à l'origine des peuples, on voit avec étonnement qu'il n'en est point chez lesquels la superstition n'ait offert aux Dieux des hommes en sacrifices.

(1) Horace, ode 23.

jour du mois lunaire étoit consacré par un culte particulier (1). En effet, c'est trois jours après la conjonction, que la lune dégagée des rayons du soleil paroît en croissant, et est visible à nos regards. Les Egyptiens célébroient donc alors une solemnité en l'honneur de Bubaste, qui, dans leur langue, signifie *lune nouvelle* (2). Le croissant, dont sa tête étoit couronnée, exprime d'une manière sensible l'intention des Prêtres en créant cette divinité symbolique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Eusèbe, préparation évangélique, liv. III, rapporte ce fait.

(2) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

LETTRE XVI.

A M. L. M.

De Butis, *Divinité symbolique qui représentoit la pleine lune.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, révérèrent aussi, sous le nom de *Buto* ou de *Butis*, une divinité emblématique, qui, à certains égards, étoit la même qu'Isis. Ils construisirent en son honneur la ville de Butis sur la branche du Nil, qui, coulant près de Sebennytus, aujourd'hui Samanout, se décharge dans le lac de Bourlos. Cette déesse y fut adorée dans le temple magnifique dont je vous ai donné la description d'après Hérodote (1), et dont le sanctuaire, composé d'un seul bloc de granit de soixante pieds en tout sens, est la pierre la plus grande et la plus pesante dont il soit

(1) Lettres sur l'Egypte, tome premier.

parlé dans l'histoire des nations (1). L'oracle de Butis devint très-fameux, et on alla le consulter de toutes les provinces de l'Egypte. Les Grecs, qui ont tiré leur mythologie des fables sacerdotales, donnèrent à cette divinité le nom de Latone. (2) Les Egyptiens prétendoient qu'elle avoit nourri Horus et Bubaste, et que l'île où son temple étoit bâti, flottoit sur les eaux. Les Grecs imitant leurs précepteurs, publièrent que Latone, mère d'Apollon et de Diane (3), s'étoit réfugiée à Delos, qui voguoit au gré des vents. Cette réflexion du père de l'histoire (4) : comment

(1) Le bloc, qui composoit ce sanctuaire, n'avoit que cinq côtés, car le plafond étoit formé d'une autre pierre. Ces côtés avoient 60 pieds en carré et six d'épaisseur, ce qui donne 84,808 pieds cubiques. Or, ce nombre étant multiplié par 184 livres, qui font le poid d'un pied cub de granit, donne 15,604,672 livres, et en retranchant de ce calcul 604,672 livres pour l'ouverture de la porte dont l'historien ne donne pas les dimensions, il restera pour la pésanteur de cette pierre énorme 15,000,000 livres. Cette masse surpasse de beaucoup toutes celles qui ont été mises sur la terre par la puissance humaine.

(2) Hérodote, liv. II.

(3) Vous avez vu qu'Apollon et diane, adorés dans la Grèce, étoient les mêmes que Horus et Bubaste.

(4) Hérodote, liv. II.

une île peut-elle être mobile et surnager, ne les arrêta point. Ils adoptèrent l'allégorie Egyptienne, et s'accommodèrent à leur théologie. Les poëtes la revêtirent ensuite de couleurs brillantes, et le peuple, qui ne pouvoit en pénétrer le sens, encensa des chimères.

Examinons, Monsieur, quel étoit le but des prêtres en la publiant ; car ce doit être l'objet de nos recherches. Vous savez qu'ils étudioient avec soin tous les phénomènes de la nature. Sous un climat dont la nature est beaucoup plus constante que celle de l'Europe, ils en suivoient les variations avec plus de facilité. Des observations de plusieurs siècles (1), conservées dans les archives sacrées et déposées dans les sanctuaires, leur avoient appris à prévoir ce qui devoit arriver dans chaque saison de l'année. Ils avoient remarqué que, pendant le temps de la nouvelle lune, les rosées étoient plus rares, et qu'elles devenoient extrêmement abondantes quand elle étoit pleine. Ils attribuoient à cet astre une grande influence sur l'atmosphère, la vertu d'attirer les vapeurs des lacs et des fleuves,

(1) Un peuple qui avoit une période de 1461 ans, devoit depuis un grand nombre de siècles, avoir observé le ciel et tous les phénomènes de la nature.

et de les verser ensuite sur la terre en gouttes insensibles. Ils firent donc de la pleine lune une divinité qu'ils nommèrent Butis. D'après leurs principes, ils placèrent son séjour sur le bord d'un grand lac, comme si elle eût dû plus facilement s'abreuver de ses eaux. Cette doctrine, soit qu'elle ait passé de l'Egypte dans les autres parties du monde, soit que les physiciens l'aient cru fondée sur des phénomènes véritables, a été adoptée par plusieurs des anciens et des modernes.

«(1) Les Stoïciens prétendoient que le » soleil enflammoit ses rayons des eaux de la » mer, et que la lune attiroit à elle l'humi» dité douce des lacs et des fontaines.» On rapporte, dit Pline (2), que les eaux douces sont l'aliment de la lune, et que le soleil se nourrit de celle de la mer. «Lorsque la lune » est pleine, dit Macrob (3), l'air se résout » en pluies, ou si le ciel est serein, il distille » une rosée abondante ; c'est ce qui a fait dire » au Lyrique Alcman que la rosée étoit fille » de l'air.» Parmi les naturalistes modernes,

---

(1) Plutarque.

(2) Pline, liv. second.

(3) Macrob, Saturnales, liv. VIII.

M. Mile (1) a adopté ce sentiment : « Dans un » beau jour et sur-tout au printemps, une » vapeur subtile et froide est attirée par la » lune dans la région moyenne de l'air. Con- » densée bientôt en gouttes insensibles, elle » humecte la terre d'une rosée abondante, et » fournit aux plantes une nourriture conve- » nable. »

Je ne cite point, Monsieur, ces autorités comme des faits indubitables. On ne peut disconvenir que la lune ait beaucoup d'influence sur l'air qui environne notre globe ; mais je crois qu'il seroit difficile de prouver qu'elle soit douée de la puissance d'élever vers elle les exhalaisons des eaux. Cette vertu est celle du soleil, qui, dilatant les particules de l'élément humide, et les rendant plus légères que l'air ambiant, les force à monter dans l'atmosphère jusqu'à ce qu'elles y soient en équilibre. Mais les anciens ont-ils ignoré l'attraction ? Les passages que j'ai cités ne tendent-ils pas à prouver qu'ils connoissoient ce phénomène, et qu'ils savoient qu'il étoit plus sensible lorsque les deux astres qui nous éclairent se trouvoient en opposition ? Quoiqu'il

(1) Histoire Naturelle, tome second.

en soit, les Egyptiens placés sous un ciel brûlant, presque jamais rafraîchi par les pluies salutaires qui tombent dans les autres climats, et qui seroit inhabitable si les rosées (1) des nuits ne rendoient la vie aux végétaux, observèrent avec soin ce qui pouvoit les produire. S'étant apperçus qu'elles étoient plus abondantes pendant la pleine lune, ils en créèrent une divinité qui présidoit aux rosées.

C'est sur-tout quand la lune est pleine, dit Plutarque (2), que la rosée tombe en plus grande abondance (3). En Egypte, à Bactres et à Babylone, ajoute Théophraste, où les pluies désaltèrent rarement la terre, les rosées sont l'aliment des plantes. Voilà pourquoi l'Ecriture-Sainte (4) promet souvent aux Israélites, qui habitoient un climat assez semblable à celui de l'Egypte, la rosée comme une faveur insigne, et annonce son refus comme

(1) Ces rosées sont si abondantes, sur-tout pendant l'été, que la terre en est profondément imbibée, et qu'on croiroit le matin qu'il est tombé de la pluie pendant la nuit.

(2) Plutarque, liv. 3.

(3) Théophrastes, histoire des Plantes, liv. VIII.

(4) Génèse, chap. 28.

un châtiment. Pour sentir vivement l'effet de ces promesses et de ces menaces, que l'on transporte pour un moment le soleil dévorant de ces contrées en France, et que l'on examine ce qui arriveroit dans ce riche royaume, si, seulement pendant une année, le ciel devenu d'airain n'y répandoit ni pluie, ni rosée. On verroit bientôt les campagnes brûlées, les sources de la fécondité taries, et les animaux périr.

Enfin les Egyptiens, observateurs attentifs, avoient divisé (1) le temps, depuis le croissant jusqu'à la pleine lune, en trois parties égales. Ils appelloient la première époque *un don imparfait*; et la troisième, qui comprend depuis le onze jusqu'au quinze, étoit nommée par excellence *le don parfait*, parce qu'alors les rosées tombent en abondance. Le nom de Butis, sous lequel ils honoroient leur divinité symbolique, marquoit précisément le phénomène dont ils la croyoient la cause; car il signifie : *l'astre qui attire l'humidité*, ou *la mère de la rosée* (2).

(1) Proclus, timée de Platon.

(2) Jablonski Pantheon Ægyptiacum, tome second.

Vous

ous jugez bien, Monsieur, d'après le génie des Prêtres, qu'ils avoient caché sous des allégories ces effets naturels. Voici la fable qu'ils avoient inventée, et qu'Hérodote (1) nous a conservée : « Les Egyptiens disent que » Latone (Butis), qu'ils mettent au nombre » des huit grandes divinités, habitant la ville » de Butis où l'on voit son oracle, reçut Horus » en dépôt des mains d'Isis, le cacha dans une » île qui surnage. Elle le conserva contre les » attentats de Typhon, qui, cherchant le » fils d'Osiris, se rendit en ce lieu; car ils » prétendent qu'Horus, autrement Apollon, » et Bubaste que nous nommons Diane, doi- » vent le jour à Osiris et Isis. »

Vous connoissez, Monsieur, les effets destructeurs du vent du sud, qui élève des tourbillons de poussière enflammée, et étouffe les hommes et les animaux surpris au milieu des sables. Un des plus pernicieux est d'empêcher absolument les rosées de tomber, et de priver l'Egypte de cet aliment nécessaire à la vie des vegétaux. Ce fléau est le tyran Typhon, qui cherche le fils d'Osiris pour le mettre à mort. Mais Isis l'a confié à la garde de Butis, dont le séjour est placé au milieu des eaux; c'est-

(1) Hérodote, liv. II.

à-dire que le soleil en pompant leurs exhalaisons, et la pleine lune en exerçant son influence sur l'atmosphère, font cesser les maux que cause le *Khamsin*, et rendent à la terre les rosées salutaires qui raniment toute la nature. Voilà, je crois, l'interprétation naturelle de cette fable sacerdotale.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVII.

A M. L. M.

Du Nil *adoré comme un Dieu par les anciens Egyptiens.*

Au grand Caire.

JE vous ai représenté, Monsieur, le Nil, comme un fleuve auquel l'Egypte doit sa fertilité et ses richesses; je vais maintenant vous le peindre comme une divinité à laquelle la superstition érigea des autels. Vous concevez de quelle importance il est pour cette contrée, puisque, sans le secours de ses eaux fécondes, elle se convertiroit en un désert. La grandeur des avantages qu'il procure marqua le terme de la vénération des peuples. Ils la portèrent jusqu'au délire (1). La religion, dit Plutarque, n'offrit à aucun des Dieux un culte plus solemnel qu'au Nil. Au reste, les Egyptiens

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

n'ont pas été les seuls à déifier les fleuves (1). Les anciens Grecs et les Indiens leur accordèrent aussi les honneurs divins. Mais les Prêtres de l'Egypte les surpassèrent par la pompe de leurs cérémonies. Ils ne semblèrent même adorer Osiris et Isis qu'à cause de leurs rapports avec le Nil, et de leur influence marquée sur ses eaux.

Ils l'appellèrent d'abord *Iaro* (2), qui signifie *fleuve*. Long-temps il conserva cette dénomination générale, et l'on peut croire que, lorsqu'Homère écrivoit, il n'en avoit point d'autre, puisque ce poëte géographe le nomme simplement le fleuve d'Egypte. Après que l'on eut observé, peut-être pendant des siècles, les phénomènes de sa crûe, on lui donna l'épithète de *Neilon, qui croît à certaine époque* (3). Cette expression caractéristique, adoptée par tous les peuples de la terre, fit oublier l'ancien nom. Hésiode est le

(1) Maxime de Tyr.

(2) Génèse, chap. 41. Ce nom, en Cophte, signifie fleuve. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome II.

(3) Ce mot vient de l'Egyptien *Nei Alei, qui croît à certaine époque*. Les Grecs en ont fait *Neileon*, et les Latins *Nilus*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome II.

premier auteur qui l'ait employée, d'où l'on peut conjecturer que ce poëte est postérieur à Homère. Thétis, dit-il, a produit de l'Océan, les grands fleuves, le Nil, l'Alphée et l'Eridan, fameux par ses goufres profonds (1).

Les Ethiopiens et les Egyptiens le désignoient sous des noms différens. Denis Périégètes (2) nous l'apprend en ces mots: « Le » fleuve qui arrose, dans ses longs détours, » les campagnes de l'Ethiopie, s'appelle *Siris*, » mais à l'instant où il baigne de ses eaux » azurées les murs de Siène, il reçoit le nom » de Nil. » Les ruisseaux, ajoute Priscien (3), qui forment ce grand fleuve, se précipitent des montagnes situées à l'Orient de la Libye. Les Ethiopiens le nomment *Siris*, et les cultivateurs de Siène *Nil*.

Le peuple d'Egypte ne crut pouvoir assez faire éclater sa reconnoissance envers un fleuve auquel il devoit en partie son existence. Aussi les dénominations pompeuses de père (4),

---

(1) Théogonie d'Hésiode.

(2) Dénis Périégètes, description de l'Univers.

(3) Priscien, Pline, liv. V, et Solin confirment ces autorités.

(4) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

de conservateur du pays, et d'Osiris terrestre, lui furent-elles prodiguées. On publia que les Dieux avoient pris naissance sur ses bords (1); ce qui doit se prendre dans un sens allégorique. Nilopolis (2) fut fondée en son honneur, et l'on y bâtit un temple superbe. Hérodote (3) nous apprend que, dans les villes considérables, il se trouvoit des prêtres consacrés au Nil, dont l'occupation principale étoit d'embaumer les corps de ceux qui avoient été tués par les crocodiles, ou qui s'étoient noyés dans ses eaux. « On voyoit, » dit Pallade (4), dans un bourg de l'Egypte » un temple, remarquable par sa grandeur, » où l'on avoit placé une statue de bois fa- » meuse par l'adoration des peuples; les Pré- » tres impies la portoient de ville en ville, » en l'honneur du Nil. La fécondité de ce pays, » ajoute Libanius (5), est un don du Nil: on » invite ce Dieu, par des cérémonies sacrées, » à assister au festin splendide qu'on lui pré- » pare tous les ans, afin qu'il inonde les terres.

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) La ville du Nil. Voyez Etienne de Bysance.

(3) Hérodote, livre II.

(4) Pallade, chap 57.

(5) Libanius, oraison pour les temples.

» Si ceux qui président aux choses divines » manquoient d'observer cette solemnité au » temps marqué, il cesseroit de porter la fer- » tilité dans les plaines de l'Egypte. »

Il est évident, Monsieur, que les Prêtres abusant de la crédulité du vulgaire, instituèrent ce culte superstitieux dont ils connoissoient la vanité, pour s'établir les médiateurs entre le ciel et la terre, et être regardés comme les dispensateurs de l'abondance. La théologie énigmatique qu'ils avoient composée, et dont le voile des hiéroglyphes déroboit la connoissance au peuple, servoit merveilleusement leurs vues, et ils employoient toutes les lumières de leur esprit pour la rendre respectable. Ces observations peuvent s'appliquer à bien des nations.

La grande fête du Nil arrivoit au solstice d'été, temps où l'inondation commence. «Cette » solemnité, dit Héliodore (1), est la plus » célèbre du pays. Les Egyptiens accordent à » leur fleuve les honneurs divins, et le révè- » rent comme la première de leurs divinités. » Ils publient qu'il est le rival du ciel, puis- » que sans le secours des nuages et des pluies, » il arrose les campagnes. »

(1) Héliodore, liv. IX.

Un nilomètre étoit le symbole de sa crûe : Au moment où elle commençoit, les Prêtres le tiroient du temple de Sérapis, et le portoient en pompe dans les bourgs et les villes : c'est la statue de bois contre laquelle Pallade se déchaîne. Lorsque les eaux baissoient, ils la déposoient dans le sanctuaire. Outre cet emblême, ils avoient encore sculpté sur la pierre une image de l'inondation, consacrée au dieu du Nil. Voici ce qu'en rapporte Pline (1), en parlant des Basaltes : « La plus grande que » l'on connoisse, est celle qui fut placée dans » le temple de la paix par l'empereur Ves- » pasien. Elle représente le Nil avec seize en- » fans qui jouent autour de lui : ils désignent » le nombre des coudées où montent les eaux. »

Telles furent, Monsieur, les opinions religieuses des anciens Egyptiens au sujet du Nil, et les fêtes que la superstition établit en son honneur ; elles ne sont pas entièrement éteintes de nos jours. La pompe avec laquelle on ouvre chaque année le canal qui porte les eaux au grand Caire, en conserve encore la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(2) Pline, liv. XXXVI.

LETTRE XVIII.

A M. L. M.

*D'*Apis, *bœuf sacré de l'Egypte, adoré par le peuple.*

Au grand Caire.

APIS devint fameux en Egypte, et la renommée porta son nom chez les peuples voisins. Pomponius Mela (1), Ælien (2) et Lucien (3) qui rapportent les témoignages des prêtres, nous disent qu'il étoit généralement adoré dans le pays, et que sa divinité étoit prouvée par des caractères évidens (4). Alexandre, après avoir conquis ce royaume, ne dédaigna pas de lui offrir des sacrifices (5), Adrien (6),

(1) Pomponius Méla, livre premier.

(2) Ælien, liv. XI.

(3) Lucien.

(4) Arrien, expédition d'Alexandre.

(5) Suétonne, vie de Titus.

(6) Spartien, vie d'Adrien.

et Germanicus (1) allèrent le visiter, et lui rendirent des hommages. Sans doute que ces grands princes reconnoissoient la vanité de ce culte ; mais la curiosité les portoit à s'instruire des mystères dont les prêtres enveloppoient leur Dieu, et le desir de gagner l'affection des Egyptiens les engageoit à encenser leur idole.

Les écrivains les plus sages, et les mieux instruits de la religion Egyptienne, nous enseignent qu'Apis n'étoit qu'une divinité symbolique. « Parmi les animaux consacrés à d'an» ciennes observations, dit Ammien Marcel» lin (2), Mnevis et Apis sont les plus cé» lèbres. Le premier est un emblême du » soleil, le second de la lune. » Porphyre (3) nous apprend qu'Apis portoit les signes caractéristiques de ces deux astres, et Macrob (4), qui confirme cette opinion, ajoute qu'il leur étoit également consacré.

Vous jugez bien, Monsieur, qu'un bœuf

---

(1) Annales de Tacite, liv. II.

(2) Ammien Marcellin, liv. XXII.

(3) Porphyre cité par Eusèbe, préparation évangélique, liv. III.

(4) Macrob, saturnales.

devenu l'objet de l'adoration publique, ne devoit pas naître comme le reste des animaux. Aussi les prêtres publioient que son origine étoit céleste. » Rarement il naît un Apis, dit » Pomponius Mela (1). Il n'est point produit » suivant les loix de la génération ordinaire. » Les Egyptiens assurent qu'il doit le jour au » feu céleste. » Plutarque (2) explique ce passage : les Prêtres prétendent que la lune répand une lumière générative, et qu'aussitôt qu'une vache qui appète le mâle en est frappée, elle conçoit Apis. Aussi remarque-t-on en lui des signes de cet astre.

Telles étoient les fables qu'avoient soin de répandre ceux qui présidoient aux choses divines. Le vulgaire, auquel ce Dieu emblématique présageoient l'abondance, les recevoit avec avidité, et les croyoit aveuglément. Pline (3) a décrit les caractères qui faisoient reconnoître ce bœuf sacré : « Une tache blan» che semblable au croissant, placée sur le côté

(1) Pomponius Mela, livre premier.

(3) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris. Hérodote, livre II, dit la même chose.

(3) Pline, liv. VIII. Ælien, liv. XI, confirme cette Description.

» droit, une grosseur sous la langue, étoient les » signes distinctifs d'Apis. » Lors donc qu'une vache, que l'on jugeoit atteinte des rayons lunaires, avoit mis bas, les écrivains sacrés alloient examiner le veau, et s'ils le trouvoient conforme à cette description, ils annonçoient au peuple la naissance d'Apis et la fécondité.

« Aussi-tôt, dit Ælien (1), on bâtissoit » au nouveau Dieu un édifice tourné vers » le soleil levant, suivant les préceptes de » Mercure, et on l'y nourrissoit de lait pen- » dant quatre mois. Ce terme expiré, les prê- » tres se rendoient en pompe à sa demeure, » et le saluoient du nom d'Apis. » Ils le plaçoient ensuite dans un vaisseau magnifiquement orné, couvert de riches tapis, et tout brillant d'or, et le conduisoient à Nilopolis en chantant des Hymnes, et en brûlant des parfums. On l'y gardoit quarante jours (2). Durant cet espace de temps, les femmes seules avoient la permission de le voir, et le saluoient d'une manière que je ne rapporterai pas, mais qui est constatée par des autorités respectables.

(1) Ælien, traité des animaux, liv. XI.

(2) Diodore de Sicile, livre premier. Eusèbe, préparation évangélique, liv. III, rapporte le même fait.

Le reste de sa vie, elles n'étoient plus admises en sa présence. Après que le Dieu avoit été inauguré dans cette ville, le même cortège, suivi d'une multitude innombrable de bateaux somptueusement décorés, le transportoit à Memphis (1). On y achevoit les cérémonies de son inauguration, et il devenoit sacré pour tout le monde. (2) Apis étoit superbement logé, et le lieu où il couchoit se nommoit mystiquement *le lit*. Strabon (3) ayant visité son palais, le décrit ainsi : « L'édifice où l'on » renferme Apis, est situé près du temple de » Vulcain. On le nourrit dans un appartement » sacré, devant lequel s'ouvre une grande cour. » La maison dans laquelle on garde la vache » qui l'a produit en occupe un des côtés. Quel- » quefois, pour satisfaire la curiosité des » étrangers, on le fait sortir dans cette cour. » On peut, en tout temps, le voir par une » fenêtre ; mais les Prêtres le produisent aussi » aux regards du public. » Une fois par an, dit Solin, on lui présente une génisse, et le même jour on la met à mort.

---

(1) Ammien Marcelin.

(2) Pline, liv. VIII.

(3) Strabon, liv. XVII.

Un bœuf né d'une manière si merveilleuse devoit avoir une science surnaturelle. Aussi les prêtres publioient qu'il prédisoit l'avenir par des gestes, des mouvemens, et d'autres manières qu'ils interprêtoient à leur fantaisie. « Apis, dit Pline (1), a deux temples appellés » lits, qui servent d'augure au peuple. Quand » on vient le consulter, s'il entre dans l'un, le » présage est favorable, et funeste s'il passe » dans l'autre. Il donne des réponses aux par- » ticuliers en prenant la nourriture de leurs » mains. Il en refusa de celle de Germanicus, » qui mourut bientôt après. » Il seroit injuste de penser que cet écrivain respectable ajoutât foi à de semblables augures. Il rapporte les opinions des Egyptiens, et se contente de citer des faits sans produire son jugement.

(2) Diogènes de Laërce nous apprend aussi que, pendant le séjour de l'astronome Eudoxe en Egypte, Apis parut lécher le bord de sa robe, et que les prêtres prédirent qu'il deviendroit célèbre, mais que sa carrière seroit de courte durée. Enfin divers historiens rapportent que les enfans qui jouoient autour du bœuf sacré, se sentant tout-à-coup inspirés, pénétroient dans

(1) Pline, liv VIII.

(2) Diogène de Laërce, liv. VII.

l'avenir, et dévoiloient les événemens futurs. Jusqu'à quel point la superstition a d'empire sur l'esprit des hommes ! et ils se glorifient de leurs connoissances !

Vous avez vu, monsieur, l'installation d'Apis. Chaque année on célébroit sa naissance pendant sept jours (1). Les peuples s'assembloient pour lui offrir des sacrifices; et, ce qui doit surprendre, on lui immoloit des bœufs (2). Cette solemnité ne se passoit point sans prodige. Ammien Marcellin, qui a recueilli les témoignages des anciens, nous les fait connoître en ces mots (3): Durant les sept jours où les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis, les crocodiles oublient leur férocité naturelle, deviennent doux, et ne font de mal à personne.

Cependant ce bœuf si honoré ne devoit point passer un terme mystérieux fixé à ses jours. « Apis, dit Pline (4), ne peut vivre au-delà d'un » certain nombre d'années. Lorsqu'il y est par- » venu, on le noie dans la fontaine des prêtres;

(1) Nicetas.

(2) Hérodote, liv. II, rapporte ce fait.

(3) Ammien Marcelin, liv. XXII. On peut ajouter le témoignage de Solin, qui cite le même fait.

(4) Pline, liv. VIII.

» car il n'est pas permis, ajoute Ammien Mar-
» cellin, de le laisser prolonger sa vie au-delà de
» l'époque que l'autorité des livres sacrés lui a
» prescrite». Lorsque cet événement arrivoit, on l'embaumoit, et on le descendoit secrètement dans les souterrains destinés à cet usage. Dans cette circonstance, les prêtres annonçoient qu'Apis avoit disparu; mais quand il mouroit naturellement avant ce terme, ils publioient sa mort, et portoient son corps solemnellement dans le temple de Sérapis.

«(1) On voyoit à Memphis un temple anti-
» que de Sérapis, dont l'abord étoit défendu
» aux étrangers, et où les prêtres eux-mêmes
» n'entroient que lorsqu'on inhumoit Apis. C'é-
» toit alors, dit Plutarque (2), que l'on ouvroit
» les portes appelées *Léthé* et *Cocythe*, (de
» l'oubli des lamentations), qui rendoient un
» son rude et perçant».

Ammien Marcellin et Solin peignent d'une manière énergique la désolation générale des Egyptiens qui demandoient au ciel un autre

(1) Pausanias.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris. Ces portes étoient celle du temple de Sérapis.

Apis,

Apis, avec des cris et des gémissemens, et Lucien (1) la représente fort plaisamment. « Lors-» qu'Apis meurt, est-il quelqu'un assez amou-» reux de sa longue chevelure pour ne pas la » couper sur-le-champ, et faire éclater sur sa » tête tondue les signes de sa douleur » ?

Il importe, Monsieur, de connoître le terme prescrit aux jours d'Apis, parce qu'il nous indiquera quel étoit le but des prêtres en créant ce dieu symbolique. Plutarque nous donne quelques éclaircissemens à ce sujet (2) : le nombre de cinq, multiplié par lui-même, égale les lettres de l'alphabet égyptien et les années d'Apis. Sa vie étoit donc de vingt-cinq ans. Or vous savez que ce nombre désignoit une période du soleil et de la lune, et que ce bœuf étoit consacré à ces deux astres. Voici une observation de Syncelle (3) qui pourra nous procurer quelque lumière. Lorsqu'il est arrivé au trente-deuxième Pharaon, nommé Aseth, il dit : « Avant Aseth, » l'année solaire n'étoit que de 360 jours : ce » prince en ajouta cinq pour en compléter le » cours. Sous son règne un veau fut mis au rang » des dieux, et nommé Apis ». Le passage sui-

(1) Lucien, des sacrifices.

(2) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

(3) Chronographie de Syncelle.

vant nous éclairera encore davantage (1). « On » avoit coutume d'inaugurer les rois d'Egypte à » Memphis dans le temple d'Apis. Pour la pre- » mière fois on les initioit aux mystères, et on » les revêtoit religieusement. Après quoi, il leur » étoit permis de porter le joug du dieu, à tra- » vers un bourg, jusqu'au lieu nommé le sanc- » tuaire, dont l'entrée étoit interdite aux » profanes. Là, on les obligeoit de jurer qu'ils » n'intercaleroient ni mois ni jour dans l'année, » et qu'elle resteroit composée de 365 jours, » comme l'avoient établie les anciens ».

Ces faits nous autorisent à penser qu'Apis étoit la divinité tutélaire de la nouvelle forme donnée à l'année solaire, et du cycle de vingt-cinq ans trouvé en même temps. On ne peut douter aussi qu'il n'y eût un rapport marqué avec la crûe du Nil; car un grand nombre d'historiens l'attestent. Vous savez que la nouvelle lune qui suivoit le solstice d'été, étoit l'époque de ce phénomène, sur lequel tout le monde avoit les yeux fixés. Voici ce que Pline raconte à ce sujet (2). Apis avoit au côté droit une marque blanche qui représentoit le croissant; cette marque, continue Ælien (3), dési-

(1) Fabricius, Bibliothèque latine.
(2) Pline, liv. VIII.
(3) Ælien, Traité des animaux, liv. XI.

gnoit le commencement de l'inondation. Ammien (1) confirme ces autorités : si Apis possédoit les signes caractéristiques qui prouvoient son origine divine, il promettoit la fertilité et l'abondance des fruits. Il paroît donc démontré que ce bœuf sacré, le gardien de l'année solaire de 365 jours, étoit aussi regardé comme le génie qui présidoit au débordement du fleuve. Les prêtres, en fixant à 25 ans le cours de sa vie, et en faisant concourir l'installation d'un nouvel Apis, avec le renouvellement de la période dont je viens de parler, s'étoient probablement apperçus, après de longues observations météorologiques, que cette révolution ramenoit toujours des années d'abondance. Rien n'étoit plus propre à faire accueillir favorablement des peuples cette divinité emblématique, puisque sa naissance leur promettoit une inondation heureuse et tous les trésors de la fécondité.

La solemnité de son inauguration se nommoit *Apparition*. Celle qui se renouvelloit tous les ans vers le douze ou le treize du mois *Payn*, qui répond au dix-sept ou au dix-huit de juin, s'appelloit *la naissance d'Apis* : c'étoit un temps de réjouissance qu'Ælien dépeint de la manière suivante (2)

(1) Ammien Marcellin.

(2) Ælien, traité des animaux.

» Quelles fêtes ! quels sacrifices occasionne en
» Egypte le commencement de l'inondation !
» C'est alors que tout un peuple célèbre la
» naissance d'Apis. Il seroit long de décrire
» les danses, les réjouissances, les spectacles,
» les festins auxquels les Egyptiens se livrent
» dans cette circonstance, et impossible d'expri-
» mer l'ivresse de la joie qui éclate dans toutes
» les villes du royaume. »

Le nom de ce bœuf respecté peut encore répandre un nouveau jour sur les observations que vous venez de lire. En effet, *api* en Egyptien, signifie *nombre* (1), *mesure*. Cette épithète caractérisoit parfaitement un animal établi le conservateur de l'année solaire, le type du cycle de vingt-cinq ans, et le présage d'une inondation favorable. (2)

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

(2) M. Huet, Evêque d'Avranches, a voulu prouver qu'Apis étoit une image symbolique du patriarche Joseph, et a étayé son sentiment de toute son érudition. Quelques auteurs, entraînés par l'autorité de ce savant, ont adopté ce système que je n'ai pas cru devoir combattre sérieusement, parce qu'il tombe de lui-même. Il démontre seulement jusqu'à quel point un homme prévenu peut porter l'abus de ses lumières, quand sa plume n'est pas guidée par une raison saine et une critique impartiale.

LETTRE XIX.

A M. L. M.

De Mnevis *et* Onuphis, *taureaux sacrés de l'ancienne Egypte.*

Au grand Caire.

MNEVIS et Onuphis étoient deux taureaux consacrés au soleil. Le premier fut la divinité tutélaire d'Héliopolis; le second nourri dans le temple d'Apollon d'*Hermunthis* aujourd'hui Armant, avoit du rapport avec la crûe du Nil.

« La ville d'Héliopolis, dit Strabon (1), » bâtie sur une levée artificielle, possède un » temple du soleil. Le bœuf Mnevis y est nourri » dans une enceinte sacrée. Les Héliopolitains » le regardent comme un Dieu. » Les anciens se réunissent pour affirmer que ce taureau étoit

(1) Strabon, livre XVII.

consacré au soleil. (1) L'époque de sa consécration se perd dans la nuit des temps. Elle est beaucoup plus ancienne que celle d'Apis. M. de Vignoles (2) la fait remonter à Menes le premier des Pharaons ; mais ce sentiment n'étant point appuyé sur l'autorité de l'histoire, doit être regardé comme une conjecture. Ce qu'on peut croire avec vraisemblance c'est qu'elle précéda la sortie des Israélites, qui, accoutumés à l'idolâtrie des Egyptiens, fondirent dans le désert un veau d'or pour leur servir de guide. Le culte de Mnevis s'éteignit peu-à-peu, lorsqu'Apis consacré à des événemens plus importans, fut devenu la divinité générale du pays. Aussi Macrob (3) nous apprend que Mnevis n'occupoit que le second rang parmi les taureaux sacrés. Ammien Marcellin (4) ajoute qu'on n'en racontoit rien de mémorable.

Strabon (5) rapporte que Cambyse, le

(1) Voyez Diodore de Sicile, livre premier. Ælien, traité des animaux, liv. XI, et Porphyre cité par Eusèbe, préparation évangélique, livre III.

(2) Chronologie de Vignoles, tome second.

(3) Macrob, saturnales, liv. I.

(4) Ammien Marcelin, liv. XXII.

(5) Strabon, liv. XVII.

fléau de l'Egypte, renversa le superbe temple d'Héliopolis. C'est sans doute de cette époque qu'il faut dater la décadence du culte de Mnevis. (1) Jablonski, qui a interprété son nom, dit qu'il signifie, *dédié au soleil.* La ville d'Hermunthis qui possédoit un nilomètre, admit aussi le culte d'un taureau qu'elle nomma *Onuphis* (2) le bon génie, parce qu'il étoit honoré comme le symbole de l'abondance. Les Prêtres le nourrissoient dans le magnifique temple d'Apollon dont je vous ai donné la description, lettre douzième. On voit encore au fond d'un de ses appartemens deux bœufs de marbres, avec des femmes à l'entour qui allaitent leurs enfans. Sans doute qu'on célébroit en son honneur les fêtes d'usage à la naissance d'Apis. Mais comme cette ville étoit moins considérable que Memphis, devenue la capitale du Royaume, après que les Rois de Thèbes y eurent transféré le siége de leur empire, Onuphis ne jouit point d'une aussi grande célébrité que le bœuf Apis. Voilà pourquoi, excepté Strabon, Macrob et Ælien (3),

(1) Jablonski, tome second. Il le fait dériver de *Mnosin*, dédié au soleil.

(2) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome second.

(3) Ælien, traité des animaux, Livre XII.

les anciens n'en font aucune mention. Tels furent, Monsieur, les taureaux que le Prêtres consacrèrent pour conserver la mémoire de leurs découvertes, et que le vulgaire adora comme des divinités.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que, dès la plus haute antiquité, les Egyptiens consacrèrent le bœuf pour être le symbole de la fécondité. Les anciens Grecs suivirent cet exemple. Dans la suite on se contenta de peindre la corne de cet animal, remplie d'épis et de fruits pour exprimer cet emblême, et des Poëtes chantèrent dans leurs vers la corne d'abondance. C'est ainsi que la plûpart des usages antiques ont leur source en Egypte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XX.

A M. L. M.

Du Sérapis *terrestre, divinité symbolique qui avoit rapport au Nil.*

Au grand Caire.

LES Egyptiens, Monsieur, reconnurent deux Sérapis, l'un céleste dont je vous ai parlé, l'autre terreste qui fera l'objet de cette lettre. Le premier représentoit le soleil d'automne, le second avoit rapport à l'inondation (1). Le peuple d'Egypte, dit Grégoire de Nazianze, mesure par coudées la crûe du Nil. « Quelques auteurs, ajoute Suidas (2), » assurent que sérapis est le même que Jupi» ter, d'autres qu'il représente le Nil, parce » qu'il porte sur sa tête un boisseau et une » coudée, symboles de l'inondation. »

(1) Grégoire de Nazianze, oraison 29.

(2) Suidas, au mot Sérapis.

Les écrivains dont Suidas a recueilli ces opinions avoient également raison. Le Sérapis céleste, comme emblême du soleil, pouvoit s'appeller Jupiter, et celui dont je vous parle étoit censé présider au débordement du fleuve; aussi le Rhéteur Aristide (1) l'appelle le Dieu qui pendant l'été fait croître les eaux, et calme les ouragans. Les anciens Auteurs Chrétiens s'accordent en ce point avec les Gentils. On attribue (2), dit Ruffin, à Sérapis cette vertu du Nil qui procure à l'Egypte les richesses et la fécondité. Socrate (3) confirme ce sentiment, « Les Egyptiens accordent à » Sérapis la gloire d'arroser leurs campagnes. »

Il convient, Monsieur, de rechercher l'origine de cette divinité. En suivant les rayons épars dans les annales de l'histoire, nous pourrons marcher sur ses traces, et arriver à son berceau. Vous savez que les Egyptiens attentifs à tout ce qui pourroit leur donner des lumières sur les progrès de l'inondation, avoient construit plusieurs nilomètres dans les diverses parties du royaume. On en voyoit

---

(1) Le Rhéteur Aristide, oraison pour Sérapis.

(2) Histoire de l'Eglise, livre second.

(3) Socrate, histoire de l'Eglise, livre premier.

dans l'île d'Elephantine, à Hermuntis (1) aujourd'hui Armant, à Memphis, et jusque dans la basse-Egypte. D'abord on se contenta de bâtir une salle de niveau avec le lit du fleuve; et des lignes, tracées de distance en distance sur les murs, marquoient la hauteur de l'eau. On éleva ensuite au milieu de ce bassin que les anciens appellent puits, une colonne divisée en coudées et en doigts, et qui servit de nilomètre. On la nomme *sari api* (2) *colonne du mesurage.* Ce lieu devint sacré, et les Prêtres dépositaires de toutes les connoissances eurent seuls le droit d'y entrer. Leurs observations et leurs découvertes, écrites en lettres sacerdotales, servirent de guide à leurs successeurs. Eclairés par des tables météorologiques faites pendant des siècles, et perfectionnées de plus en plus, ils prédirent de ce sanctuaire les phénomènes de l'inondation long-temps avant qu'elle fût parvenue à son terme. Maîtres de cette connoissance importante, ils annoncèrent au peuple ou l'abondance ou la stérilité, et furent regardés comme des oracles. Pour donner plus d'authenticité

(1) Héliodore, livre XIX, décrit le Nilomètre d'Hermunthis.

(2) Jablonski, tome second, explique ainsi ces mots Egyptiens, dont les Grecs ont fait *Sérapis*.

à leurs productions, ils dirent qu'ils les tenoient de Sérapis, divinité sous la garde de laquelle ils mirent la colonne du mesurage. Sachant qu'il faut au vulgaire des images sensibles, ils composèrent un nilomètre de bois, qui fut l'emblême de Sérapis, et auquel on attribua une vertu divine. Les prêtres le portèrent solemnellement aux fêtes d'Apis.

« C'étoit la coutume, dit Ruffin (1), de » porter la mesure du Nil dans le temple de » Sérapis, comme à l'auteur de l'inondation. » Dans la suite ce nilomètre fut déposé dans » l'église, pour rendre hommage au souverain » des eaux. » Zozomène (2) ajoute que ce changement arriva sous l'Empire de Constantin. De ce moment la coudée dont on se servoit pour mesurer la crûe du fleuve, cessa d'être portée dans les temples des Gentils, et on la plaça dans les églises. Julien (3) l'apostat rétablit les choses dans leur premier état; mais l'Empereur Théodose ayant renversé le magnifique temple de Sérapis à Alexandrie, abolit cette cérémonie superstitieuse. Ces autorités et beaucoup d'autres que je citerois, s'il

(1) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second.

(2) Zozomène, histoire de l'Eglise, livre premier.

(3) *Id. Ibid.*

en étoit besoin, prouvent que les prêtres Egyptiens appellèrent d'abord nilomètre *Sérapis*, colonne du mesurage, qu'ils donnèrent le même nom au Dieu sous la protection duquel ils la mirent, et auquel ils attribuèrent la puissance de faire croître les eaux, et qu'ensuite ils en portèrent l'image symbolique dans leurs solemnités. C'est ainsi qu'ils abusèrent de leurs lumières pour entretenir le peuple dans l'idolâtrie, et se rendre respectables à ses yeux.

(4) On conserve un écu alexandrin d'un côté duquel le Nil, sous la forme d'un vieillard, est représenté couché. Il porte un boisseau sur sa tête, tient d'une main la corne d'abondance, et de l'autre un brin de papyrus, avec cette inscription : *Au Nil Dieu Saint.* Sur le revers de la médaille, on voit la tête de Sérapis couverte d'un boisseau, avec cette légende : *A Sérapis Dieu Saint.*

Je ne m'appesantirai point, Monsieur, comme Jablonski, sur la situation de l'ancien temple de Sérapis, parce que cette question me paroît assez indifférente. Je vous dirai seulement que ce savant, aux lumières duquel

---

(1) Pignorius, exposition de la table Isiaque

je rends hommage, et dont les recherches précieuses m'ont beaucoup servi, s'est trompé en plaçant cet édifice dans l'île de *Raouda*, où de nos jours on voit le Mekias, seul reste des nombreux nilomètres de l'Egypte. Je pourrois vous offrir une longue dissertation sur cet objet, et réunir aux témoignages des anciens la connoissance des lieux ; mais je craindrois d'abuser de votre patience. Mon but étoit de remonter à l'origine du Sérapis terrestre, et je crois l'avoir rempli.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXI.

A M. L. M.

*D'*Anubis, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

ANUBIS, regardé en Egypte comme le compagnon fidèle d'Isis et d'Osiris, reçut les honneurs divins. On lui consacra des temples et des prêtres, et son simulacre fut porté dans toutes les cérémonies religieuses. Lucien met ces mots dans la bouche de Socrate (1) : Ne voyez-vous pas avec quel respect les Egyptiens adorent le dieu Anubis? On avoit donné à sa statue une forme emblématique : c'étoit la tête d'un chien placée sur un corps humain (2). Aussi Virgile (3) et Ovide l'appellent l'*aboyeur Anubis*.

(1) Lucien, tome premier.

(2) Diodore de Sicile, livre premier, dit : Le Dieu que l'on nomme Anubis est figuré avec une tête de chien.

(3) Virgile, Enéide, liv. VIII. Ovide, Métamorphoses, livre IX.

L'ingénieux Lucien qui répand le sel de la plaisanterie sur tous les objets qui s'offrent à son pinceau, et qui, dans ses sarcasmes, n'épargne ni les héros ni les dieux, introduit Momus sur la scène, et le fait parler ainsi (1) : « O toi que » l'Egypte représente avec une tête de chien! » qui es-tu? parle. Puisque tu aboies, comment » as-tu pu souffrir qu'on te mît au rang des im- » mortels »?

(2) *Cynopolis*, aujourd'hui *Minieh*, située dans la basse Thébaïde, fut bâtie en l'honneur d'Anubis. Le temple où il étoit adoré ne subsiste plus. Les prêtres y célébroient ses fêtes avec beaucoup de pompe, et lui avoient consacré le chien comme son image vivante (2). « Anubis, » dit Strabon, est révéré dans la ville des chiens, » capitale de la préfecture cynopolitaine. Ces » animaux y sont nourris d'alimens sacrés, et la » religion leur décerne un culte ». Cependant un évènement, rapporté par Plutarque, les avoit un peu décrédités dans l'esprit du peuple. Cambyse ayant tué le dieu Apis, et jeté son corps dans la campagne, tous les animaux le respec-

(1) Lucien, tome second.

(3) Cynopolis, la ville du chien.

(1) Strabon, liv. XVII. Etienne de Bysance, ajoute : Cynopolis est une ville d'Egypte où Anubis est adoré.

tèrent; les chiens seuls mangèrent de sa chair: cette impiété diminua la vénération que l'on avoit pour eux.

Cynopolis n'étoit pas la seule ville qui brûlât de l'encens sur les autels d'Anubis. Il avoit des chapelles dans la plûpart des temples; c'est ce qui fit dire à Juvenal (1): tant de cités vénèrent le chien! Dans les solemnités, son simulacre accompagnoit toujours ceux d'Isis et d'Osiris. Rome ayant adopté les cérémonies de l'Egypte, l'empereur Commode (2), pour célébrer les fêtes isiaques, se rasa la tête et porta lui-même le dieu Anubis. Sa statue étoit ou d'or massif, ou dorée, ainsi que les attributs emblématiques qui l'accompagnoient. Les anciens s'accordent en ce point; et Lucien qui rapporte un attentat commis par un esclave Syrien, confirme leur sentiment. Cet esclave, dit-il, forma des liaisons avec quelques sacriléges. Ils entrèrent dans le sanctuaire d'Anubis, volèrent ce dieu, deux vases et un caducée d'or, avec des cynocéphales d'argent. Le nom même d'Anubis signifie *Doré* (3). Il étoit mystérieux; et les

(1) Juvenal, satyre 13.

(2) Lampride, chapitre 9. Spartien cite le même fait.

(3) Jablonski, Pantheon *Ægyptiacum*, tome 3. Anubis, dit-il, vient de *Nub or* et d'*Annub* doré. Les Grecs en ont fait Anubis.

prêtres Egyptiens, comme nous allons le voir, ne l'avoient point donné sans raison.

Mais que signifie cette divinité emblématique? quel est le sens naturel qu'elle cache? Plutarque va nous l'apprendre (1). « Le cercle qui » touche et sépare les deux hémisphères, et qui, » à cause de cette division, a reçu le nom d'*horizon*, s'appelle Anubis. Il est représenté sous » la forme d'un chien, parce que cet animal » veille pendant le jour et la nuit ». S. Clément d'Alexandrie, bien instruit de la théologie mystique des Egyptiens, favorise cette explication. Les deux chiens, dit-il (2), (les deux Anubis) sont les symboles des deux hémisphères qui environnent le globle terrestre. Il ajoute dans un autre endroit: D'autres prétendent que ces animaux, les gardiens fidèles des hommes, désignent les tropiques, qui, semblables à des portiers, gardent le soleil du côté du nord et du midi.

Si vous adoptez, Monsieur, la première de ces interprétations, vous verrez que les prêtres, en regardant Anubis comme l'horizon, doroient sa statue pour marquer que ce cercle, recevant les premiers feux du soleil, paroît à son lever

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Clément d'Alexandrie, stroma 5.

étincelant de clarté, et qu'au coucher de cet astre, il réfléchit sur la terre ses derniers rayons. Ils disoient dans leurs fables sacrées qu'Anubis étoit le fils d'Osiris, mais le fils illégitime. En effet, il ne rend à la terre qu'une lumière empruntée, et il ne peut jamais, ainsi qu'Horus, être regardé comme le père du jour, ou l'enfant légitime d'Osiris. On pourroit ajouter que l'horizon visible tournant avec le soleil, est son compagnon inséparable.

Dans la seconde de ces explications où Anubis figure les tropiques, il est aussi le gardien fidèle d'Isis et d'Osiris. En effet, le cours du soleil et de la lune est renfermé entre les cercles où se font les solstices. Ils ne s'écartent ni à droite ni à gauche. Ces limites, que l'auteur de la nature leur a fixées, pouvoient donc, dans la langue hiéroglyphique, être figurées par une divinité à tête de chien, qui sembloit s'opposer à leur passage du côté des deux pôles: cependant l'autre opinion me semble plus naturelle, et entrer davantage dans l'idée des prêtres.

Vous voyez, Monsieur, que les auteurs qui se sont égayés sur le compte des Egyptiens étoient de mauvaise foi, ou n'entendoient point leurs allégories. Il est raisonnable de penser qu'Anubis ne fut d'abord qu'une image symbolique inventée par les astronomes pour

exprimer seulement leurs découvertes; qu'ensuite les peuples accoutumés à la voir dans les temples, où l'on gardoit le dépôt des sciences, l'adorérent comme une divinité, et que les Prêtres favorisèrent son aveuglement, en la liant à leur religion. Le culte d'Anubis entraîna celui du chien devenu son emblême. Presque tous les Dieux des Gentils sont nés de cette manière. Avant l'écriture, les hommes se servirent de figures imitatives pour peindre leurs idées. Cette langue représentative fut d'abord intelligible pour tout le monde. Lorsqu'on eut trouvé les caractères propres à rendre la pensée par des sons, le peuple les employa, parce qu'ils étoient d'un usage plus facile. Les hieroglyphes restèrent dans les sanctuaires, et les prêtres seuls en conservèrent l'intelligence. Dans la suite, ces signes allégoriques ne représentèrent plus à l'esprit du vulgaire le sens des choses, mais des formes et des figures qui devinrent les objets de la superstition.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXII.

A. M. L. M.

De Typhon, *Divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

JE vous ai déjà parlé, Monsieur, de Typhon, parce que son histoire est liée avec celle de tous les dieux de l'Egypte. Je vais en exposer à vos yeux les principaux traits. Leur réunion jettera un nouveau jour sur la Théologie énigmatique de ce pays. Jusqu'à présent vous l'avez vu encenser des divinités bienfaisantes, adorer le soleil, la lune, le Nil, et leur consacrer des animaux. La reconnoissance avoit ordonné ces hommages. L'espèce de culte que l'on rendoit à Typhon étoit l'effet de l'inquiétude et de la crainte. Les déités secourables reçurent des actions de graces et des offrandes. On tâcha de calmer ce génie malfaisant par des sacrifices; et, lorsque les calamités dont

on le croyoit la cause ne cessoient pas, on insultoit son image.

Les Egyptiens, regardant Typhon comme le mauvais principe, lui consacrérent le crocodile (1), l'hyppopotame, et l'âne à cause de sa couleur rousse. Ces animaux, que l'on crut lui être agréables, furent révérés dans plusieurs villes. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on imagina que ces attentions religieuses calmeroient la fureur de Typhon, dont l'ame étoit censée les animer (2). Les Egyptiens, dit Plutarque, s'efforçoient d'appaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils ne pouvoient réussir, voici comme ils le traitoient (3): « Dans certaines fêtes ils le couvroient d'opprobres, » l'accabloient d'invectives, et frappoient sa » statue. S'il arrivoit quelque chaleur extra- » ordinaire qui occasionnât des maladies pes- » tilentielles, ou d'autres calamités, les prêtres

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris. Hérodote livre second.

(2) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris. Hérodote confirme ce sentiment : les crocodiles, dit-il, consacrés à Typhon, recevoient un culte dans certaines villes, parce que les Egyptiens étoient persuadés que son ame les animoit. *Livre second.*

(3) Plutarque, au même traité.

» en horreur de Typhon conduisoient dans un » lieu ténébreux un des animaux qui lu » étoient dédiés. D'abord ils essayoient de » l'effrayer par des menaces, et si la contagion » ne cessoit pas, ils l'immoloient à la ven- » geance publique. »

Il est clair que ces cérémonies avoient pour objet de calmer les alarmes du peuple et de relever ses espérances. Durant le temps que l'on mettoit à les pratiquer, les maux occasionnés par le souffle empesté du vent de sud pouvoient cesser, et la nation qui croyoit Typhon ou appaisé par les sacrifices, ou intimidé par les menaces et les outrages, en attribuoit la gloire aux Prêtres.

Examinons le sens naturel du mot *Typhon*. Jablonski (1) nous enseigne qu'il est composé de *Theu* vent, et de *Phou* pernicieux (2). Les témoignages de plus anciens Auteurs confirment cette interprétation. Hesichius dit: « On donne à un vent violent dont le souffle » est embrasé, le nom de Typhon. » Eusthathius rend la même expression par celle de (3)

(1) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 3.

(2) Hésichius.

(3) Eustathius, Iliade d'Homère.

vent brûlant, et Euripide l'emploie pour exprimer un tourbillon de vent embrasé (1).

Les anciens Egyptiens voulant caractériser sa violence, lui donnoient l'épithète d'*Apoh* (2) géant.

Je vous ai plus d'une fois entretenu, dans le cours de ces lettres, de ses effets destructeurs; mais quelle que soit la force de mes expressions, elles restent toujours au-dessous de la réalité. Des caravanes étouffées dans les déserts, des tributs d'Arabes éteintes en un jour, le ciel obscurci d'une poussière qui brûle les yeux, dévore la poitrine, et voile la face du soleil, des pluies de sables dont la surface de l'Egypte a été quelquefois couverte; enfin des collines sablonneuses qui roulées du fond des déserts, menacent d'engloutir tous les être vivans, tel est le fléau que l'on appelloit *le Géant Typhon*. J'ai lu, dans l'histoire des Arabes, (3) qu'un ouragan du sud ayant duré pendant trois jours et trois nuits,

(1) Euripide Phénisses. Le même vent est appellé par Job, chapitre 27 : *Vent brûlant*; par les Grecs, *souffle de feu* : par les Latins *Eurus*; par les Arabes *sem* poison ; enfin par les Egyptiens modernes *Merisi* vent du midi, et d'une manière plus générale *Khamsin*.

(2) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome 2.

(3) Elmacin, histoire des Arabes.

l'Egypte fut sur le point de sa ruine. S'il eût continué avec la même violence, ce beau royaume auroit été changé en une affreuse solitude. Les Prêtres, pour exprimer la fureur de Typhon, publioient dans leur langage allégorique, qu'il n'étoit point né de la même manière qu'Osiris et Horus ; mais qu'ayant déchiré le flanc de sa mère, il s'étoit enfui par cette ouverture (1).

Hérodote (2) décrit ainsi deux statues, qui de son temps étoient placées dans le temple de Vulcain à Memphis : « l'une qui » regarde l'aquilon, et que l'on nomme l'été, » est adorée par les Egyptiens, et environnée » des marques de leur respect et de leur re- » connoissance ; l'autre tournée vers le midi, » et appellée l'hiver, éprouve un sort tout con- » traire. » Cette dernière est celle que l'on battoit de verges en certaines circonstances, parce qu'elle représentoit Typhon. En effet, c'est au mois de février que le vent du sud commence à se faire sentir, et à causer les maux dont j'ai parlé. Pendant l'été, les vents étésiens dominent à leur tour. Ils purifient l'air, et procurent à cette contrée les plus

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

(2) Hérodote, liv. II.

heureux phénomènes. Ces connoissances nous fourniront les moyens d'expliquer d'une manière satisfaisante la fable sacrée que les Prêtres répandirent au sujet de Typhon, et dont je vous ai déjà donné quelques notions. Plutarque la rapporte en entier: il suffira d'en citer les traits les plus remarquables.

(1) Osiris étant monté sur le trône d'Egypte, y régna avec gloire, et se rendit célèbre par sa bienfaisance et sa justice. Il parcourut l'univers pour combler les hommes de biens. Typhon, son frère, n'osa, pendant quelque temps, rien entreprendre contre ses intérêts, parce qu'Isis veilloit à la sûreté du royaume; mais lorsqu'Osiris revenoit d'Ethiopie, Typhon l'attendit avec 72 conjurés, l'attaqua, le mit à mort, enferma son corps dans un coffre de bois, et le jetta dans le Nil. Il descendit dans la Méditerranée par la branche tanitique. Isis le trouva sur la côte de Phénicie et le ramena en Egypte. Mais l'usurpateur l'ayant apperçu la nuit, lorsque, pendant la pleine lune, il chassoit au sanglier, le brisa, divisa le corps en 14 parties, et jetta les membres épars dans la campagne. Isis les ras-

(1) Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris.

sembla toutes (1), et les conserva précieusement. Délivré de tous ses ennemis, Typhon exerça sur l'Egypte son pouvoir tyrannique. Pour s'assurer la couronne, il tenta de tuer Horus, fils d'Osiris, et le chercha avec un soin extrême. Mais Latone qui l'avoit caché, et qui l'élevoit à Butis, le déroba de ses poursuites. Ce Dieu devenu fort, déclara la guerre au meurtrier de son père, le vainquit, et le livra chargé de fers à la garde de sa mère. Isis le mit en liberté. Horus indigné lui arracha sa couronne, livra de nouveaux combats au tyran, et après l'avoir terrassé une seconde fois, jouit d'un règne glorieux et paisible.

De courtes observations suffiront plur expliquer cette fable que l'on doit entendre en partie. Osiris est le nom général du soleil, qui répand ses faveurs d'un bout à l'autre du monde, et qui manifeste particulièrement sa puissance en Egypte. Son retour d'Ethiopie marque le temps où revenant du tropique du capricorne, il remonte vers l'équateur, et parcourt les signes d'hiver. Cette saison est

(1) » Excepté les parties naturelles, qui jettées dans le » fleuve furent dévorées par le Lépidote, le Phagre et l'Oxy-» rinche. « Peut-être a-t-on ajouté ce trait pour désigner la fécondité prodigieuse de ces poissons qui devinrent sacrés.

celle où régne le vent du midi. Les soixante-douze conjurés (1) désignent les jours pendant lesquels il souffle ordinairement. Voilà l'époque de la mort d'Osiris et du triomphe de Typhon. Horus, élevé près du lac de Butis, peint, dans l'opinion des Egyptiens, le soleil qui attire à lui les vapeurs bienfaisantes, pour les verser en rosées sur la terre. Les forces qu'il a acquises, et sa victoire sur le tyran, font connoître son entrée dans les signes d'été, et les vents étésiens qui commencent à repousser les tempêtes du sud. Enfin, Typhon mis en liberté par Isis, nous apprend que ce fléau se renouvelle quelquefois jusqu'à la fin de Juin, sur-tout dans le temps de la pleine lune (2) : mais le soleil ayant atteint le tro-

---

(1) Aujourd'hui on nomme *Khamsin*, ou cinquante, le temps pendant lequel règne le vent du sud; mais ce nombre, ainsi que celui de soixante-douze, ne marquent point sa durée avec précision. Elle est quelquefois plus longue, quelquefois moins. On n'a donc pu désigner cette époque que par un nombre approchant, et celui de 72 me paroît le plus juste. J'ai déjà averti que ce phénomène n'étoit pas continu, car il rendroit l'Egypte inhabitable, et que rarement il duroit trois jours de suite.

(2) J'ai vu en Egypte des exemples de ce phénomène qui devient terrible, parce qu'alors le vent de sud repousse vers le septentrion les nuées qui devoient causer le débordement du

pique du cancer, l'aquilon reprend son empire, rafraîchit l'air, fait cesser les maladies contagieuses, pousse les nuages vers les sommets élevés des montagnes d'Abyssinie, et grossit le Nil des pluies qui y tombent en torrents : c'est le règne glorieux d'Horus.

Les Grecs, disciples des Egyptiens, reçurent avidement ces allégories, et en les accommodant à leur théogonie, les revêtirent de couleurs étrangères et de fables nouvelles. Quelques-uns d'eux changèrent le nom de Typhon en celui de Typhée. Les autres lui laissèrent son ancienne domination.

Hésiode (1) le peignit avec cent têtes de dragons qui lui sortoient des épaules. Pindare dit (2) qu'il fut enseveli sous le mont Ætna

fleuve, et que le pays est menacé de la stérilité. Comme cet événement arrive plus souvent pendant la pleine lune, les Prêtres disoient qu'Horus indigné contre Isis qui avoit donné la liberté à Typhon, lui avoit arraché sa couronne, et avoit été forcé de livrer de nouveaux combats au tyran dont il étoit demeuré victorieux. C'est-à-dire, que la lune étant en conjonction, et voyageant de jour avec le soleil, avoit perdu sa lumière, et que, pendant ce temps, le vent de nord avoit repris le dessus.

(1) Théogonie d'Hésiode.

(3) Pindare, ode première.

d'où il lance des feux. Apollodore (1) qui vivoit 140 ans avant J. C. nous en offre la description suivante : « L'énorme géant Ty-
» phon écumant de rage, et poussant des mu-
» gissemens, lança des rochers embrasés vers
» le ciel. Il vomissoit de sa bouche un torrent
» de flammes. Les Dieux le voyant prêt à es-
» calader l'Olympe, prirent la fuite épou-
» vantés, et se sauvèrent en Egypte. Leur en-
» nemi les ayant poursuivis, ils se cachèrent
» sous la forme d'animaux ; mais Jupiter ap-
» percevant Typhon loin de lui, le frappa de
» la foudre, et l'ensevelit sous le mont Ætna.
» (2) Hygin ajoute que, depuis ce moment,
» la montagne vomit des flammes. »

Vinrent ensuite les Latins. Ils enchérirent encore sur leurs modèles, et Ovide chanta la guerre des géants en ces mots (3) : « Typhée
» sorti des entrailles de la terre, jetta l'effroi
» dans les cieux, et força les immortels a pren-
» dre la fuite. L'Egypte, et les rives du Nil
» fameux par ses sept bouches, leur offrirent

(1) Apollodore, bibliothèque livre premier.

(2) Fables d'Hygin.

(3) Ovide métamorphoses, livre V.

» un asyle. Le terrible fils de la terre les y » suivit, et pour se dérober à sa fureur, ils » furent contraints de se métamorphoser. Jupiter prit la figure d'un berger; voilà pourquoi la statue d'Ammon, encore de nos jours » est représentée avec des cornes (1); Apollon se transforma en corbeau, Bacchus en » bouc, Isis en chat, Junon en vache blanche, Vénus en poisson, et Mercure en » ibis. »

Vous voyez, Monsieur, comment la vérité en s'éloignant de sa source première, et passant d'un peuple à l'autre, s'obscurcit et se couvre de voiles si épais que l'on a peine à la reconnoître, et que les poëtes qui emploient ensuite les mêmes allégories pour orner leurs vers, allignent des mots dont ils ne connoissent pas le sens. Cependant il est évident que les Grecs et les Latins voulant expliquer le culte que l'Egypte rendoit à divers animaux, ont feint que les Dieux avoient pris leurs formes, pour se soustraire à la poursuite de Typhon. Cette erreur a été réchauffée depuis

---

(1) Il n'est pas besoin de vous dire, Monsieur, combien le poëte Latin s'écarte ici de la vérité. La statue d'Ammon étoit représentée avec des cornes, parce que ce Dieu symbolique figuroit le soleil arrivé au signe du bélier.

peu par le savant Warburton, mais elle n'en est pas plus accréditée. Hérodote et les anciens auteurs n'ont jamais rien écrit de semblable. Hygin (1) assure le contraire. « Les Egyptiens, dit-il, ne permettent pas qu'on fasse » violence aux animaux, parce qu'ils les regardent comme les images des Dieux. » En effet, ils leur en avoient consacrés, soit pour reconnoître leurs bienfaits, soit pour conserver la mémoire de découvertes importantes; et ils les honoroient comme les emblêmes vivans de leurs divinités.

Les Prêtres racontoient d'une manière bien différente la fin tragique de Typhon, qu'ils noyoient dans les eaux d'un lac empesté. « Le » lac Sirbon, dit Eustathius (2), est situé à » peu de distance de Peluse. On raconte que » Typhon y fut enseveli. Aussi les Egyptiens, au rapport de Plutarque (3), l'appelloient l'*Haleine de Typhon.* Ce lac, dont les vapeurs malfaisantes nuisoient beaucoup à la santé des habitans de Peluse, ne se retrouve plus en

(1) Fables d'Hygin.

(2) Eustathius, commentaire sur Denis Périégètes.

(3) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

Egypte.

Egypte. Il aura été comblé par les sables, ainsi que plusieurs autres.

La fable d'Adonis paroît avoir été copiée sur celle d'Osiris. Ecoutons Macrob (1) qui a dévoilé avec une sagacité merveilleuse les mystères du culte des anciens peuples. « Lorsque l'on » considère avec attention la religion des Assi» riens, on ne doute plus qu'Adonis ne soit » le soleil. Les physiciens ont donné le nom » de Vénus à l'hemisphère supérieur, dont » nous habitons une partie. Regardant le san» glier comme le symbole de l'hiver, parce » qu'il aime les lieux humides, fangeux et » glacés, ils feignent que cet animal a tué » Adonis. L'hiver, qui diminue la lumière et » la chaleur de l'astre des jours, est donc la » blessure d'Adonis. » Je n'ai pas besoin de vous avertir, Monsieur, par quel trait de ressemblance on peut rapprocher cette fable de celle des Egyptiens : dans l'une et dans l'autre, c'est l'hiver qui désole ces contrées et cause la mort du soleil. Ce langage mystérieux s'est embelli sous le pinceau des Grecs, qui ont chanté en vers où respirent la grace, le sentiment et la nature, les larmes de Vénus pour son amant. Vous avez remarqué comment

(1) Macrob, saturnales, livre premier.

une allégorie, sous le voile de laquelle on avoit peint des phénomènes naturels, s'est, pour ainsi dire, métamorphosée en passant de l'Egypte en Phénicie, dans la Grèce, et jusqu'à Rome; mais en recueillant avec discernement les témoignages des anciens, on la retrouve telle à-peu-près qu'elle fut inventée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

A M. L. M.

De Nephthys, *divinité symbolique des Egyptiens.*

Au grand Caire.

LES Prêtres de l'Egypte, Monsieur, continuant leur allégorie, donnèrent à Typhon une épouse nommée *Nephthys* (1). Sœur et rivale d'Isis, elle étoit frappée d'une éternelle stérilité, et ne devint féconde que lorsqu'Osiris, trompé par l'apparence, eut commerce avec elle. La couronne de lotus, qui ornoit la tête du Dieu, et qu'il oublia chez Nephthys, dévoila son crime. Telle est la fable que l'on publioit au sujet de l'épouse de Typhon et qu'il convient d'éclaircir.

Vous vous rappellez, Monsieur, que le Nil recevoit quelquefois le nom d'Osiris, et qu'Isis

(1) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

désignoit en certaines circonstances la plaine qu'il inonde. Aussi regardoit-on cette déesse comme son épouse légitime, et l'inondation s'appelloit dans la langue sacerdotale leur mariage. Lorsque le fleuve, dans les années d'une crûe extraordinaire, franchissoit les collines qui bornent son cours du côté de l'orient, et se répandoient dans les deserts, il y portoit la fécondité, et les sables se couvroient de verdure et de plantes, dont la plus remarquable étoit le lotus. Voilà cette couronne qui faisoit connoître l'adultère d'Osiris. « Les Egyptiens, » dit Plutarque (1), donnent aux confins de » leur royaume qui s'étendent vers la mer le » nom de Nephthys ; il ajoute : Lorsque le » Nil se répand dans cette partie, ils appellent ce débordement, le commerce d'Osiris » avec Nephthys, commerce annoncé par le » lotus qui croit au milieu des sables. »

L'expression caractéristique de *Nephthys*, qui signifie (2) *contrée exposée aux vents*, dévoile le sens naturel que les Prêtres cachoient

(1) Plutarque, au même traité.

(2) Elle est composée de ces mots Egyptiens *Neph Theu*, *contrée exposée aux vents*. Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, tome III.

sous l'emblême de la fable. En effet, toute la partie de l'Egypte, qui se prolonge entre la mer Rouge et le Nil, depuis Siène jusqu'à la Méditerranée, n'étant point défendue par de hautes montagnes, est très-exposée aux vents de sud-est. On la nommoit donc allégoriquement l'épouse stérile de Typhon, parce qu'il s'y déchaîne en liberté, et qu'il roule sur les campagnes de l'Egypte les sables de ces vastes solitudes.

Ce génie malfaisant avoit aussi une concubine non moins dangereuse, nommée *Thueri* ou *Aso*, Reine d'Ethiopie (1). Lorsqu'Osiris revenoit de ses voyages, Typhon, comme je vous l'ai rapporté, lui dressa des embûches aidé de soixante-douze conjurés, et de la Reine Aso (2). Plutarque profondément instruit de la théologie Egyptienne, explique ainsi ce passage : « La Reine Aso, qui secourut » Typhon, désigne le vent de sud qui vient » de l'Ethiopie. S'il repousse les vents étésiens

(1) *Thueri* vient de *Thures*, vent du midi. *Aso* dans l'ancien dialecte de la Thébaïde, signifie l'Ethiopie. Ainsi la Reine *Aso* désignoit le vent qui règne ordinairement dans l'Ethiopie ; c'est-à-dire, celui du sud. Jablonski, tome III.

(2) Plutarque, traité d'Isis et d'Osiris.

» qui portent les nuages vers cette contrée » brûlante, s'il empêche de tomber les pluies » qui produisent la crûe du Nil, alors Typhon » victorieux dévore les campagnes de son souffle » embrâsé. »

Telle étoit l'allégorie que les Prêtres répandoient au sujet de l'épouse et de la concubine de Typhon. L'une représentoit les déserts sablonneux qui semblent livrés à la fureur du vent d'est; l'autre les tempêtes du midi. Lorsque ces deux vents se réunissoient, (1) c'étoit Typhon qui venoit accompagné de Nephthys et d'Aso, renverser Osiris du trône, et porter la désolation dans la riche vallée que le Nil arrose. On voit que ces personnages allégoriques ont été inventés par les premiers hommes qui avoient besoin d'images sensibles pour se faire entendre. Homère, le poëte qui approche le plus de cette antiquité, s'exprime souvent comme les Prêtres de Thèbes et de Memphis. Aujourd'hui Typhon,

(1) Lorsque le vent de sud, et celui de l'est, se déchaînent en même-temps, ils forment le sud-est; c'est précisément celui que les Egyptiens redoutent davantage, parce qu'il est plus brûlant, et qu'il roule une plus grande qnantité de sables. A l'instant où il souffle, le thermomètre monte au-dessus de trente-trois dégrés, et s'il continue quelque temps, il passe trente-six.

Nephthys et Aso sont ignorés en Egypte, mais les mêmes vents, connus sous la dénomination générale de *Khamsin*, continuent d'y causer les mêmes ravages, et de désoler cette terre de délices.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIV.

A M. L. M.

De Canobe, *Dieu prétendu des Egyptiens.*

Au grand Caire.

CANOBE, Monsieur, devint fameux sous l'empire des Ptolémées. Il importe donc de rechercher son origine, et ce qui a porté quelques historiens à le déifier, et ce qu'il signifioit dans l'opinion des Egyptiens. Plusieurs écrivains de la Grèce et de l'Italie, fondés sur le témoignage d'Homère et d'Hécatée, font aborder Ménélas en Egypte, et disent que Canobe, son pilote, étant mort de la morsure d'une vipère, le héros lui érigea un tombeau sur le bord du rivage. Ce fait historique, appuyé de graves autorités, ne sauroit être révoqué en doute. Ils ajoutent que, dans la suite, on bâtit en cet endroit la ville de Canobe (1) en l'honneur de l'étranger. Denis

(1) Je l'ai appelé Canope, pour me conformer à l'usage reçu parmi les modernes; mais le vrai nom est Canobe.

Périégètes (1) enchérissant sur leurs rapports s'exprime en ces termes : « Dans le golfe le » plus septentrional de l'Egypte on voit le » temple fameux du Spartiate Canobe. »

Il seroit bien étonnant, Monsieur, que les Egyptiens qui, d'après le témoignage formel de la Genèse (2), nourrissoient une aversion extrême pour les étrangers, eussent élevé au rang des Dieux un pilote grec, tandis que nous savons qu'ils n'ont jamais accordé les honneurs divins à aucun mortel. Hérodote, qui avoit vécu pendant des années avec les prêtres d'Héliopolis et de Memphis, apprit de leur bouche que Ménélas, après avoir reçu Hélène des mains du Roi Proté, reconnut ce service par des outrages, et pilla les côtes maritimes avant de remettre à la voile (3). Il ne fait d'ailleurs aucune mention de Canobe. Est-il croyable qu'une telle ingratitude eût été couronnée par l'apothéose de son

(1) Denis Périégètes.

(2) Genèse, chapitre 43.

(3) On ne peut récuser le témoignage d'Hérodote, qui Grec de naissance, n'auroit pas inventé un mensonge pour décréditer sa nation, en présence de laquelle il lut son histoire. Ce fait devoit être connu de son temps, et l'amour seul de la vérité pouvoit le rendre supportable.

nocher, quand même la religion et les mœurs des Egyptiens ne s'y fussent pas opposées? N'ajoutons donc aucune foi au sentiment invraisemblable de Denis Périégètes le seul des Gentils qui ait accordé les honneurs d'un temple au pilote Lacédémonien.

(1) Ammien Marcellin nous apprend que la ville de Cânobe possédoit plusieurs temples. Le plus célèbre étoit celui de Sérapis; le plus ancien, construit dans un faubourg, honoroit Hercule (2). Ce sont les seuls dont l'antiquité fasse mention. Strabon (3) décrit le temple de Sérapis, que les Ptolémées avoient orné avec une magnificence royale. Ils y ajoutèrent divers édifices dont ils formèrent une académie, où l'on enseignoit les belles-lettres, et sur-tout les mystères de la religion et de l'ancienne langue de l'Egypte. Un grand nombre de savans y fleurirent, et Ptolémée la rendit

---

(1) Ammien Marcellin, liv. 22.

(2) Hérodote, livre second. Ce bourg bâti avant Canobe s'appelloit *Héraclée*, la ville d'Hercule.

(3) Strabon, livre 17. Voyez lettre 3 du premier volume des Lettres sur l'Egypte, où j'ai décrit d'après Strabon, les cérémonies que l'on pratiquoit dans ce temple, et le concours du peuple qui s'y rendoit d'Alexandrie et de toutes les parties de l'Egypte.

fameuse. « Il passa, dit Olympiodore (1), quarante ans dans les aîles du temple de Ca-
» nobe, pendant lesquels il se livra à l'étude
» de l'astronomie. On y grava son systême et
» ses découvertes sur des colonnes. » Sérapis en étoit la divinité tutélaire, et son culte, encouragé par les Ptolémées, se propagea dans la Grèce (2). Pausonias en parcourant ce beau pays, vit dans la citadelle de Corinthe un temple dédié à Sérapis Canobite. Les sciences ainsi que la philosophie de Pythagore et de Platon furent cultivées pendant des siècles à Canobe; mais l'Empereur Théodose ayant détruit ses colléges et ses temples, une partie des connoissances humaines furent ensevelies sous leurs ruines, et les savans se dispersèrent.

Le Rhéteur Aristides, desirant connoître l'origine du nom de Canobe, questionna un Prêtre Egyptien. Voici ce qu'il en rapporte (3): « J'ai sû d'un Prêtre distingué dans son ordre
» que ce lieu s'appelloit Canobe, long-temps
» avant que Ménélas y abordât. Il démontroit,
» par des argumens invincibles, que ce mot

(1) Commentaire d'Olympiodore.

(2) Pausanias dans les Corinthiennes.

(3) Le Rhéteur Aristides.

» ne pouvoit s'écrire parfaitement avec les » caractères grecs, et qu'il signifioit *terre d'or*. » On peut croire ; ajoute Aristides, que les » Egyptiens savent mieux leur histoire qu'Ho- » mère et Hécatée. » M. de la Croix (1) confirme ainsi ce témoignage : les monumens qui nous restent de la langue Cophtique ne nous laissent aucun lieu de douter de la fidélité de ce rapport. En Effet *kahi*, mot qui, à cause de son aspiration, ne peut s'écrire en grec, signifie *terre*, et *noub*, *or*.

Les Grecs sachant que la plûpart des villes Egyptiennes portoient le nom des divinités qu'elles adoroient, et que Canobe avoit son tombeau dans un lieu appellé *Canihoub*, trompé sans doute par la ressemblance de ces expressions, ont écrit que cette ville avoit été bâtie en son honneur, et Denis Périégètes, lui a dédié un temple. On voit combien il s'écartoit de la vérité. Les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise, charmés de jetter du ridicule sur l'idolâtrie des Gentils, se sont efforcés d'accréditer cette erreur. « Canobe, dit » Epiphane (2), et son épouse *Eumenouth* » furent inhumés sur le rivage de la mer, à

(1) Dissertation Philologique.

(2) Epiphane, tome second.

» douze milles d'Alexandrie (1), et honorés » d'un culte divin. » C'est le premier auteur qui ait hasardé cette assertion. Ruffin s'étend beaucoup à ce sujet, et son zèle l'égare encore davantage.

» (2) Comment dépeindre les crimes que » la superstition commettoit à Canobe ? là, » sous le prétexte d'étudier les lettres sacer» dotales, (C'est le nom qu'on donne à l'an» cienne langue d'Egypte) on professoit pres» que publiquement la magie. Ce lieu, que » l'on peut appeller la source des démons, de» vint plus célèbre parmi les payens, qu'Ale» xandrie même. Il ne sera pas hors de propos » de dévoiler l'origine de ces erreurs mons» trueuses. On dit que les Chaldéens transpor» tant le feu, qui étoit leur Dieu, dans toutes » les provinces, offroient de le faire combat» tre contre ceux des autres peuples, à con» dition que, s'il restoit vainqueur, on l'ado» reroit. Le Prêtre de Canobe accepta le défi, » et imagina cette ruse. On fabrique en » Egypte des cruches d'une terre extrême» ment poreuse, à travers laquelle l'eau filtre,

(1) C'est la distance exacte qui se trouve depuis Alexandrie jusqu'à Aboukir, autrefois Canobe

(2) Ruffin, histoire de l'Eglise, livre second

» et se purifie. Il en prit une, boucha les pores
» avec de la cire, et l'ayant peinte de divers
» couleurs la remplit d'eau, et en fit son Dieu.
» Il l'avoit couverte de la tête d'une ancienne
» statue, que l'on disoit être celle du pilote de
» Ménelas. Les Chaldéens se présentent : le
» combat commence: ils allument du feu au-
» tour du vase: La cire fond : l'eau coule à
» travers les pores, et éteint le feu. La fraude
» du Prêtre donna la victoire à Canobe sur la
» divinité des Chaldéens. Depuis ce moment
» son simulacre a été représenté avec des pieds
» très-courts, un col étroit, le ventre et le dos
» arrondis en forme de cruche. C'est sous cette
» forme qu'on l'adoroit, comme le vainqueur
» de tous les Dieux.

J'ignore où Ruffin a pris cette fable, car il ne cite point ses autorités ; mais elle est si puérile, qu'elle n'a pas besoin de réfutation. D'ailleurs elle contredit formellement le culte des Egyptiens qui n'ont jamais adoré l'eau. Certainement si ce combat prétendu avoit eu quelque fondement, S. Clément d'Alexandrie, qui connoissoit beaucoup mieux que les prêtres d'Aquilée la religion de l'Egypte, ne l'auroit pas oublié. Au moins ce conte nous servira-t-il à découvrir quelques vérités. Les Egyptiens ont fabriqué de toute antiquité des vases

de terre porreuse qui servent à filtrer l'eau, et à la clarifier. Les Grecs les nommoient *beaucalion*, les Arabes les appellent *bardak*. Cette invention étoit intéressante dans un pays où, pendant cinq mois de l'année, le Nil charrie une très-grande quantité de sable, de limon, et d'insectes. Avant de boire de son eau, on la laisse reposer dans de grandes jarres où l'on a jetté de la poudre d'amandes broyées, qui précipite en peu d'heures les parties étérogènes. Mais, pour la rendre plus agréable, on l'expose sur les fenêtres au vent de nord dans les *bardaks*. Elle pénètre à travers les pores; et comme elle est coutinuellement frappée par le souffle rafraîchissant du vent de nord, elle contracte une fraîcheur délicieuse dans un climat brûlant. Le pauvre comme le riche boivent avec une sorte de volupté l'eau qui a séjourné quelques momens dans ces vases. L'art de les fabriquer fut donc une découverte précieuse pour l'Egypte. L'ancien peuple qui la trouva en sentit l'importance. Pour en marquer sa reconnoissance au Dieu du Nil, il consacra dans le temple de Sérapis à Canope une de ces cruches. Voilà l'offrande que Ruffin, à l'aide d'une fable, s'est efforcé de faire passer pour une divinité. Plusieurs monumens concourent à prouver ce

que j'avance. On voit sur un écu frappé du temps de l'Empereur Adrien par les habitans de Canobe, un de ces vases (1) avec un serpent entortillé autour de l'ouverture. Or on sait que cette figure étoit l'emblême de *Cneph* le bon génie, et dans un sens plus étendu l'auteur de la nature. Le canal même qui tiré du fleuve se jettoit dans la mer, près de Canobe, s'appeloit (2) *Agatho Deimon* le bon génie, sans doute parce qu'il abordoit à une ville où les peuples adoroient Sérapis, et les Prêtres l'Etre suprême. Il est donc naturel de penser que le bocal déposé dans son temple n'étoit autre chose qu'un hommage rendu à sa bienfaisance (3). On retrouve de semblables consécrations dans la plûpart des monumens Egyptiens. Le sacrifice gravé sur le rocher près de Babain, et offert à Jupiter Ammon, ou au soleil du printemps, présente sept cruches

(1) Cotelerii monumenta, *tome premier.*

(2) Géographie de Ptolémée.

(3) Parmi les raretés que M. Dombei, qui a voyagé avec gloire pendant neuf ans dans l'Amérique Méridionale, vient de rapporter en France, j'ai remarqué des vases tirés des tombeaux des peuples du Pérou, qui ont beaucoup de rapport avec ceux que l'on trouve dans les souterrains de Sacoara, et des idoles d'or semblables à celles que les Arabes arrachent des momies que la cupidité leur fait mettre en pièces.

de

de cette espèce, qui portent les trois bûchers sur lesquels reposent des agneaux immolés. Les obélisques étoient les symboles des rayons du soleil, et leur ombre servoit à en marquer le cours tandis qu'il paroissoit sur l'horison. Tous ces faits attestent que les Egyptiens avoient soin de consacrer aux Dieux le fruit de leurs inventions. Le nom de *Cahi Noub*, terre d'or, donné à la contrée dont l'argile étoit la plus propre à la composition des cruches dont on se sert pour filtrer l'eau, nous enseigne que les Prêtres avoient eu raison d'en offrir une aux Dieux dans le lieu même où l'on les fabriquoit, et où elles avoient peut-être été inventées.

J'ai l'honneur d'être,

LETTRE XXV.

A M. L. M.

De Thoth, *divinité symbolique des Egyptiens, et regardé comme un homme célèbre par la plûpart des écrivains.*

Au grand Caire.

APRÉS vous avoir offert, Monsieur, quelques notions sur les principales divinités de l'Egypte, il me reste à vous entretenir de *Thoth*; ce Dieu symbolique, ou ce personnage fameux qui reçut les hommages de l'antiquité, et que l'on regarda comme l'inventeur de presque toutes les connoissances humaines. Les siècles où l'on place son existence sont dans un si grand éloignement, qu'il est presque impossible de porter jusques-là une lumière capable d'éclairer les objets qui y reposent, couverts de la nuit des temps. Platon, qui écrivoit plus de deux mille ans avant nous, et qui avoit été instruit à l'école des prêtres

d'Héliopolis, ne savoit lui-même quel jugement porter de Thoth, déjà trop ancien pour qu'il pût remonter à son berceau. (1) « Theuth, » dit-il, inventa les lettres, distingua les » voyelles des consonnes, les muettes des li- » quides, découverte qui doit le faire regar- » der ou comme un Dieu, ou comme un » homme divin. La renommée publie qu'il a » vécu en Egypte. » Dans cette incertitude, le parti le plus sage est de rapporter fidèlement les passages des anciens, et de les examiner au flambeau d'une critique impartiale.

Thoth étoit nommé diversement par les différens peuples. « Les Grecs, dit Philon de Bi- » blos (2), donnent le nom d'Hermès, ou » de Mercure à *Taaout*, que les Egyptiens ap- » pellent *Thoith*, et les Alexandrins *Thoth*. » Les historiens s'accordent à lui attribuer l'invention de presque tous les arts. « *Thoth*, dit » Lactance (3), remonte à la plus haute anti- » quité, et quoiqu'homme, il posséda toutes » les sciences, ce qui lui mérita le surnom de

(1) Platon l'appelle *Theuth*.

(2) Histoire Phénicienne attribuée à Sanchoniaton, citée par Eusèbe, préparation évangélique, liv. 3.

(3) Lactance, livre premier.

» *Trismégiste*, trois fois grand. » Il créa les différentes parties du discours (1) et imposa le premier des noms à un grand nombre de choses. Il trouva les nombres (2), les mesures, et réduisit l'arithmétique en un traité. (3) Les Egyptiens publioient qu'il leur avoit enseigné la géométrie, qui leur étoit absolument nécessaire, ainsi que l'astronomie et l'astrologie; ils ajoutoient qu'ayant observé le premier la nature, et l'harmonie des sons, il avoit composé la lyre. Clément d'Alexandrie (4) parle du code des loix, confié à la garde des Prêtres, et Ælien le désigne sous la dénomination de *corps du droit de Mercure* (Thoth). On lui attribuoit encore la création de la théologie, l'établissement du culte divin, et l'ordre des sacrifices; (5) cette doctrine étoit renfermée dans les livres de Mercure, déposés dans les

(1) Diodore de Sicile, Platon et Eusèbe assurent qu'il fut l'inventeur des lettres, et le premier qui écrivit des livres.

(2) Platon dans Phædre.

(3) Diodore de Sicile, livre premier.

(4) Clément d'Alexandrie, liv. 6. Stroma. Cicéron, de la nature des Dieux, et Lactance, livre premier, disent qu'il donna des lois aux Egyptiens.

(5) Diodore de Sicile, livre premier.

temples, et les Prêtres y trouvoient tout ce qui concernoit la Religion. Enfin, au rapport de Diodore de Sicile, les Egyptiens assuroient que les sciences, les institutions et les arts, avoient été inventés par *Thoth* ou Mercure.

Lorsque l'on réfléchit sur la nature de l'esprit humain, qui ne marche que pas-à-pas d'une vérité à l'autre, lorsqu'en parcourant les annales de l'histoire, on ne voit qu'un petit nombre de génies créateurs, répandus de loin en loin sur la terre, pour y annoncer quelques découvertes importantes, lorsque Platon, juge éclairé, considérant simplement *Thoht* comme auteur des lettres et de l'écriture, l'appelle un Dieu, ou un homme divin, on est forcé de penser que ce personnage, que l'on gratifie de la science universelle, n'a jamais existé; mais, que les savans d'une nation qui touche au berceau du genre humain, ont publié, sous son nom, les connoissances qu'ils avoient acquises pendant plusieurs milliers d'années. Ce sentiment, dicté par la raison, est confirmé par l'autorité de plusieurs grands hommes. Jamblich (1) fait parler ainsi *Abamon*, prêtre d'Egypte: « On a regardé, avec raison, » Mercure, Dieu de l'éloquence, comme la

(1) Jamblich, mystères Egyptiens.

» divinité commune des Prêtres : car c'est le » même esprit qui préside à la vraie science » de la religion ; c'est pourquoi nos ancêtres, » lui dédiant leurs ouvrages, le fruit de leur » sagesse, les décoroient du nom de Mercure. »

Voilà donc les livres des Egyptiens, publiés sous le nom de *Thoth* ou de Mercure. Galien, formé aux sciences dans l'Académie d'Alexandrie, nous enseigne de quelle manière on pratiquoit cet usage. « Toutes les découvertes » faites en Egypte devoient être marquées du » sceau de l'approbation des Savans. Alors » elles étoient gravées sur les colonnes (1) » sans nom d'auteur, et déposées dans les sanc» tuaires : delà, le nombre prodigieux de livres » attribués à Mercure. Les disciples de Pitha» gore imitèrent cet exemple, en mettant le » nom de Pythagore à la tête de leurs ou» vrages. »

Ces passages prouvent évidemment que *Thoth* n'étoit point un homme, mais que l'on gravoit les ouvrages approuvés par les Collèges des Prêtres, sur des colonnes (2)

---

(1) Gallien, livre premier, contre Julien.

(2) Elles sont appellées ordinairement colonnes de *Thoth* ; mais comme Galien savoit que ce mot Egyptien signifie *colonne*, il n'a pas voulu faire un pléonasme.

appellées *Thoth*, comme nous le verrons après, et qu'on les désignoit sous cette dénomination générale. L'esprit par lequel les Savans se disoient inspirés, et auquel ils rendoient hommage de leurs connoissances, étoit *Phtha*, l'artisan de la nature, la source de toute lumière. « Les Egyptiens, dit Diogène de » Laërce (1), assuroient que Vulcain (2) leur » avoit enseigné les principes de la Philoso- » phie, et que les pontifes et les prophètes » s'honoroient du titre de ses Prêtres. » Aussi, » dans la critique de Scaliger, Vulcain est ap- » pellé *le législateur de l'Egypte.* »

Il importe d'examiner ces colonnes sur lesquelles on gravoit les découvertes dignes de passer à la postérité. Mercure, dit Manethon (3), inventa les colonnes mystérieuses, autrement les stèles, et ordonna qu'on y écrivit les loix, suivant lesquelles les astres se meuvent. Achilles Tatius (4) confirme ce sentiment. « Les Egyptiens sont les premiers qui ayent

(1) Diogène de Laërce, histoire des Philosophes.

(2) Le même que *Phtha*.

(3) Manethon, livre 5.

(4) Achilles Tatius, commentateur d'Aratus.

» mesuré le ciel et la terre, et transmis ces » connoissances à leurs descendans, en les » sculptant sur des colonnes; » (1) Proclus ajoute qu'on y écrivoit aussi les actions remarquable, et les inventions intéressantes. Ces pierres extrêmement dures composoient un livre immortel, une espèce d'Encyclopédie, qui contenoit toutes les sciences, tous les arts, inventés ou perfectionnés depuis des siècles; voilà pourquoi les Prêtres n'entreprenoient rien avant de les avoir consultées (2). Pithagore et Platon qui les lurent, y puisèrent le fondement de leur philosophie. C'est ce qui fit dire à Théophile d'Antioche (3), « Qu'a » servi à Pithogore d'avoir pénétré dans les » sanctuaires de l'Egypte, et d'avoir consulté » les colonnes de Mercure? (4) » Sanchoniaton, le plus ancien Historien après Moyse, se vante d'avoir puisé ses lumières sur les monumens des temples de *Taaout*, et dans les livres mystérieux des Ammoniens.

L'usage de confier au marbre, en caractères

(1) Proclus, Timée de Platon, livre premier.

(2) Jamblich, mystères Egyptiens.

(3) Théophile, livre 3.

(4) Sanchoniaton, cité par Eusèbe, préparation évangélique, liv. III.

ineffaçables, le dépôt de la science, est presque aussi ancien que le monde. On peut croire que la pierre a été le premier livre des hommes. Voici ce qu'en rapporte l'historien Joseph (1): « Le Patriarche Seth, sachant » qu'Adam avoit prédit que tout ce qui étoit » sur la terre périroit, ou par un embrasement, ou par un déluge général, et craignant » que la philosophie et l'astronomie ne s'effaçassent de la mémoire des hommes, et ne » fussent ensévelis dans l'oubli, grava ses » connoissances sur deux colonnes, l'une de » brique, l'autre de pierre, afin que si les » eaux détruisoient la première, l'autre subsistât, et apprît au genre humain les découvertes astronomiques. Cette colonne se voit » encore de nos jours dans la terre *Siriadique.* »

Ecoutons maintenant Manethon, historien célèbre, écrivain sacré de l'Egypte, qui florissoit plus de trois siècles avant l'auteur Juif (2). Il atteste « qu'il a puisé ses connoissances » sur les stèles placées dans la terre *Siriadique*, où Thoth, le premier Mercure, les

(1) Antiquités Juives, livre premier.

(2) Manethon, dans le livre de *Sothis*, dédié à Ptolémée Philadelphe. Voyez la chronographie de Syncelle.

» avoit gravées en langue sacrée et en carac-
» tères hiéroglyphiques ; et qu'après le déluge,
» le bon Génie, fils du second Mercure, les
» avoit traduites dans le dialecte dont se ser-
» voient les Prêtres, et écrites en lettres sa-
» cerdotales. » Voici, Monsieur, deux hommes ou deux peuples, qui impriment sur le marbre leurs découvertes. Je n'examinerai point si Seth, ainsi que le prétend Jablonski (1), est le même que Thoth, et si Joseph, postérieur à Manethon, a voulu faire honneur au Patriarche d'un événement, dont les Egyptiens s'attribuoient depuis long-temps la gloire : cette recherche n'est que de pure curiosité. L'importance seroit de constater, par des monumens authentiques, le lieu où étoient placées ces colonnes, et leur existence. Ces deux historiens nomment la terre *Siriadique* ; mais elle est inconnue aux anciens comme aux modernes ; ce qui a porté plusieurs Savans à penser qu'au lieu de *Siriadique*, il falloit lire *Siringique*, expression qui désigne des allées souterraines. Le morceau suivant d'Ammien Marcellin leur aura fait naître cette idée : (2) « On

(1) Jablonski, Pantheon Ægyptiacum, liv. 3. chap. 20.

(2) Ammien, Marcellin, livre 22.

» assure que les Prêtres Egyptiens, instruits de
» toutes les connoissances qui concernent la
» Religion, et de l'approche du déluge, crai-
» gnirent que le culte divin ne s'effaçât du
» souvenir des hommes. Pour en conserver la
» mémoire, ils creusèrent, à grands frais, dans
» diverses parties du royaume, des allées sou-
» terraines et tortueuses, sur les murs des-
» quelles ils gravèrent leurs connoissances,
» sous différentes formes d'animaux et d'oi-
» seaux, qu'ils appellèrent hiéroglyphes, et
» qui sont inintelligibles aux Latins. »

Il semble que cet Ecrivain ait décidé la question, et que l'on doive entendre par la terre *Siriadique*, ces canaux souterrains, creusés dans les rochers, aux environs de Thèbes et de Memphis. En effet, dans les dédales immenses pratiqués sous la plaine de Saccara, on trouve sculpté sur les murailles, un grand nombre de figures d'hommes, d'oiseaux et d'animaux divers. Près de Thèbes, les mêmes hiéroglyphes se rencontrent dans les canaux nombreux des montagnes. Parmi ces caractères sacrés, on en remarque de peints, de gravés, de taillés en relief, partagés en compartimens ou divisés en colonnes. Ne sont-ce pas là les sanctuaires où les Prêtres avoient seuls le droit d'entrer, et où ils confioient à

la pierre les époques de l'histoire, les inventions des sciences et les prodiges des arts? Je sais que le Scholiaste de Sophocle (1) prétend que les stèles sur lesquelles on écrivoit les faits mémorables, étoient des pierres carrées. Peut-être avoient-elles cette forme dans la Grèce; mais les obélisques, les colonnes, les murs des temples et des souterrains, chargés d'hiéroglyphes innombrables, divisés en compartimens, étoient les stèles des Egyptiens, comme l'attestent Sanchoniaton, Manethon, et les plus anciens des historiens. Les monumens décrits par Ammien Marcellin, subsistent encore de nos jours. Le voyageur les contemple avec une stérile admiration, comme les premiers traits qu'employa le génie humain pour immortaliser le fruit de ses travaux.

Les témoignages des Auteurs que je viens de citer, ne suffisent pas, Monsieur, pour nous persuader que les hiéroglyphes soient antérieurs au déluge. La lecture des événemens qu'ils contiennent, pourroit seule constater la vérité ou le mensonge de cette assertion. Sans doute qu'elle apprendroit, et l'époque où on les grava, et l'histoire inconnue des premiers âges du monde. Au moins peut-

(1) Scholiaste de Sophocle sur Electre.

on raisonnablement penser que ces caractères précédèrent l'Ecriture, et qu'ils sont les plus anciens monumens des hommes, parvenus jusqu'à nous.

Il est donc démontré que *Thoth*, ce personnage si vanté, n'exista jamais ; mais que les Prêtres Egyptiens publioient, sous ce titre général, leurs ouvrages, lorsqu'ils avoient été honorés du suffrage unanime des Collèges. L'interprétation de ce mot ne laisse aucun doute à ce sujet. Jablonski (1) a prouvé que *Thoth* signifioit *Colonne*. Les Grecs, en le traduisant par celui de *Stèles* (2), lui ont conservé sa signification. Puisque les Savans de l'Egypte étoient dans l'usage d'écrire leurs livres sans y mettre leur nom, il étoit naturel qu'ils portassent celui des monumens qui devoient les transmettre à la postérité. Il paroît même que cet honneur ne s'accordoit qu'à ceux qui avoient fait des découvertes importantes, puisque, pour en jouir, il falloit l'approbation de tous les académiciens du pays. Lors donc que les Latins et ceux qui n'avoient pas une connoissance profonde de l'histoire

(1) Jablonski, tome 3, dit : *Thoth Theuth*, ou *Thoith* vient de l'Egyptien *Thuothi*, colonne.

(2) *Stèles* signifie aussi colonne.

des Egyptiens, parlent des colonnes de *Thoth*, ils font le même pléonasme que les Géographes qui appellent l'Ætna, le Mont-*Gibel* (1). Observez, je vous prie, que Sanchoniaton, Manethon, Galien, et les Ecrivains qui avoient pénétré dans les mystères de l'Egypte, et puisé dans les vraies sources, ne commettent point cette faute, et disent simplement que l'on sculptoit sur des colonnes ou stèles, les événemens remarquables et les prodiges des arts. Ainsi, lorsqu'au rapport d'Ælien (2), *les Prêtres assuroient que Sésostris avoit été instruit dans les sciences par Thoth* ou *Mercure*, cela signifioit qu'en l'initiant aux mystères, ils lui avoient appris à lire l'histoire des connoissances humaines, imprimée en caractères hiéroglyfiques sur les colonnes. Elles portèrent d'abord cette simple dénomination : l'habitude de les consulter, les lieux sacrés où on les renfermoit, les dépôts qu'elles conservoient, les rendirent respectables. Elles devinrent consacrées par la Religion, et furent mises sous la protection immédiate de *Phtha*, ou de l'esprit créateur.

Ces principes établis, on peut expliquer

(1) Gibel, est un mot Arabe qui signifie montagne.

(2) Ælien, liv. 12.

d'une manière vraisemblable, les trois *Thoth*, ou Mercure que comptoient les Egyptiens. Ils plaçoient le plus ancien avant le déluge, et les autres après. Le premier marquoit l'enfance des connoissances humaines, soit que quelques monumens eussent échappé à la ruine du genre humain, soit que ceux que l'on éleva peu de temps après, eussent été reculés au-delà de cette époque terrible. Le second *Thoth* désigne les efforts des Egyptiens, pour découvrir des vérités physiques et astronomiques, la traduction des hiéroglyphes, en caractères sacerdotaux, et l'établissement fixe du culte divin et des loix. Le troisième enfin fait connoître l'état florissant des sciences, les progrès des arts et les perfections où ils furent portés, ainsi que l'attestent des pyramides, des temples et des obélisques, dont aucun peuple n'a égalé la grandeur et la magnificence. Les Prêtres Egyptiens exprimèrent ces époques d'une manière sensible, par l'épithète de *Trismégiste*, *trois fois grand*, qu'ils donnèrent à leur *Thoth* allégorique.

Vous avez dû remarquer, Monsieur, que les livres de *Thoth* ou d'Hermès étoient le recueil des productions de tous les Savans de l'Egypte, et formoient leur encyclopédie. Ils

ont péri dans l'incendie de la bibliothèque des Ptolémées, et les originaux qui restent gravés en mille endroits sur les marbres de l'Egypte, sont inintelligibles. Nous n'avons de tant de trésors, que quelques lambeaux conservés par les anciens. Quant aux livres hermétiques, que vantent ceux qui perdent leur temps et leur or à la recherche de la pierre philosophale, ce sont des ouvrages supposés et faussement attribués à Hermès, ou au Thoth Egyptien.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVI.

A M. L. M.

De la Statue vocale de Memnon.

Au grand Caire.

JE vous ai parlé brièvement, Monsieur, de la Statue de Memnon, en décrivant les ruines de Thèbes ; mais tant de grands noms gravés sur son piédestal, déposent en faveur des merveilles qu'on en raconte, que je ne puis terminer ces lettres, sans m'efforcer de dérober à la nuit des temps quelques traits de son histoire. Cent Auteurs grecs, latins, et un petit nombre d'Egyptiens, l'ont célébrée dans leurs écrits. Leurs opinions diffèrent souvent, et sont quelquefois marquées de l'empreinte d'une aveugle crédulité. D'autres, plus sages, ne pouvant rejetter le témoignage de leurs sens, ni croire au miracle, sont restés dans le doute : je vais exposer fidèlement de-

vant vous leurs récits ; et en les comparant, vous saurez que penser de cette statue si célèbre dans l'antiquité.

Parmi les ruines de Thèbes, vous avez remarqué, Monsieur, plusieurs colosses presque tous mutilés ou couchés par terre. Le plus grand étoit placé à l'entrée des vestibules du tombeau dont je vous ai donné la description (1). Diodore de Sicile le nomme *Osimandué* ; Strabon (2) dit que les Egyptiens l'appelloient *Ismandès* ; mais une foule d'écrivains s'accordent à lui donner le nom de Memnon (3). Cette statue, moins étonnante par sa taille gigantesque et la dureté du granit qui la compose, que par la propriété qu'elle avoit de produire un son au lever du soleil, fut brisée par Cambyse. La moitié est renversée, l'autre partie repose sur la base. Philostrates la dépeint ainsi (4) : « Le colosse de » Memnon représentoit un jeune homme à la

(1) Diodore de Sicile, livre premier.

(2) Strabon, liv. 17.

(3) Osimandué et Ismandès étoient probablement le nom vulgaire de ce colosse, parmi les Egyptiens. Ces mots sont dérivés d'*Ou Smandi*, donner un son. Memnon peut venir aussi de *Emnoni* de pierre. Les Grecs en auront fait *Memnon Ismandès, la pierre vocale.* Voyez Jablonski, *de Memnone*

(4) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes, liv. 6.

» fleur de son âge, dont la face étoit tournée » vers le soleil levant. Lorsque ses rayons ve» noient le frapper, on dit qu'il parloit. » Denis Périégètes dit (1) : « Les peuples qui » habitent Thèbes, fameuse par ses cent portes » et par la statue vocale de Memnon qui sa» lue l'aurore sa mère à son lever. » Les Prêtres d'Egypte l'appelloient le fils du jour (2), et, au rapport de Diodore de Sicile, *le cousin d'Osiris.*

Homère est le premier qui ait parlé du fils de l'aurore (3). « Nestor entretenoit dans son » cœur le souvenir de son généreux Antiloque, » que l'illustre fils de l'aurore avoit mis à » mort. » Ses interprètes ont tous pensé que ces dernières expressions avoient rapport au Memnon Egyptien ; mais le prince des poëtes pouvoit s'en être servi pour désigner un des chefs venus au secours de Troye, des contrées orientales. Ce langage métaphorique étoit familier de son temps. L'écriture l'emploie lorsqu'elle appelle les peuples de ces climats *les*

(1) Denis Périégètes, Description de l'univers.

(2) Dans l'ancienne langue d'Egypte, le jour s'appelle *Eho*, les Grecs en firent *Eos*, l'aurore, et appellèrent Memnon le fils de l'aurore. Jablonski, *de Memnone.*

(3) Homère, Odissée.

enfans de l'Orient. Les poëtes qui fleurirent après lui, expliquèrent différemment sa pensée : l'aurore, dit Hésiode (1), eut de Tithon le vaillant Memnon, qui portoit un casque d'airain et qui fut roi d'Ethiopie. Pindare lui attribue la victoire sur Antiloque (2). « Le » brave Antiloque, doué d'une ame magna- » nime, voulant sauver les jours de son père, » succomba dans le combat qu'il soutint contre » Memnon, chef d'une armée d'Ethiopiens (3). » Un des chevaux de Nestor, percé d'un trait » lancé de la main de Pâris, arrêtoit son » char. »

Appuyés sur ces autorités, les poëtes de la Grèce et de l'Italie confondirent le Memnon Troyen avec l'Egyptien. Virgile parle des troupes de l'aurore (4) et des armes du noir

(1) Théogonie d'Hésiode.

(2) Pindare, ode 2.

(3) Ces passages ont rapport au Memnon Egyptien. En effet les anciens Grecs appellèrent long-temps le Delta l'Egypte, et tous les pays plus au midi, l'Ethiopie. Homère met ces mots dans la bouche de Ménélas, parlant à Télémaque : *Je remontrai l'Egypte jusqu'en Ethiopie.* Or, comme il ne conduit son héros qu'à Thèbes, il est évident qu'il entendoit par cette expression la Thébaïde. Damis, compagnon d'Apollonius de Thianes, déclare qu'il a vu le temple et la statue de Memnon dans l'Ethiopie, c'est-à-dire, dans la haute Egypte.

(4) Virgile Enéide, livre premier.

Memnon. Cette couleur, employée pour désigner la patrie de ce héros, ne doit point être regardée comme un signe de difformité; car le chantre d'Achille, en célébrant Euripile, dit (1): C'étoit le plus beau des mortels après le divin Memnon. Ovide (2) s'exprime ainsi dans ses métamorphoses: « L'aurore, qui avoit favorisé le parti des Troyens, » n'est plus touché des malheurs d'Ilion ni » d'Hécube. Un intérêt plus vif occupe son » ame. Elle gémit de ses propres pertes, et » donne des pleurs à la mort de Memnon. » On lit sur la base de sa statue cette belle épigramme, écrite par le poëte Asclépiodote: « Vivez, Thétis, déesse de la mer ! Apprenez que Memnon, qui mourut en combattant sous les remparts de Troye, rend chaque jour un son agréable près des tombeaux » creusés dans les monts Lybiens, à l'endroit » où le Nil impétueux divise Thèbes, célèbre par ses portes; tandis qu'Achille, insatiable de combats, ne parle ni près des » murs d'Ilion, ni dans les chants de la Thessalie. »

Voilà, Monsieur, le Memnon Egyptien ou

(1) Odyssée, liv. 5.

(2) Ovide, Métamorphoses, liv. 13.

Ethiopien (car les anciens donnoient à la Thébaïde le nom d'Ethiopie,) généralement reconnu pour celui qui périt glorieusement en repoussant les Grecs. Mais ces témoignages sont ceux des poëtes qui s'attachent plutôt à nous présenter des tableaux touchans et des fictions brillantes, que des vérités historiques. Suivons la fable que l'on publioit sur son origine (1). L'aurore amoureuse de Tithon l'emporta en Ethiopie, et eut de lui Emathion et Memnon (2). Isacius Tzetza adopte la même allégorie : Tithon, fils de Laomédon fut aimé de la déesse du jour ; de ce commerce naquirent Memnon et Emathion (3). Diodore de Sicile explique ces passages : « Tithon, fils de » Laomédon et frère de Priam, porta ses armes » dans les contrées orientales de l'Asie, et jus- » qu'en Ethiopie, d'où est née la fable de » Memnon, enfanté par l'Aurore. »

Mais quel est ce héros qui secourut les Troyens ; car les allégories des poëtes ont toujours quelque vérité pour fondement ? (4) Diodore de Sicile va nous l'apprendre : « Mem-

(1) Apollodore, bibliotheque, liv. 3, ch. 11.
(2) Isacius Tzetza.
(3) Diodore de Sicile, liv. 4.
(4) Diodore de Sicile, livre 11.

» non vint au secours de Troye à la tête des » troupes de Teutam, Empereur d'Assyrie. » Priam, souverain de la Troade, dépendante » de cet empire, accablé du poids de la guerre » avoit imploré son assistance. Teutam lui » envoya vingt mille hommes Ethiopiens et » Suziens, et deux cents chars commandés par » Memnon. Ce guerrier, cher à son roi, gou- » vernoit alors la Perse. Il étoit à la fleur de » son âge, et déjà célèbre par sa force et sa » grandeur d'ame. Il avoit construit un palais » dans la citadelle de Suze, qui porta son » nom jusqu'à la domination des Perses, et un » chemin public nommé encore de nos jours » *la voie Memnonienne.* » Suse, ajoute Strabon (1), eut pour fondateur Tithon, père de Memnon. Cette ville avoit six lieues de circuit. Sa forme étoit oblongue, et sa citadelle s'appelloit *le Memnonium* (2). Hérodote (3) appelle aussi Suse l*a ville de Memnon.* Enfin Pausanias (4) assure que ce général vint au siége de Troye, de Suze, et non d'Ethiopie, et qu'il avoit soumis toutes les nations de la Médie jusqu'au fleuve *Choaspe.*

---

(1) Strabon, livre 15.
(2) C'est-à-dire *la Citadelle de Memnon.*
(3) Hérodote, liv. 5.
(4) Pausanias in Phocisis, ch. 31.

Ces autorités, dont je pourrois augmenter le nombre, s'il en étoit besoin, prouvent évidemment que, durant le siège mémorable dont le génie d'un seul homme a immortalisé les héros, les Empereurs d'Assyrie envoyèrent au secours de Priam un brave Capitaine, nommé Memnon, qui n'avoit rien de commun avec celui de l'Egypte (1). Il est probable, comme je l'ai déjà dit, qu'Homère, en l'appellant le fils de l'Aurore, avoit simplement voulu désigner l'Orient d'où il étoit parti. Les poëtes venus après lui, ont inventé la fable que vous venez de lire pour orner leurs vers.

Examinons maintenant quel étoit le nom véritable de la statue qui fait l'objet de nos recherches, l'opinion qu'en eurent les anciens, et le but des Prêtres en l'érigeant. Hérodote (2) est le premier qui l'ait appellée Memnon, encore n'en dit-il qu'un mot, parce qu'elle venoit d'être mutilée lorsqu'il parcouroit l'Egypte. Depuis cet historien, une foule de voyageurs l'ont citée avec enthousiasme, et se

(1) Philostrates dit positivement : Memnon étoit Ethiopien (Thébain) et régna dans ce pays, avant la guerre de Troye. Celui qui vint à ce siège est beaucoup postérieur, et différent du premier. *Vie d'Apollonius de Thianes.*

(2) Hérodote.

sont presque tous accordés à lui donner le nom de Memnon, ce qui prouve seulement que cette dénomination avoit été adoptée par les étrangers; mais, pour savoir la véritable, il faut entendre les Egyptiens qui devoient mieux connoître leurs monumens. On lit ces mots dans la chronique d'Alexandrie (1) : » Cambyse ordonna de couper par le milieu » *Aménophis*, statue vocale que l'on appelle » vulgairement Memnon. » Pausanias, observateur exact, vient à l'appui de cette autorité (2). Les Thébains assurent que la statue que nous nommons Memnon, est celle de l'Egyptien *Phaménophis*. Le *ph* (3), dans la langue du pays, est l'article du masculin, ainsi le vrai nom étoit *Amènophis*.

Lorsque Cambyse eut fait abattre la moitié de ce colosse, il cessa probablement pendant long-temps de rendre un son; car Hérodote qui voyageoit dans ce pays peu de temps après la conquête des Perses, n'auroit pas oublié un fait si extraordinaire. Les Ptolémées ayant fondé un royaume en Egypte, favorisèrent les

(1) Chronique d'Alexandrie.

(2) Pausanias dans les Attiques.

(3) Jablonski, *de Memnone*.

sciences et les arts. Dès-lors, le reste de la statue placée sur la base, continua de faire entendre sa voix, comme le rapporte Manethon (1), mais d'une manière moins distincte qu'avant sa disgrace. Trois siècles après, les Romains conquirent l'Egypte, et ils s'empressèrent d'en aller admirer les antiquités. Germanicus fut de ce nombre. « Il ne put résister » dit Tacite (2), au desir de contempler les » merveilles de l'Egypte, dont les plus éton- » nantes sont la statue de pierre de Memnon, » qui, à l'instant où elle est frappée par les » rayons du soleil, prononce des voyelles, » et les pyramides qui s'élèvent comme des » montagnes au milieu des sables presqu'inac- » cessibles. » Des inscriptions nombreuses confirment le rapport de ce savant historien. On lit celle-ci sur la jambe droite du colosse : *Moi C Lœlia, épouse d'Africain Préfet, j'ai entendu la voix de Memnon à six heures et demie du matin, la première année de l'empire de Domitien*, etc. La suivante est écrite sur la jambe gauche : *Moi*

(1) Chronographie de Syncelle. Manethon, écrivain sacré de l'Egypte, florissoit sous les premiers des Ptolémées. Il avoit conservé l'Intelligence de la langue hiéroglyphique.

(2) Annales de Tacite, liv. 2.

Publius Balbinus, j'ai entendu la voix divine de la statue vocale de Memnon, autrement Phaménoph. Je me trouvois dans la compagnie de l'aimable Reine Sabine (l'épouse d'Adrien). *Le soleil étoit à la première heure de son cours, la quinzième année de l'empire d'Adrien.* On lit ensuite: *Julie Camille m'a commandé de graver ces mots à l'instant où Adrien Auguste a entendu la voix de Memnon*, et du même côté : *Moi Mitridaticus, Tribun de la douzième légion, j'ai entendu la voix de Memnon à six heures du matin.*

Mille autres inscriptions attestent le même fait; ainsi il seroit inutile de les rappporter. Quant à ces autorités se joignent celle de Strabon et de Tacite, l'incrédulité ne peut tenir contre de pareils témoignages. Le marbre qui les conserve depuis plus de seize cents ans, est un livre durable qui dépose en faveur de la voix d'*Aménophis*. Mais que doit-on en conclure? La nature de la pierre comporte-t-elle un semblable phénomène? Pausanias semble favoriser cette opinion (1). «La pierre » que l'on montre à Mégare, lorsqu'elle est » frappée d'un caillou, rend un son qui imite

(1) Pausanias dans les Attiques.

» les vibrations d'une corde d'instrument. Le » colosse que j'ai vu à Thèbes, de l'autre côté » du Nil, m'a surpris bien davantage. Il pro» duit tous les jours, au lever du soleil, un » son aussi éclatant que celui des cordes d'une » guitare ou d'une lyre qui se rompent quand » on les tend. » Philostrates, entraîné par l'a» mour du merveilleux, ne met point de » bornes à sa crédulité (1). « Le colosse de » Memnon, quoique de pierre, étoit doué de » la parole. Au lever du jour, joyeux de revoir » sa mère, il la saluoit d'une voix gracieuse. » Vers le coucher du soleil, il exprimoit la » douleur de son absence par un son triste et » lugubre. — Ce marbre avoit aussi la faculté » de répandre des larmes à volonté. On prétend » qu'Echo répondoit à sa voix, et imitoit par» faitement les accens de sa joie et de sa dou» leur. » Enfin, un ancien Grammairien (2) dit que cette statue étoit composée d'une manière si merveilleuse, qu'elle saluoit le roi et le soleil.

Ces passages ne nous porteront pas à croire que le marbre puisse rendre un son de la nature de celui que l'on attribue à Memnon. Je

(1) Philostrates, vie d'Apollonius de Thianes.

(2) Cité par Jablonski, *de Memnone*.

sais que le sarcophage vide de la grand'chambre de la pyramide, retentit d'une manière très-sonore, lorsqu'on le frappe avec une pierre ou un morceau de métal ; mais de quelque façon qu'il fût disposé, les rayons du soleil en l'éclairant, ne produiroient rien de semblable. Supposons que les Prêtres de Thèbes eussent poussé l'art de la mécanique au point de perfection où il est parvenu de nos jours, et qu'aussi ingénieux que Vaucanson et d'autres artistes célèbres, ils eussent fabriqué une tête parlante, dont les ressorts fussent tellement arrangés, qu'elle prononçât des voyelles au lever du soleil ; Cambyse avoit détruit ce mécanisme merveilleux en renversant la partie supérieure de la statue, et tous les témoignages que j'ai cités ne parlent que du tronc que l'on voit encore de nos jours sur le piédestal. Il est donc naturel d'attribuer le son du colosse mutilé à l'artifice des Prêtres, qui opposèrent ce prétendu miracle aux progrès du christianisme naissant. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis le commencement du quatrième siècle de l'Eglise, où l'Egypte devint chrétienne, on n'a plus entendu parler la voix d'*Aménophis*.

Essayons de découvrir le but des Prêtres en fabriquant cette statue vocale. Nous savons qu'ils avoient consacré les divinités secondaires

pour conserver la mémoire de leurs plus belles découvertes. *Aménophis* avoit sans doute été créé dans le même dessein. Le rapprochement de quelques passages tirés des anciens, pourra donner du poids à cette conjecture. Vous vous rappellez, Monsieur, que dans le temple d'Abydus, que Strabon (1) nomme aussi *le temple de Memnon*, les Prêtres répétoient les sept voyelles en forme d'hymne, et qu'ils en avoient interdit l'entrée aux Musiciens. Démétrius de Phalère (2) confirme ce fait important. « En Egypte, les Prêtres se servent » des sept voyelles au lieu d'hymnes pour » célébrer les Dieux. Ils les répètent succes- » sivement avec l'accent qui leur convient. » Cette suite de sons, ainsi modulés, leur » tient lieu de flûte et de guitare, et produit » une mélodie agréable. » Les anciens et Jablonski (3), qui a recueilli leurs témoignages avec un soin extrême, assurent que ces voyelles étoient consacrées aux sept planettes, et que la statue d'*Aménophis* les redisoit à certaine époque. Lucien (4) introduit Eucrate sur la

(1) Strabon livre, 17.
(2) Démétrius de Phalère.
(3) Jablonski, *de Memnone.*
(4) Lucien, tome second.

scène et le fait parler ainsi : « J'ai entendu en » Egypte Memnon, non pas rendre suivant » sa coutume un bruit *insignifiant*, mais » prononcer de sa bouche un oracle en sept » sons. » Ce passage n'est peut-être qu'une plaisanterie de Lucien; mais elle est fondée sur la persuasion où l'on étoit, qu'avant que Cambyse eût brisé ce colosse, il faisoit entendre les sept voyelles. Le dialogue suivant écrit en grec sur la jambe gauche, est une preuve nouvelle :

a. *Cambyse m'a mutilé, moi, ce marbre formé à l'image du soleil. Je possédois autrefois la voix mélodieuse de Memnon. Cambyse m'ôta les accens par lesquels j'exprimois la joie et la douleur.*

b. *Ce que tu racontes est déplorable. Ta voix est maintenant obscure et incompréhensible. Infortuné, je plains le malheur qui t'a réduit à cet état.*

Les Egyptiens regardoient l'équinoxe du printemps comme le moment de la création de l'univers. (1) « Ils disoient qu'à la nais» sance du monde, lorque les astres commen» cèrent à se mouvoir dans l'espace, le Bélier

(1) Macrob, songe de Scipion.

» occupoit le milieu du ciel, la lune étoit dans » le signe du Cancer, le Soleil se levoit avec » le Lion, Mercure avec la Vierge, Vénus » avec la Balance, Mars étoit dans le scorpion, » Jupiter dans le Sagittaire et Saturne dans le » Capricorne. » Syncelle (1) a trouvé dans une vieille chronique d'Egypte, qu'après une révolution de trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans, le Zodiaque seroit rétabli dans son premier état, c'est-à-dire, que la première minute du premier degré de la ligne équinoxiale commenceroit avec le signe du Bélier.

Je laisse la vérité de ces faits à la discussion des Astronomes; mais ils annoncent qu'en Egypte l'équinoxe du printemps attiroit principalement l'attention des savâns et du peuple. *Amoun*, divinité symbolique, lui fut consacrée, et toutes les fêtes qu'on célébroit en son honneur, n'avoient rapport qu'à cette époque intéressante. C'est d'elle que datoit l'année astronomique. C'est d'elle, qu'au rapport des Prêtres les sept planètes recommencoient leur course, ce qu'ils nommoient allégoriquement *la musique céléste.* C'étoit aussi dans ce moment qu'Aménophis prononçoit les sept

(1) Chronographie de Syncelle.

voyelles

voyelles qui étoient les symboles des planètes, et qui composoient *la musique terrestre*. Cette statue fameuse pouvoit donc être appellée dans la langue sacrée, *le cousin d'Osiris* (1) et *l'image du soleil* (2), puisqu'elle imitoit sur la terre l'office qu'il fait dans les cieux. Les Prêtres, en lui faisant répéter les sept sons, dont toutes les langues ont été formées, et qui peignent d'une manière merveilleuse nos pensées, voulurent immortaliser la plus belle de leurs découvertes; découverte qui, au rapport de Platon, n'a pu être inventée que par un Dieu ou un homme divin. Peut-être que l'ombre de ce colosse élevé, servoit aussi à marquer l'instant de l'équinoxe. Du moins son nom composé d'*ame nouphi* (3), *enseigner une bonne nouvelle* (4), porte à le penser. Les Grecs adoptèrent ces anciennes idées quand ils attribuèrent à Apollon, qui n'étoit autre chose

(1) Diodore de Sicile.

(2) Voyez l'inscription que je viens de rapporter.

(3) Jablonski, *de Memnone*.

(4) Le soleil arrivé à l'équateur, promettoit aux Egyptiens la cessation des vents du sud, et l'approche de l'inondation. Voilà pourquoi ils l'observoient avec tant de soin.

que le Soleil, l'invention de la lyre et de la musique. Les fictions des Poëtes obscurcirent cette allégorie, qui peignoit l'harmonie admirable qui règne entre les astres, et elle ne fut plus entendue.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVI.

A M. L. M.

Réflexions sur le culte des Egyptiens.

Au grand Caire.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de courtes réflexions sur la Religion dont je viens d'exposer les mystères à vos yeux. Elle ne renferme que deux dogmes : celui de l'esprit infini, auteur de la création, et celui de l'immortalité de l'ame. Les temples de *Phtha*, de *Neith* et de *Cneph* consacrés à la puissance, à la sagesse, à la bonté de l'Etre-suprême, démontrent le premier. Le soin avec lequel on embaumoit les corps, la prière qu'on récitoit à la mort d'un Egyptien, sont la preuve du second. Le temple de *Cneph*, placé dans l'île d'Eléphantine, peut être regardé comme le plus ancien du pays. En effet, avant que les Egyptiens descendissent dans la

vallée, où les eaux stagnantes du Nil formèrent des marais impraticables, jusqu'au temps où les travaux prodigieux les eurent desséchés, et rendus propres à l'agriculture, ils habitoient, au rapport d'Hérodote, les montagnes qui bordent la cataracte. Ce monument témoigne donc que chez eux le culte du Créateur précéda tous les autres. On a même droit d'assurer qu'il se conserva sans tache parmi les Prêtres; car des hommes qui se sont une fois élevés, par l'effort sublime de la raison, à la connoissance d'un seul Dieu, ou qui l'ont reçue par tradition, ne sauroient, tandis qu'ils composent un corps éclairé, redescendre à l'idolâtrie qui suppose toujours une profonde ignorance.

Le reste de la théologie Egyptienne étoit purement allégorique. Il embrassoit le cours du soleil, de la lune, des astres, et des phénomènes les plus éclatans de la nature. Tous ces objets furent personnifiés dans la langue sacrée des Prêtres; mais, loin de les adorer, ils ne les considérèrent que comme des signes admirables dans lesquels la grandeur du Très-Haut se manifestoit à leurs regards. Il est bien probable qu'ils enseignèrent d'abord cette religion dans sa pureté. Elle se corrompit insensiblement, parce que le vulgaire, accoutumé

à voir dans le sanctuaire les figures symboliques dont jai parlé, à offrir aux époques où on les en tiroit, des sacrifices d'actions de graces au Créateur, oublia l'objet invisible de sa vénération, pour adorer ses ouvrages cachés sous ces emblêmes.

Mais pourquoi les Prêtres ne s'efforcèrent-ils pas de détruire cet aveuglement? pourquoi tinrent-ils la nation asservie au joug d'une superstition déplorable? sans doute que ce ne fut point d'abord leur projet. La nécessité d'exprimer leurs idées, avant l'invention des lettres, par des figures allégoriques, l'habitude de les renfermer dans les temples, accoutuma les peuples à les regarder comme sacrées. Lorsque l'usage plus facile de l'écriture, leur en eut entièrement fait perdre le sens, ils ne mirent plus de bornes à leur vénération, et encensèrent réellement les symboles que leurs pères avoient simplement honorés. Dès-lors Osiris et Isis devinrent les divinités tutélaires de l'Egypte; Sérapis présida à l'inondation; Apis présagea l'abondance; et le mauvais génie Typhon menaça le pays des fléaux les plus destructeurs. Ces idées s'étant profondément imprimées dans les esprits, il étoit difficile de les déraciner sans renverser le culte établi: peut-être

S 3

aussi, (car les hommes ont toujours été les mêmes) que les Prêtres profitèrent adroitement de cette ignorance pour s'établir les médiateurs entre le ciel et la terre, et les dispensateurs des oracles divins. Mais ce qui doit rendre circonspect celui qui ose juger un corps de savans qui publia les loix sages dont Athènes s'enrichit, et qui éleva un grand nombre de monumens utiles et durables, c'est que les Hébreux, quoique séparés des Egyptiens, quoique retenus dans l'ancienne croyance d'Abraham par leurs vieillards et leurs prophètes, ne se virent pas plutôt dans le désert, que, profitant de l'absence de Moyse qui attendoit sur la montagne les oracles du ciel, ils forcèrent Aaron à leur fondre un veau d'or pour leur servir de Dieu : tant il est vrai que la vue des objets sensibles a plus d'empire sur la multitude que tous les préceptes de la sagesse. Enfin, si l'on raisonne sans partialité, on s'appercevra qu'il est aussi difficile que dangereux de montrer la vérité aux hommes. Les plus grands Philosophes de la Grèce et de Rome, ne reconnoissoient, ainsi que les Prêtres Egyptiens, qu'un seul Dieu. La mythologie n'étoit à leurs yeux qu'un tissu d'allégories qui voiloient des effets physiques, et des causes naturelles. Cependant ils courboient

leur front devant les statues de Jupiter, de Pallas, de Vénus. Socrate seul eut le courage d'élever la voix contre ces divinités fabuleuses, et Socrate fut contraint de boire le poison. Voulez-vous un exemple plus récent du danger que l'on court en éclairant ses semblables ? Galilée annonce à la terre une découverte importante, et Galilée, après avoir été forcé de demander à genoux pardon d'avoir osé dire la vérité, fut persécuté le reste de ses jours, et mourut en exil. Sans doute qu'il est beau d'être martyr à ce prix ; mais peu d'ames sont capables de cet effort sublime.

Ces faits et tant d'autres que je pourrois citer, prouvent que si les Prêtres de l'Egypte sont coupables d'avoir caché la lumière au peuple qu'ils auroient dû instruire, il ne faut pas les condamner avec trop de rigueur. Car, dans ces siècles reculés, où l'on ne parloit que par symbole, l'idolâtrie prit des accroissemens rapides, et il étoit presqu'impossible de la détruire sans renverser la religion. Rappellez-vous les Dieux de Laban volés par Rebecca. Ces idoles étoient des hiéroglyphes. Laban, qui avoit probablement perdu l'intelligence des choses qu'elles signifioient, les adoroit parce qu'elles lui venoient de ses pères. Le

même événement arriva en Egypte, où les hiéroglyphes devinrent les divinités du peuple, aussitôt qu'il ne put plus les comprendre. Le seul moyen d'éteindre la superstition eût été de les anéantir ; mais ce sacrifice eût coûté aux Prêtres la perte de leurs connoissances, et sur-tout de l'empire absolu qu'ils exerçoient sur les esprits. Or, si l'on a vu quelques hommes assez généreux pour renoncer au charme de la domination, par le pur amour de l'humanité, jamais un corps ne fut capable de ce noble effort.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVIII.

A M. L. M.

Observations sur les Hiéroglyphes.

Au grand Caire.

Les hiéroglyphes, Monsieur, sont la première langue écrite des hommes. Ce sont des caractères imitatifs et allégoriques. Ils diffèrent des lettres, en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits et des sons, et qu'ils la représentent seulement par des figures. Leur antiquité touche au temps du déluge, si elle ne remonte au-delà ; car, avant cette époque, le genre humain possédoit les sciences et les arts ; et puisqu'on les gravoit sur la pierre, quelques-uns de ces monumens ont pu échapper au naufrage des hommes.

Clément d'Alexandrie compte un grand nombre de livres attribués à *Thoth*, c'est-à-dire, approuvés par les Académies, et pu-

bliés sous ce titre. Il donne même la notice de plusieurs d'entr'eux. Le premier , dit-il, contenoit les Hymnes sacrées, le second, les règles de la vie des Rois; les quatre suivans traitoient de l'astronomie, et des observations des Egyptiens ; dix autres renfermoient la science des hiéroglyphes, la géographie et la cosmographie : un pareil nombre composoit le code des loix, de la religion et de la discipline des Prêtres ; enfin, les six derniers formoient un traité complet sur la médecine.

Ces ouvrages ont subi le sort de tant d'autres, qu'un barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie ; mais la plûpart des livres Egyptiens n'étoient que des copies. Les originaux restent sculptés en mille endroits sur les marbres des temples, les obélisques, et les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devroient s'efforcer de lire. Manethon, grand-prêtre et écrivain sacré de l'Egypte, y puisa l'histoire qu'il écrivit sous le règne des Ptolémées. Environ trois siècles après , Hermapion interpréta l'obélisque d'Héliopolis, transporté par Auguste dans la capitale de l'Empire Romain. Depuis cet auteur, aucun autre n'a possédé l'intelligence des hiérogly-

phes, ou si quelqu'un a été doué de cette science, ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ammien Marcellin, qui florissoit sous l'empire de Julien, assure, que de son temps, ces caractères étoient intelligibles aux latins. Y auroit-il quelques moyens d'arracher le voile qui les couvre, et d'expliquer les faits qu'ils contiennent ? Celui qui le découvriroit, acquerroit une gloire immortelle, en rendant aux arts, aux sciences, et à l'histoire, tant de découvertes perdues pour le monde. Je ne prétends point à cet effort sublime; mais j'exposerai les idées que l'étude des anciens, et la vue si souvent répétée des monumens de l'Egypte, m'ont fait naître.

On sait que les Prêtres inventèrent les lettres qu'ils nommèrent Sacerdotales, et avec lesquelles ils traduisirent les hiéroglyphes : elles étoient d'un usage universel dans les temples, et on s'en servoit pour écrire tout ce qui avoit rapport à la religion et aux sciences. Ce dialecte particulier étoit intermédiaire entre les hiéroglyphes et la langue vulgaire du pays, qui heureusement n'est point perdue. En effet, elle existe dans les livres des Cophtes, avec des traductions Grecques et Arabes. On la retrouve dans un grand nombre de manuscrits répandus en Egypte,

et dans les bibliothèques de l'Europe. Pour s'élever par elle à la connoissance du dialecte sacerdotal, il faudroit trouver, ou des alphabets, ou des passages communs de ces deux langues. Or, sur les murs des temples et dans les souterrains, on apperçoit parmi les hiéroglyphes des lettres qui diffèrent de toutes celles connues, et qui font probablement partie du dialecte sacerdotal. Voilà les caractères que l'on devroit s'efforcer d'entendre; car ils donneroient la clef des hiéroglyphes, dont ils sont ou la suite, ou l'interprétation. Peut-être qu'un savant qui sauroit parfaitement le Cophte, l'Arabe et l'Hébreu, et qui consacreroit plusieurs années à étudier sur les lieux les monumens de l'ancienne Egypte, viendroit à bout de cette noble entreprise.

Voici une autre réflexion, qui, depuis que je voyage dans ce pays, m'a singulièrement frappé. Les Ammoniens étoient une colonie Egyptienne. Les prêtres qui rendirent fameux Jupiter Ammon, avoient la même religion, les mêmes connoissances que ceux de l'Egypte. Leur Dieu a cessé de rendre des oracles, mais son temple peut subsister encore. La contrée qui l'environnoit étant très-fertile, doit être habitée. Cette peuplade n'ayant point éprouvé les révolutions, qui, depuis plus de deux

mille ans ont bouleversé l'Egypte, aura conservé ses usages, son culte, et sa langue maternelle. Il est probable que les sciences et les arts n'y étant plus alimentés par la célébrité, se seront éteints. Mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton assure qu'il a puisé ses lumières sur les monumens de l'Egypte, et dans les livres des Ammoniens. Ces livres doivent se trouver au sein de la contrée qui les enfanta, et peut-être dans le sanctuaire de ce temple antique, défendu par des déserts immenses. Ce seroit donc vers ce lieu mémorable qu'un savant pourroit diriger ses pas avec l'espoir du succès. Le chemin qui y conduit est semé de dangers. Alexandre, suivi d'un nombreux cortège et de chameaux chargés d'eau et de provisions, faillit d'y périr de soif. Une des armées de Cambyse y resta ensevelie sous les sables, et aucun des soldats qui la composoient ne revit sa patrie. Mais que ne peut pas un homme intrépide, guidé par le flambeau et l'amour des sciences ? Enfin, jusqu'à ce qu'un Européen instruit ait visité le temple d'Ammon, jusqu'à ce qu'il ait appris aux nations éclairées ce qu'il renferme de trésors ou de débris, il sera naturel de penser qu'il est entouré d'une ancienne colonie Egyptienne, qu'elle parle sa langue naturelle, et

qu'elle a conservé l'intelligence des hiéroglyphes. Ce qui me porte à croire que cette peuplade n'est pas éteinte, c'est que les *Oasis* que j'ai tracées sur la carte sont encore habitées de nos jours, et que le Bey de Girgé envoie dans celle qui répond à cette ville un Cachef pour la gouverner. Un voyageur qui oseroit traverser les déserts qui séparent les rives du Nil, y rencontreroit des monumens infiniment curieux, et jusqu'à présent inconnus.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIX.

A M. Le Monnier, *Médecin du Roi, premier Médecin de* Monsieur, *et Membre de l'Académie des Sciences.*

Plan d'un voyage intéressant, et qui n'a jamais été fait.

Au grand Caire.

IL reste, Monsieur, beaucoup de choses curieuses à vérifier en Egypte. Voici les propositions que j'offre à celui qui désire se rendre utile aux sciences, aux arts, et procurer à son pays des connoissances précieuses.

Parcourir en bateau le grand lac de Menzalé; sonder ses embouchures dans la Méditerranée; aborder à l'île de Tanis, où, d'après le témoignage des écrivains Arabes, et des naturels du pays, il se trouve de grandes ruines, et des marbres antiques; pousser sa navigation jusqu'à l'extrémité de ce lac; visiter les restes de Peluse et de Farama, où les géographes Arabes décrivent un tombeau qui doit être celui du grand Pompée.

Descendre le canal de Sebennytus aujourd'hui Samanout, jusqu'au bord du lac Bourlos; chercher les ruines de l'ancienne Butis, où Hérodote place le Sanctuaire de Latone, composé du bloc étonnant de granit dont j'ai donné la description d'après cet historien.

Reconnoître les débris de Naucrate et de Saïs, situé dans les environs de Faoué; et ceux de Phacuse et de Bubaste, où passoit le fameux canal des Ptolémées.

Faire un traité avec une tribu d'Arabes errants pour pénétrer à l'Oasis d'Ammon peu distante du lac Méris, et delà au temple de Jupiter Ammon, si célèbre dans l'antiquité, et où l'on peut espérer de retrouver l'ancienne langue d'Egypte, et peut-être des livres qui serviroient à l'intelligence des hiéroglyphes.

Visiter les trois Oasis, et décrire les peuples et les monumens qu'elles renferment, et qui sont perdus pour le monde.

S'arrêter huit ou dix jours à Siène pour découvrir le puits du solstice, et vérifier l'observation admirable des anciens Prêtres de l'Egypte, qui voyoient, lorsque le soleil décrivoit le tropique, son image entière se peindre à midi sur l'eau qui couvroit le fond de ce puits astronomique.

Depuis dix-huit cents ans, aucun Européen n'a

n'a vérifié ces faits, et parcouru les lieux dont je parle. Ces découvertes supposent un homme versé dans l'antiquité, et parfaitement instruit des mœurs, de la religion, et de la langue des Arabes. Un tel homme ne borneroit pas là ses voyages. Il pourroit s'embarquer sur la mer Rouge en qualité de commerçant mahométan; en parcourir tous les ports; rester quelques mois à Moka où il trouveroit des manuscrits précieux; se rendre à Sannaa, ancienne capitale des rois Homérites qui gouvernoient l'Iemen du temps des Ptolémées; visiter l'intérieur de ce riche pays, se joindre à une caravanne et arriver à la Mecque. Il y resteroit sous le prétexte de la religion et du commerce; examineroit la bibliothéque commencée bien avant Mahomet, acheteroit, ou feroit copier les manuscrits les plus intéressans; et après avoir observé le culte, le négoce, et les monumens de cette ville, dont l'antiquité remonte à Ismaël, il partiroit avec la caravanne de Damas, et se reposeroit de ses fatigues dans cette belle capitale de la Syrie, où il se procureroit encore un grand nombre de livres rares, etc. etc.

Le savant, qui réussiroit dans ce voyage, dont les peines et les périls sont innombrables,

donneroit à l'Europe une histoire absolument neuve des peuples de l'Arabie ; car l'intérieur de ce pays n'est pas plus connu que les forêts de la nouvelle Zélande. Il procureroit à l'histoire naturelle et à la géographie une foule de découvertes intéressantes, et peut-être auroit-il le bonheur de rendre à Tacite, à Tite-Live, à Diodore de Sicile le complément de leurs ouvrages immortels ; car ils ont été traduits par les Arabes.

Lorsque j'eus donné au Public la traduction du Coran et la vie de Mahomet, plein d'enthousiasme pour les sciences, je proposai ce plan de voyage. Il rencontra des obstacles qui en empêchèrent l'exécution, et qui me causèrent beaucoup de chagrin. Il fallut céder à la loi de nécessité. J'ai depuis ce temps entièrement abandonné ce projet, et j'avoue qu'actuellement je n'aurois pas le courage de l'entreprendre, parce que j'en connois par expérience les périls, et qu'après cinq années de séjour dans ma patrie où je suis acclimaté de nouveau, ma santé ne soutiendroit peut-être pas une seconde fois les chaleurs dévorantes de l'Afrique et de l'Arabie ; mais j'espère que quelqu'Européen, enflammé d'amour pour la gloire, et plus riche ou plus favorisé que moi, s'immortalisera en recueillant les connoissances

et les manuscrits dont j'ai parlé, et sur-tout en procurant aux nations éclairées l'histoire inconnue des peuples de l'Iemen, de la Mecque, de Médine, et de l'intérieur de l'Arabie.

Telles sont les connoissances que cinq années de voyages dans les contrées orientales, et l'étude des anciens, m'ont procurées. Vous, Monsieur, qui dans la retraite charmante que vos travaux et vos lumières ont enrichie de toutes les plantes rares du monde et d'une foule de livres précieux, m'avez fourni le loisir nécessaire pour rédiger ces lettres publiées sous les auspices d'un Prince auguste dont l'estime vous honore, puissiez-vous trouver du plaisir à les lire, et les regarder comme un témoignage de ma reconnaissance !

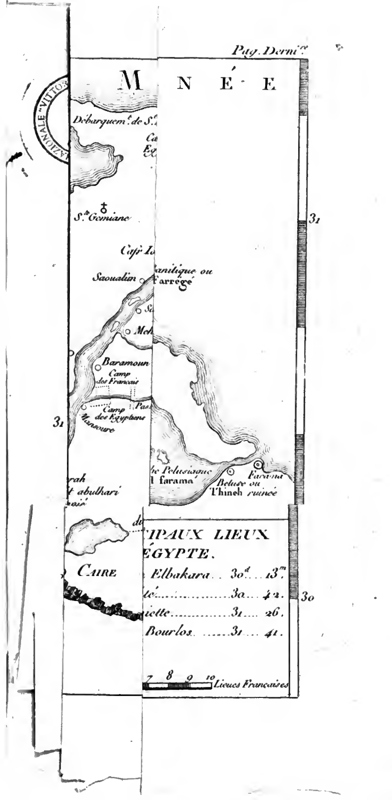
J'ai l'honneur d'être avec respect,

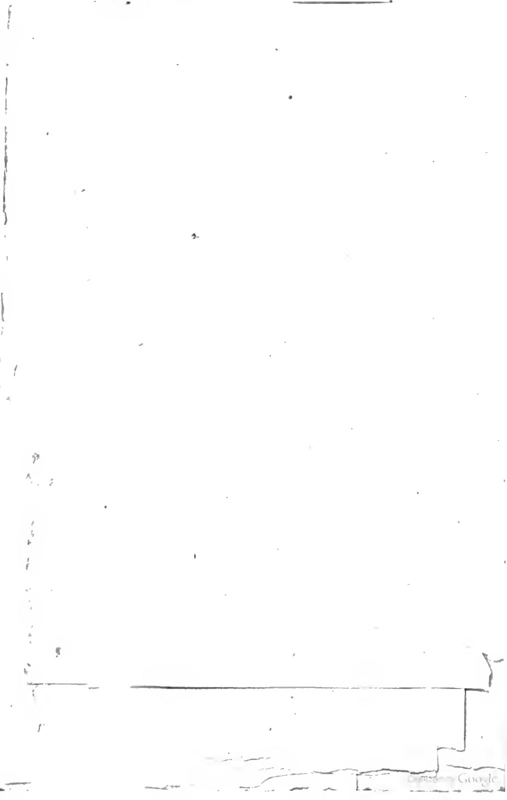
Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

SAVARY.

Fin des Lettres sur l'Egypte.


M N É E
Débarquem.t de S.t
S.te Gemiane
Cafr Io
Saoualim
anitique ou
arregé
Meh
Baramoun
Camp des Français
Camp des Egyptiens
Mansoure
Pas
31
he Pelusiaque
l farama
Beluse ou
Thineh ruinée
Farama
rah
abulhari
CAIRE
IPAUX LIEUX
ÉGYPTE.
Elbakara .. 30.d ... 13.m
30 ... 42.
iette .... 31 .... 26.
Bourlos ...... 31 ... 41.
7 8 9 10 Lieues Françaises
31
30



TABLE

DU TROISIEME VOLUME.

Fin de la Table du troisième Volume.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES

DES LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

Les volumes sont désignés, le premier par la lettre a, *le deuxième par la lettre* b, *et le troisième par la lettre* c.

A

B

C

D.

F

G

H

I

K

L

M

N

R

S

T

V

Z

FIN DE LA TABLE.

